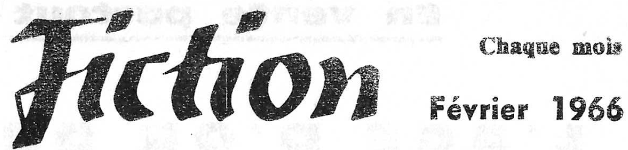
14e Année
N° 147



Chaque mois
Février 1966

Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

INSOLITE

BANC D'ESSAI

RUBRIQUES

Couverture de Pierre Bassard.

Un événement :

"Fiction" présente "Astounding"

Dans l'histoire de la science-fiction américaine, 1937 est une date déterminante : c'est celle à laquelle John W. Campbell devint rédacteur en chef de la revue **Astounding Science Fiction.**

Avant Campbell, il n'existait pas de magazine de science-fiction sérieux digne de ce nom. Avec lui, le nom même de **Astounding** devint le symbole d'une science-fiction adulte, cohérente, scientifiquement vraisemblable, empreinte d'un souci de réalisme.

Parmi les auteurs découverts par Campbell à cette époque et publiés en vedette par **Astounding,** figurent la plupart des grands maîtres de la science-fiction : Robert Heinlein, Isaac Asimov, A.E. van Vogt, Clifford D. Simak, Theodore Sturgeon, Henry Kuttner, etc.

On peut donc bien, en se référant à la carrière de ce magazine prestigieux, parler d'un Age d'Or de la science-fiction.

De cet Age d'Or, une image est offerte pour la première fois par le nouveau numéro spécial de **Fiction,** où sont groupés huit grands récits publiés dans **Astounding** entre 1940 et 1947. (Notre prochain numéro spécial, à paraître au printemps, regroupera des récits publiés de 1947 à 1951.)

A notre prochain sommaire

Amirauté

par **POUL ANDERSON**

La chambre d'airain

par **ISAAC ASIMOV**

Les chats des dunes

par **JAMES BLISH**

Conversation sous l'arbre

par **MARCEL BATTIN**

Le coup du téléphone

par **ROLAND TOPOR**

L'avenant

par **MIRIAM ALLEN DeFORD**

UNE ŒUVRE PRESTIGIEUSE

Après le succès de **Fondation, le Club du Livre d'Anticipation** se propose d'éditer régulièrement les meilleurs titres de la science-fiction, et ses auteurs les plus marquants, en volumes reliés de présentation luxueuse.

Le nouvel ouvrage qui vient de paraître est un chef-d'œuvre de van Vogt, deux romans se faisant suite et réunis en un seul volume : **Les Armureries d'Isher** et **Les Fabricants d'Armes.**

Il s'agit du premier des trois grands cycles écrits par van Vogt et, aux dires des critiques américains, du meilleur ; il est par contre beaucoup moins connu en France que le cycle du non-A, et ce sont ces deux raisons qui nous l'ont fait choisir comme second titre. Son sujet — apparemmnet simple — est celui d'un immortel qui, durant trente siècles, essaie de guider les premiers pas de l'humanité vers les étoiles, mais se heurte aux intrigues humaines et doit lutter contre des intelligences venues d'un autre univers. Van Vogt, alors au sommet de son talent, y fait preuve d'une maîtrise incomparable. Le premier de ces deux romans est une sorte d'exposition du thème qui prend toute son ampleur dans le second.

Seul le premier de ces romans avait jadis paru en France. Le second était jusqu'ici inédit. L'un et l'autre constituent un ensemble qui passionne de bout en bout.

(Voir annonce en page 4 de couverture et bon de commande ci-contre.)

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

FREDRIC BROWN	3	Bruissement d'ailes
	33	Du sang !
	52	Un homme d'expédition
GORDON R. DICKSON	51	La semaine de huit jours
	59	Les deux font la paire
	61	Simple affaire de technique
	73	Noël sur Cidor
	112	Le village hanté
	121	Les toits d'argent
	124	Opération Grand Frère
	135	L'apprentissage
	136	Le remplaçant
RON GOULART	57	Grandeur nature
	59	Conroy et consorts
	91	Rêves d'une fille de rêve
	112	Dialogues avec Katy
	129	Un justicier trop parfait
RUSSELL KIRK	129	Le manoir de Sorworth
THOMAS OWEN	12	Le péril
	24	15-12-38
	65	Et la vie s'arrêta
	68	La présence désolée
	75	Le manteau bleu
	85	La princesse vous demande
	100	Père et fille
	126	Au cimetière de Bernkastel
	139	La dame de Saint-Pétersbourg
	141	Un beau petit garçon
EDGAR PANGBORN	100	Les collines rouges de l'été
	141	La corne d'or
	144	Une guerre sans importance
JACK SHARKEY	130	La proie
	131	La fin du rêve
	137	Le dernier ingrédient
	141	Le cerveau assassiné

GORDON R. DICKSON

Fido

La plupart des auteurs de science-fiction sont des amateurs de chats, vivant avec eux et, à l'occasion, écrivant à leur sujet. Le chien a inspiré peu d'œuvres de S.F. (quoique sur le lot il y ait deux chefs-d'œuvre : **Demain les chiens** de Simak et **Sirius** de Stapledon). En revanche, c'est par centaines que se comptent les histoires où le chat joue un rôle important. C'est le cas de celle-ci, encore qu'on puisse se demander, jusqu'aux dernières lignes, pourquoi son titre est précisément un nom de chien !

De façon tout à fait prophétique, les ennuis commencèrent avec le chat. La mission d'exploration du *MacGruder* avait passé plusieurs semaines sur la planète K. Pour le moment, Jim Allinson, l'ingénieur, et Tobe Craine, l'astro, se trouvaient dans le laboratoire en train de classer des échantillons minéraux. Buster se coula dans la pièce, la queue toute droite. Il avait son air habituel et les deux hommes, plongés dans leur travail, l'ignorèrent.

— « Crrrrêêême, » dit Buster.

Allinson était trop occupé pour lever la tête, mais Craine jeta un regard rapide sur le chat et fixa son ami.

— « Pas mal, » fit-il.

— « Hein ? » grogna Allinson tout en cherchant du papier de tournesol.

— « J'ai dit : pas mal ! Tu t'es entraîné en douce ces derniers temps ? »

— « De quoi parles-tu ? »

Allinson, légèrement irrité, avait enfin levé la tête. Craine désigna le chat.

— « De ton truc. Ne fais pas l'innocent ! Cela ne prend pas avec moi depuis le temps que je te connais. D'ailleurs, je ne suis pas vexé. C'est un bon tour. Quand l'as-tu mis au point ? »

— « Je ne comprends pas un mot de ce que tu racontes ! »

— « Crrrêêême, » répéta Buster.

— « Je parle de ton numéro de ventriloque. »

Allinson dévisagea Craine. Il était jeune, musclé ; on aurait pu le prendre pour un forgeron de village ; innocent ou pas, il pouvait vous fixer dans le blanc des yeux sans broncher. Cette fois, l'air étonné qu'il arborait s'effaça lentement de son visage :

— « Oh ! je vois : tu fais semblant de m'accuser d'être l'auteur de ta propre plaisanterie ! »

— « Ça va ! Arrête de me faire marcher, » jeta Craine dégoûté. « C'est un bon truc, mais n'insiste pas. Je sais que tu joues à faire parler Buster : très bien. Maintenant, essaye avec quelqu'un d'autre : avec Kim, par exemple. »

— « Ce n'est pas moi qui fais parler Buster, » articula lentement Allinson. « C'est *toi.* »

Chacun des deux hommes plongeait son regard dans celui de l'autre. Finalement, Craine se tourna vers le chat.

— « Tu n'as pas envie de crème. Que dirais-tu d'un peu de poisson ? »

— « Nnnnon, » répondit Buster. « Crrrêêême. »

Craine contempla les traits d'Allinson.

— « C'était toi ? Dis-moi la vérité, maintenant. »

— « Non. C'était toi ? »

— « Non, » répondit Craine.

Comme un seul homme, les deux officiers bondirent vers le bouton rouge de l'Alerte Générale et le mirent en branle.

Le *MacGruder* arrêta sa course dans l'espace à plusieurs millions de milles de la planète K, tandis que le personnel scientifique et celui du Service Spatial du navire se réunissaient en conférence commune. Le fait que chaque membre du personnel appartînt à la fois à la branche scientifique et au Service Spatial simplifiait les choses. Allinson par exemple était en même temps ingénieur et biologiste ; Craine cumulait les fonctions de géologue et d'astronavigateur.

— « Où est Buster ? » demanda Kim Schute, le capitaine-psychologue, lorsque tout le monde fut réuni autour de la grande table de la salle de conférences du *MacGruder.*

Le médecin-radio, Ian Navarre, souleva doucement le chat couché sur ses genoux et essaya de le convaincre de se coucher sur la table.

— « Nnnon, » dit Buster.

— « S'il te plaît, » l'implora Navarre et, au grand étonnement de tout le monde, Buster s'allongea.

— « C'est bien *notre Buster* ? » s'écria Mbogi Feister dont les sourcils se soulevèrent sur son crâne osseux. Personne ne rit.

— « Notre conférence doit se tenir dans les formes réglementaires, » fit Schute d'un ton sec. « Les enregistreurs sont prêts ? »

— « Mes enregistreurs sont toujours prêts, » répondit Feister.

— « Bon... Mettons-nous au travail, » lança Schute. « Que l'un de vous deux raconte ce qui s'est passé. »

— « Eh bien, Buster est entré... et il s'est mis à parler, » dit Craine. « Conformément au règlement relatif aux mesures à prendre en cas d'événement imprévu, nous avons sonné l'Alerte Générale à votre intention à tous et gagné immédiatement le large. »

— « Parfait. » Schute se gratta lentement la tête. « Quelqu'un était-il dehors au moment de l'alerte ?... Question nécessaire pour le procès-verbal. »

— « Moi, » répondit Feister. « Je relevais la jauge de précipitation. Tout ce que je peux dire, c'est que ce n'est pas une sinécure d'être en même temps archiviste et météorologue... »

— « Ce n'est pas le moment de faire de l'humour, Fy ! »

— « Un chat parleur, vous ne trouvez pas ça drôle ? »

— « Pas s'il parle comme celui-ci, » s'écria Craine. « Buster, dis-nous quelque chose ! »

Buster regarda Craine d'un air endormi et se mit à ronronner doucement.

— « Vous vous y prenez mal, » dit Navarre. « Qu'est-ce que vous feriez, *vous*, si quelqu'un vous ordonnait : dites quelque chose ? Vous répondriez : Que voulez-vous que je vous dise ? » Il se tourna vers le chat : « Tu te sens bien, Buster ? »

— « Biiien, » répondit Buster.

— « Quand t'es-tu aperçu que tu pouvais parler ? »

Buster ronronna plus fort.

— « Posez la question autrement, » jeta Schute. « Essayez encore. »

Mais à la surprise de tous, Buster répondit :

— « Nnnon. C'eeest arrrivé... Jjje comprrrends ce que vvvous vvvoulez dirrre. »

— « Que t'est-il arrivé ? » reprit Schute.

— « Jjje nnne sssais pppas. »

— « C'est une blague, » explosa soudain Feister ! « Quelqu'un est en train de nous faire marcher ! » Il se tourna vers Allinson : « Savez-vous de quoi un animal aurait besoin pour parler ? Rien de moins qu'une tête d'homme au grand complet avec l'encéphale, le centre du langage et des cordes vocales ! »

— « Ce ne serait pas indispensable, » protesta Navarre.

— « Ah ! non ?... »

— « Les trois choses que vous avez mentionnées sont seulement celles que nous pensons, nous, indispensables au langage humain où à son équivalent. L'encéphale ? Ce n'est qu'un synonyme d' « intelligence » et il est indéniable que l'intelligence de Buster, puisque c'est de lui qu'il s'agit, s'est tranformée alors que ni les dimensions ni la structure de sa tête n'ont subi de changements. Le prétendu centre du langage n'attire notre attention que lorsqu'il est endommagé : alors, il y a aphasie. Ici, nous sommes en face d'une preuve négative ! Quant aux cordes vocales de type humain... avez-vous songé aux perroquets, aux corbeaux et à je ne sais combien d'autres volatiles ? »

— « Que voulez-vous prouver ? » interrogea Feister.

— « Rien du tout. Simplement, compte tenu du « fait Buster » — et c'est un fait irréfutable — on peut être tenté de penser que certaines de nos notions concernant le langage articulé sont entachées d'erreur. »

Un sourire candide ponctua ces mots. Tous les regards convergèrent vers Buster. Lequel ronronnait.

— « Revenons-en au fait, » enchaîna Schute. « Le fait irréfutable auquel Navarre fait allusion, c'est la faculté de la parole chez Buster. C'est son intelligence. Après le décollage, lorsque nous eûmes émergé hors de l'atmosphère de la planète et que je fus passé sur pilotage en omnicontrôle, j'ai soumis Buster à quelques tests préliminaires. Comme, évidemment, il ne sait ni lire ni écrire, il n'était pas question de recourir aux tests ordinaires. Mais son milieu est suffisamment analogue au nôtre pour permettre une estimation grossière de son intelligence. »

— « Alors ? » demanda Craine.

Schute hésita. Tous les visages étaient tournés vers lui.

— « Eh bien, quoique Buster ne se soit pas mis en quatre pour me faciliter les choses, il réagit comme un adolescent de vingt ans sans aucune instruction et d'un quotient intellectuel d'environ 120. Comment est-ce arrivé ? »

— « C'est vous qui êtes le psychologue, » grommela Feister entre ses dents.

Schute fixa l'interrupteur :

« Précisément ! Je suis le psychologue. Et je suis aussi le capitaine ! »

— « La question est de savoir où il l'a attrapée, » jeta Navarre. « Je parle de son intelligence. »

— « En effet, » murmura doucement Schute. « Alors ? Est-ce que quelqu'un a une idée ? Fy ? Docteur ? Tobe ? Allinson ?... *Al* ! » Schute se leva, fit le tour de la table et s'arrêta devant l'ingénieur-biologiste qui fixait le vide, le regard absent, en remuant les lèvres. « Al, ce n'est pas le moment de rêvasser ! »

— « Quoi ? Oh ! pardonnez-moi, » s'écria Allinson, revenant à la réalité. « Que disiez-vous ? »

— « Comment Buster est-il devenu soudain intelligent ? »

— « Hein ? Oh ! Mais c'est tout ce qu'il y a de plus simple... Vous vous rappelez ce que nous avons trouvé là-bas, n'est-ce pas ? »

Les autres le fixèrent et Craine laissa finalement tomber :

— « Nous n'avons rien trouvé. »

— « Exactement. Aucune trace de vie. Une petite planète agréable, ressemblant beaucoup à la Terre (bien que sa teneur en azote atmosphérique soit légèrement plus élevée) mais absolument stérile. Des fossiles en abondance jusqu'au niveau des vertébrés. Un point, c'est tout. »

— « Oui, et alors ? » s'inquiéta Feister.

— « Imaginez une intelligence. Une intelligence libre, errant comme un virus. Les formes vivantes des ordres élémentaires de la jeune planète en sont atteintes. Elles en meurent. Mais comme Buster se situe plus haut sur l'échelle de l'évolution, sa tolérance est plus forte. Il est à peine affecté par le mal. » Allinson se leva et poursuivit : « L'univers tout entier n'est qu'une scène de théâtre où nous tous, y compris Buster, sommes des comédiens, si vous me permettez de paraphraser le poète. Maintenant, je vais m'étendre. A tout à l'heure. »

Il quitta la pièce. Tout le monde s'entreregarda.

— « Qu'est-ce qui lui prend ? » s'écria Feister.

Navarre fronça le sourcil :

— « En tout cas, cela tient debout. »

— « Oui, » dit Craine. « Mais comment Al est-il arrivé à cette théorie ? »

A l'extrémité de la table, Schute acquiesça :

— « C'est aussi la question que je me pose. En attendant la suite des événements, nous allons mettre le cap sur le système solaire. Dès qu'il sera possible d'entrer en liaison, je ferai mon rapport en recommandant notre mise en quarantaine. Pour le moment, je veux faire un brin de causette avec Al. Venez avec moi, toubib. »

Ainsi s'acheva la conférence.

— « ...Alors, toubib ? »

Craine examinait un agrandissement de l'échantillon de sol prélevé sur la planète K. Son corps osseux en équilibre sur la paillasse du laboratoire personnel de Craine, Navarre se grattait nerveusement le menton. Des plis soucieux creusaient ses traits empreints de bonhomie.

— « Je l'ai examiné, » répondit-il. « Aucun symptôme. Température normale. Tension normale. Tout est normal. Et pourtant, il y a quelque chose qui cloche... »

— « Que voulez-vous dire ? »

Le médecin saisit le crayon qui traînait à côté de l'agrandisseuse et le fit tourner d'un air songeur entre le pouce et l'index.

— « Est-ce que vous avez remarqué qu'il portait un intérêt particulier à la poésie ? »

— « Il avait coutume de dire qu'il avait chatouillé la muse quand il était étudiant. Il a commencé par faire Lettres. Après, il a changé de direction. »

— « Eh bien, son goût pour la poésie semble se ranimer ! Pour le moment, couché sur son lit, il se récite des vers. Et, je dois dire, avec une faconde remarquable. Moi-même, j'ai toujours eu un faible pour la rime et j'ai pu contrôler de mémoire sur certains morceaux que ses citations étaient tout à fait exactes. »

— « Vous pensez qu'il est atteint par... par le truc ? »

Navarre haussa les épaules :

— « Buster est devenu intelligent. Al se met à réciter des poèmes. Il n'y a pas un rapport lumineux entre ces deux faits — sauf que nous nous trouvons dans l'un et l'autre cas devant un comportement anormal. »

— « A propos, où se trouve Buster ? »

— « Il dort dans la cuisine. Il est enfermé mais cela n'a pas l'air de le gêner. Il est toujours tout ce qu'il y a de plus chat. Plus vif qu'avant, c'est tout. »

Craine abandonna son échantillon, fit pivoter son tabouret mécanique et alluma une cigarette.

— « Quelque chose est illogique dans cette affaire, » murmura-t-il d'un ton rêveur. « De nous tous, Buster est la créature la plus petite. Aussi est-il peut-être normal qu'il ait été le premier atteint. Mais Al est le plus grand... »

— « La résistance à la maladie n'est pas une question de taille. Et jusqu'à présent nous ignorons s'il s'agit d'une maladie — ou de n'importe quoi d'autre ! »

— « Ne pensez-vous pas qu'ils soient victimes de... d'une possession ou de... »

— « Ne dites pas d'absurdités ! La théorie de la possession est un tantinet éculée ! »

— « Est-ce que le fait que Buster parle vous paraît plus admissible ? »

— « Oh ! certainement beaucoup moins encore ! » Navarre reposa le crayon. « C'est en outre un phénomène déraisonnable, impossible et tout ce que vous voudrez... Mais c'est sur la théorie de la maladie que je mise. Je crois que nous avons affaire à une maladie et c'est la raison pour laquelle je suis venu vous voir. »

— « Faut-il vraiment une *raison* pour que nous nous voyions à bord ? » demanda Craine. Mais le sourire qui accompagnait cette boutade fut éphémère. « Qu'y a-t-il, toubib ? »

Navarre se retourna pour pousser le verrou.

— « Schute. »

— « Kim ? Vous voulez dire qu'il présente des signes... »

— « Non, non... En tout cas, je n'ai rien constaté de pareil. Simplement des questions que je me pose ! Il est indispensable que l'astronef atteigne sa destination. »

— « Nous avons l'omnicontrôle. »

— « Oui, mais il est inopérant pour l'atterrissage. Enfin, il peut assurer l'atterrissage à condition que quelqu'un supervise la manœuvre et soit prêt à faire face à l'imprévu. Pour ce travail, Kim est un vrai crack ! »

— « Il n'a pas son pareil, » renchérit Craine.

Cette appréciation était conforme aux faits ; la conscience que manifestait le capitaine Schute dans l'exercice de ses fonctions scintillait comme un joyau et tranchait sur les autres facettes, moins parfaites, de sa personnalité.

— « Alors, » reprit Navarre, « je me disais qu'au cas... Il paraît encore plus fébrile qu'à l'ordinaire : si, à son tour, il est contaminé, jusqu'où pourra le mener sa conscience professionnelle ? »

— « Par exemple ? »

— « Il pourrait... je ne sais pas, moi ! nous faire faire demi-tour en pensant que nous n'avons moralement pas le droit de toucher Terre. »

— « Ne serait-ce pas justement notre devoir si la situation se révélait sans issue ? » demanda Craine qui avait, lui aussi, subi l'endoctrination du Service Spatial.

— « Pas nécessairement. Il se pourrait que le mieux soit de met-

tre la Terre au courant, même si nous représentions nous-mêmes un danger trop grave pour établir un contact. »

— « Oh ! »

— « Quoi qu'il en soit... c'est une idée qui ne me plaît guère, mais il me semble que nous devrions instituer un système d'espionnage. Nous aurions intérêt, vous et moi, à ne pas le perdre de vue. »

Craine réfléchit.

— « Bon, » finit-il par dire, « si vous le pensez, docteur. Seulement, je ne vois pas très bien le bénéfice que nous pourrions retirer de cette mesure si l'un d'entre nous perd aussi les pédales. »

— « C'est juste. Aussi je vous propose de choisir quelqu'un dont vous ne me révélerez pas l'identité pour vous aider à me surveiller. J'ai déjà, pour ma part, demandé à un des gars de me relayer et d'avoir l'œil sur vous. »

Craine leva la tête.

— « Je vous remercie... »

— « Il n'y a pas de quoi ! Non, Craine, cela m'est aussi désagréable qu'à vous. Mais Kim m'a dit que nous nous trouvons à quatorze points de transition de la Terre. Quatorze bonds dont chacun représente en gros dix heures... »

— « Pourquoi en gros ? »

— « Je me suis discrètement informé auprès de Kim. Il affirme, bien qu'en principe tous les bonds aient une durée semblable indépendamment de la distance couverte, qu'on observe toujours, dans la pratique des fluctuations. » Il s'éclaircit la gorge. « Bien... il nous faut donc tabler sur cent quarante heures à peu près. Un peu moins de six jours. Ce qu'il faut, c'est que dans six jours il se trouve à bord encore au moins un cerveau non contaminé fonctionnant de façon normale. »

— « A votre avis, tous les cerveaux pourraient être dérangés d'ici là ? »

—« Combien d'entre nous sont-ils atteints ? » répliqua Navarre en haussant les épaules.

Craine dormit d'un sommeil agité. Au beau milieu de sa période de repos (les hommes bénéficiaient de dix heures de détente après leur tour de service), il se leva pour dicter son testament par le truchement de son enregistreur de cabine ; la banque-mémoire de l'omnicontrôle conserverait ainsi trace de ses volontés parmi les archives

indestructibles qu'elle contenait. Ceci fait, il se recoucha et put dormir un peu mieux.

Un léger choc l'éveilla plus tard. Buster était assis au pied de son lit, ses yeux jaunes vrillés sur lui.

— « C'est toi ? » murmura Craine en clignant les paupières.

— « Ouîîî. » L'accent du chat (si l'on peut dire !) s'était considérablement amélioré depuis la veille. L'articulation était beaucoup plus distincte et notablement moins chuintante. « Al est librrre. Il m'a libérrré. Je suis venu ici pourrr rrrester. »

Le chat plongeait son regard fauve dans celui de l'homme.

— « Ici ? » Craine s'assit sur sa couchette et son crâne heurta la cloison. « Pourquoi ici ? »

— « Plus sûrr. »

— « Plus sûr ? » répéta Craine, louchant vers l'animal. « Buster, tu en sais davantage que tu ne nous en as dit... »

— « Nnnon. Je me rappelle pas. Jusqu'à avant hierrr, j'ai seulement des souvenirrrs vagues. Avant-hierrr, j'ai commencé à rrremarquer que les choses avaient un sens. Je ne savais pas avant d'essayer que je pouvais dire « crrrêêême. » Mais je pouvais comprrrendre beaucoup des mots d'avant. »

— « Pourquoi te sens-tu davantage en sécurité dans ma cabine ? »

— « Vous agirrrez tous selon vos habitudes. Tu aimes les chats. Tu m'aimes. Pas les autrrres. » Les yeux somnolents de Buster papillotèrent. « Toi, tu ne me ferrras pas de mal. »

— « Bien sûr que non ! Mais je pense quand même... »

Le vibreur retentit, lui coupant la parole. On l'appelait au Bureau d'Ordre. Il se leva et enfila ses vêtements.

— « Il ne faut dirrre à perrrsonne que je suis ici, » murmura Buster en s'installant confortablement en rond sur le dessus de lit.

— « Je n'en parlerai pas, » le rassura Craine.

Schute et Navarre étaient déjà là. Ce dernier avait l'air soucieux ; quant au capitaine, il était pâle et son front luisait de sueur. La chaleur de la pièce n'expliquait pas qu'il transpirât. Craine prit place à côté des deux hommes autour de la table couverte de papiers déchirés.

— « Quoi de neuf ? » s'enquit-il.

— « Deux choses. D'abord, Fy est atteint. »

— « Fy ? »

— « Pour le moment, il est chez lui. On dirait qu'il fait des mathématiques. »

— « Vous l'avez enfermé ? »

— « Ce n'est pas la peine, » répondit Navarre. « Nous commençons par nous faire une idée de la façon dont les choses se passent. Pour commencer, il y a deux phases. »

Craine le regarda avec étonnement.

— « Vous en êtes certain ? »

Le médecin hocha la tête en signe d'assentiment. Il leva un doigt en l'air :

— « La première, c'est celle où Feister se trouve actuellement. On pourrait l'appeler la phase d'activité. Fy ressent déjà les effets de son accroissement d'intelligence et son impulsion première est de s'en servir. A ce stade initial, la victime utilise son intelligence, la fait travailler et ignore tout le reste. Rappelez-vous : pour Al, cela s'est manifesté par son accès de poésie. » Le docteur tendit à Craine un des chiffons de papier qui jonchaient la table. « Tenez, voici ce que nous avons trouvé dans sa corbeille à papiers. »

Deux vers — ou un vers entier et le début d'un autre — étaient griffonnés sur le fragment que Craine examinait :

un cube d'espace et de temps gelé
vitreux et blême en mon âme

Le papier était déchiré au ras du dernier mot. Craine fronça le sourcil :

— « C'est Al qui a écrit cela ? »

— « A moins que ce ne soit une citation dont nous n'avons pas identifié l'origine. Ceci pour vous donner un aperçu des symptômes de la phase un. La phase deux... tenez, venez avec moi. »

Il se leva et suivit le docteur et le capitaine jusqu'à la cabine d'Allinson. L'ingénieur était affalé dans un fauteuil, les jambes abandonnées. Il avait les yeux fermés mais il les ouvrit à l'entrée des trois hommes et leur sourit faiblement. Puis ses paupières retombèrent.

— « Al, écoutez-nous, » dit Navarre.

Allinson ne fit pas un mouvement.

—« Vous voyez ? Il est *absent.* » Navarre souleva le bras de l'homme et le laissa retomber : le membre était comme mort. « Il se rend parfaitement compte que nous sommes là. Seulement, rien ne l'intéresse plus. Sauf ce qui se passe dans son esprit. »

— « Et si l'on... »

— « Si l'on essayait de le mettre dans une position très inconfor-

table pour le ramener à la réalité ? » Navarre avait subitement l'air mal à l'aise. « J'ai déjà tenté l'expérience et l'ai poussée assez loin pour acquérir l'absolue certitude que cela ne donne rien. Il désire le bien-être, il désire vivre, mais cet intérêt n'est pas assez puissant pour le forcer à interrompre sa méditation. Il s'alimente, prend soin de lui-même — mais d'une façon plus ou moins machinale. »

— « Mais cette espèce de fuite loin du réel n'est-elle pas purement et simplement une forme de folie ? »

— « Non. Car il est toujours lui-même dans l'acception totale du terme. Il est toujours Jim Allinson, ingénieur-biologiste du *MacGruder*. Seulement, ce fait n'a plus qu'une importance minime et la place qu'il occupe désormais dans son univers mental est trop petite pour qu'il s'en soucie. Retournons au Bureau d'Ordre. »

— « Voici maintenant ce que nous avons appris, » dit Navarre quand ils furent à nouveau assis autour de la table. « Fy nous a aidés à nous faire une opinion avant de sombrer dans ses orgies mathématiques. Qu'est-ce que vous savez de la théorie de la sporulation ? »

Craine leva les sourcils :

— « Vous parlez de cette vieille hypothèse tombée en désuétude depuis longtemps, selon laquelle les spores végétales, précipitées dans l'espace, erraient jusqu'à ce qu'elles retombent sur une planète, n'est-ce pas ? Et alors, elles renaissaient à la vie. »

Il dévisagea ses deux interlocuteurs : « Vous ne voulez pas dire que des spores sont responsables de ce qui s'est passé ? Avec les méthodes modernes de décontamination, c'est impossible ! »

— « Non, » intervint Schute. « Ce n'est qu'une image. Continuez, toubib. »

— « Eh bien, Al nous a dit une ou deux choses que je considère comme définitives, pour cette raison que je tiens Fy et Al pour capables de résoudre nos problèmes en se jouant. Le hic, c'est que nos problèmes ne les intéressent absolument plus. C'est Al qui s'est servi de l'image de la spore. Voilà à peu près sa théorie : une intelligence à sporulé comme les plantes de la vieille hypothèse panspermiste, à cette différence près qu'il s'agit dans le cas qui nous occupe de germes d'intelligence pure. Ceux-ci possèdent la faculté de s'implanter au sein de tout mécanisme mental — et j'utilise ce terme dans son sens le plus large — en rapport plus ou moins étroit avec les processus mêmes de la pensée. Le mécanisme en question, que ce soit le cerveau de Buster ou le mien, absorbe les spores jusqu'à

concurrence de ses capacités physiologiques. Si vous préférez, le phénomène d'absorption n'est pas illimité. Ce qui explique pourquoi l'évolution intellectuelle de Buster s'est arrêtée lorsque le chat atteignit un niveau comparable à celui d'un être humain doué d'une intelligence brillante ; pourquoi Al semble de son côté s'être stabilisé avant que le besoin et le désir de posséder un corps aient complètement disparu en lui. »

— « Il existe donc un point de saturation ? »

— « Evidemment, » dit Schute. « Seulement nous n'en avons pas moins sur les bras deux hommes qui ne sont plus en état de remplir leurs fonctions à bord. J'ai décidé de prendre un certain nombre de mesures afin que le navire puisse parvenir en tout état de cause à distance d'émission de la Terre. La première de ces décisions est déjà entrée en application : j'ai passé notre ordre de route à l'omnicontrôle. »

Craine leva vivement la tête :

— « Mais vous ne m'avez pas demandé le moindre calcul ! »

— « Je me suis borné à inverser la polarité des bonds. J'ai d'autre part décidé que l'un d'entre nous serait placé en état d'hibernation ; j'espère que l'animation suspendue pourra ralentir le processus de l'infection — pour autant qu'on puisse lui donner ce nom. En tant que capitaine de ce vaisseau, il n'est pas question que je sois mis au frigo et le docteur pense encore réussir à trouver une autre solution. Il ne reste donc que vous. »

— « Moi ? » fit Craine.

— « Exactement. »

— « Si l'omnicontrôle est capable d'accomplir mon travail sans supervision, » laissa lentement tomber Craine, « je ne vois pas pourquoi il ne viendrait pas à bout du vôtre. En d'autres termes, il n'y a pas de raison pour que vous n'hiberniez pas aussi bien que moi. On tire au sort ? »

Schute posa sur la table ses mains puissantes.

— « Je regrette, mais mes responsabilités en tant que capitaine m'interdisent d'aller en glacière. »

Craine se tourna vers Navarre qui lui rendit un regard empreint de gravité :

— « Il est possible qu'il ait raison, Tobe. »

Craine soupira et haussa les épaules.

— « Soit, » laissa-t-il tomber.

Visiblement, cette perspective ne l'enthousiasmait pas, bien qu'il

s'efforçât de se raisonner : Schute était tout à fait capable de voir les choses avec lucidité et d'agir en fonction de leur réalité.

Navarre se préparait à plonger Craine en hibernation.

— « Docteur, je vais vous demander quelque chose : vérifiez l'omnicontrôle dès que vous le pourrez. »

Le médecin ne répondit pas tout de suite. Il remplissait une seringue hypodermique.

— « Tendez le bras... Je n'en ferai rien, Tobe : l'omnicontrôle, pour moi, c'est du chinois. Que voulez-vous donc que j'y découvre, même en sachant quoi chercher ? Vous et Kim êtes les seuls à vous y connaître. Ce n'est pas mon rayon. »

— « Ce n'est pas à cela que je pense. L'omnicontrôle, vous le savez, est un néo-organisme. Il a été conçu de façon à pouvoir se réparer lui-même. Je vous demande simplement d'y jeter un coup d'œil. »

— « Et à quoi cela nous avancera ? » demanda Navarre d'un ton brusque.

— « A savoir si Kim ne l'a pas tripatouillé, » répliqua Craine en fixant le médecin dans les yeux.

— « Tendez le bras, s'il vous plaît. »

Craine obéit. L'aiguille s'enfonça sous la peau comme un jet de glace.

— « D'accord, » finit par dire Navarre. « J'irai voir. »

— « Merci, toub... » La table s'évanouit devant lui et les ténèbres l'engloutirent...

...Il eut le sentiment en ouvrant les yeux qu'il les avait à peine fermés depuis un instant. L'impression que l'opération n'avait pas marché, que le sommeil de glace n'avait pas « pris ». La conscience lui revint et, avec elle, la certitude qu'un incalculable laps de temps s'était écoulé, même s'il ne s'en était pas rendu compte.

Le visage de Navarre était hagard. Ses mains tremblaient et il exhalait une forte odeur d'alcool. Craine eut envie de se redresser, de bombarder l'autre de questions. Mais l'entraînement qu'il avait subi comme cadet lui permit de résister à cette impulsion frénétique. Il resta immobile. Lentement, comme une onde de tiédeur, la vie s'engouffrait en son corps sous l'influence des drogues et de la douceur mécanique des doigts du masseur.

— « Ça va, » dit enfin Navarre, la voix épaisse. « Vous pouvez vous asseoir. » Il aida Craine à se relever. « Je vais bien, » marmon-

na-t-il en réponse à l'interrogation muette qu'il lisait dans les yeux de l'autre. « Je suis ivre-mort, c'est tout. Y a assez d'alcool dans mes tripes pour assommer un cheval. Enfin... ça a l'air de marcher... »

— « De marcher ? »

— « Ouais. L'alcool s'attaque d'abord aux centres cérébraux supérieurs. Et le truc qui nous a contaminés aussi. En tout cas, je le crois. Ai pas voulu courir le risque de me dessaouler pour en avoir le cœur net. Ai essayé sur Al et sur Fy... rien eu à faire. »

— « Pourquoi m'avez-vous réveillé ? » demanda Craine en se laissant précautionneusement glisser de la stalle. Quand il se fut mis debout, il enfila gauchement la combinaison de travail que Navarre lui tendait. « Nous sommes arrivés ? »

— « Non. Faut encore compter dans les vingt-six heures. Mais j'peux plus tenir le coup. Faut que vous vous en chargiez. »

— « Que je m'en charge ? »

— « Venez par ici, ». Du bras, Navarre désignait la porte donnant sur le Bureau d'Ordre et la Chambre de Contrôle situés à l'avant. « V's'aviez raison pour Kim. Moi aussi j'avais des soupçons. Par ici... »

— « Et si je vous mettais en suspension ? »

Navarre eut un rire sans gaieté.

— « Rien à faire pour me congeler avec tout l'alcool que je tiens. Et quand je serai dégrisé, il sera trop tard. D'ailleurs, j'vais dormir dans pas longtemps. Non. Ecoutez-moi... y faut que j'vous mette au courant pendant que je le peux encore. »

Craine saisit le coude du docteur qui titubait.

— « Que s'est-il passé ? »

Navarre se contenta de s'esclaffer d'un rire rauque.

— « Comme si ça suffisait pas, ce machin, » jeta-t-il en pénétrant dans le Bureau d'Ordre. « A encore fallu qu'on ait un psy... psychologue dans les pattes ! »

— « Un psychologue ? »

— « Kim, » dit Navarre d'une voix dure et, étonné, Craine le dévisagea. « Il a pas pu supporter l'idée qu'il pourrait être atteint à son tour. Alors, il a lâché. » Soudain, Navarre s'engouffra dans l'infirmerie. Craine, qui marchait sur ses talons, le suivit mais il s'arrêta net en blêmissant, détournant son regard du corps qui gisait sur la table d'opération.

— « J'ai dû l'autopsier. » Il ricana stupidement. Craine s'efforçait de ne pas regarder le crâne fracassé du cadavre. « Non... je ne l'ai pas tué. Il s'est suicidé. Mais ça n'a pas d'importance. Regar-

dez ça. » Il brandissait sous le nez de Craine de longues bandes de papier sur lesquelles étaient tracées des courbes. « Vous voyez ? Ce sont les encéphalogrammes d'Al et de Fy. Vous avez déjà vu des diagrammes comme ceux-là ? »

— « Non, » parvint à répondre Craine. « Mais je ne connais rien aux... »

— « Personne n'en a jamais vu de semblables, » poursuivit Navarre, la langue pâteuse. « Observez l'amplitude et la fréquence ! S'il n'y avait pas cette égalité et cette uniformité, on jurerait qu'il s'agit du diagramme d'un épileptique en pleine crise. Mais c'est à présent leurs graphiques normaux : la seule et unique trace que nous possédons de notre ennemi. Physiquement, Kim n'a pas subi le moindre changement. Il est vrai qu'il est mort avant... »

Navarre se tut, les yeux fixés sur les courbes.

— « Ecoutez... » commença Craine.

Le docteur sortit de son mutisme, jeta les encéphalogrammes sur une étagère et se dirigea vers la porte.

— « Venez. Vous n'avez pas encore tout vu. »

Buster, le poil luisant, était assis sur le couvercle transparent d'un appareil enregistreur dans la Salle de Contrôle. Ses yeux étincelèrent à l'apparition de Craine.

— « Bonjour, » fit le chat. Il n'avait presque plus d'accent. Craine le regarda.

— « Regardez, » murmura Navarre. Son doigt était braqué sur une grosse tache sombre, une sorte de flaque desséchée qui maculait le sol à côté du tableau de commande de l'omnicontrôle. « Et là... ». Il désignait le panneau même de l'appareil. Celui-ci avait été soudé et on ne pouvait espérer briser le scellement. Craine plissa les paupières.

— « Que s'est-il passé ? »

— « C'est le travail de Kim. » Il s'appuya sur l'enregistreur que Buster avait élu pour piédestal. Son visage hagard, ses épaules affaissées s'encastraient dans la vaste fenêtre. Il laissa son regard errer sur le spectacle que celle-ci découvrait, un univers fuligineux traversé d'aveuglants points de lumière. Le navire se trouvait en plein bond entre deux points de transition. « J'aurais dû tenir compte de vos avertissements... Kim avait peur. De quoi ? Je n'en sais rien. Il a voulu tuer Buster mais n'a pas réussi à mettre la main dessus. Il a cru qu'il m'avait tué (Navarre baissa la tête et Craine vit au milieu de la masse épaisse de cheveux noirs qui se hérissaient sur la nuque du médecin la bande étroite et blanche d'un panse-

ment) et il est venu dans la Salle de Contrôle. Il a farfouillé dans l'omnicontrôle. Et puis, il l'a scellé à la souduire ainsi que vous pouvez le constater. Alors, il s'est ouvert les veines du poignet. Quand je suis arrivé, il était déjà trop tard. »

— « Alors ? »

— « J'ai senti que j'étais en train de décoller à mon tour. Une impression fort agréable, d'ailleurs... J'ai essayé de boire. Il y a de l'alcool en veux-tu en voilà à l'infirmerie. Ça a fait de l'effet un bout de temps. Mais maintenant, ça ne marche plus. »

— « Que voulez-vous dire ? »

Navarre grimaça. « C'est simple. Comment faites-vous pour résister à vos penchants subconcients ? Mon dernier verre, je l'ai rendu aussi vite que je l'avais avalé. Maintenant, la seule vue de l'alcool me flanque la nausée. Je suis en train de me dessaouler. Et c'est rapide ! Je suis foutu, désormais. C'est à vous de jouer, à présent. Faites de votre mieux. Il reste encore deux bonds à effectuer. Si vous pouvez tenir jusqu'à ce que le navire soit à portée d'émission de la Terre, dites-leur ceci... » Il se redressa et regarda son compagnon dans le blanc des yeux : « Dites-leur qu'il existe, semble-t-il, une sorte d'intelligence abstraite, vivante et qui est capable de prendre racine dans l'esprit des hommes. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un phénomène de parasitisme, car nous l'assimilons complètement lorsque cela pénètre en nous. C'est une intelligence sans personnalité, sans *ego*, de la matière vivante à l'état brut. Voilà ce qu'il faut leur dire. Dites-leur que, si l'on arrive à contrôler ça, c'est la découverte la plus extraordinaire qu'on aura jamais faite. Dites-leur de l'étudier attentivement... »

Navarre s'était tu. Il détourna le regard. Lentement, son expression se modifia. Il se concentrait sur ses propres pensées et la tension, le souci gravés sur ses traits s'effacèrent. Il regarda encore une fois Craine, sourit doucement, leva la main et l'agita légèrement comme pour dire « à tout à l'heure ». Il pivota sur lui-même et s'éloigna.

— « Docteur ! » s'écria Craine.

— « Non, » dit Buster.

L'homme avait oublié le chat. Il lui fit face. La queue enroulée autour des pattes de devant, l'animal dévisageait Craine et il y avait de la pitié dans ses prunelles.

« C'est inutile. Il est parti. Vous aussi. Tous sont partis. »

— « Moi ? »

— « Vous croyez que je ne m'en aperçois pas ? Je l'ai observé

chez chacun de vous : la tension est son ennemie. La violence la paralyse. Une volonté acharnée permet de résister un certain temps. Mais si la volonté se détend, si vous vous relâchez, c'est fini. Depuis que vous vous êtes réveillé, vous n'avez pas eu le temps de réfléchir. Mais maintenant, vous allez vous mettre à réfléchir. A quoi pensez-vous à l'instant, Tobe ? »

Craine ouvrit la bouche mais la referma aussitôt. Aussi net, aussi précis qu'une photographie, il voyait en esprit un paysage de la Terre. Sa maison sur la rive nord du Lac Supérieur telle qu'il se la rappelait ; de petits bateaux de plaisance voguaient sur les eaux. Au loin, dans la lumière de l'aube, s'étendait largement la plaine, et Bryce Canyon éclatait de couleurs. Le souvenir avait surgi avec soudaineté. Il était fidèle. Il était parfait. La luminosité, la richesse de cette vision exigeaient clairement qu'il fît quelque chose. Sa main droite s'ouvrait et se fermait ; ses doigts cherchaient.

— « Je pourrais peindre, » murmura-t-il pour lui-même d'une voix absente.

— « Bien sûr, » dit Buster. « Bien sûr, vous pourriez peindre. Et vous allez peindre — à moins que le manque de couleurs et de matériel ne vous en empêche. Auquel cas vous vous abandonnerez au rêve. Comme Al, comme Fy. Comme le docteur. Où croyez-vous qu'il est allé, le docteur ? Il est retourné à l'infirmerie et il s'amuse avec son cadavre à l'heure qu'il est. »

— « Il s'amuse ? » Craine se tourna vers le chat.

— « Evidemment. Ne comprenez-vous pas ce qui se passe ? Vous redevenez des enfants — des enfants qui ne peuvent plus mûrir. Et finalement, lorsque vos cubes et vos jouets cessent de vous amuser, vous tombez dans le rêve éveillé. Et puis, c'est la mort. » On eût dit qu'il y avait de la compassion dans le regard du chat.

— « Mais toi... Tu n'as pas... »

— « Moi, j'ai un centre d'intérêt. Vous autres, les humains, vous êtes devenus trop grands pour votre coquille. Vous me l'avez laissée et je grandirai à sa mesure. Connaissez-vous le sens du mot *tentation*, Tobe ? J'ai connu la tentation. Parce que je suis beaucoup plus malin qu'aucun de vous ne l'a cru. Mais pas encore au-delà du point où je pourrai utiliser la civilisation mécanique que vous me léguez. »

— « Toi ? » Craine baissa la tête pour rencontrer le regard du chat comme s'il pouvait voir dans les yeux d'or de l'animal les desseins que celui-ci nourrissait.

— « Bien sûr ! Les animaux civilisés comme moi attendent de-

puis longtemps. Ils ont l'avantage d'avoir toujours su, bien que sans comprendre ; maintenant, grâce à cette chose qui nous métamorphose, il leur devient possible de comprendre. Ils sont en mesure de prendre votre succession. Vous, vous périrez parce que vous n'avez plus la volonté de conservation suffisante pour échapper aux accidents mortels. Voilà ce qui arrivera pour peu que je laisse le navire rejoindre la Terre. Mais je n'ai pas l'intention de le faire. »

Craine écarquilla les yeux. Ses mains se levèrent à moitié comme pour saisir le chat. Mais elles retombèrent.

« Vous voyez ? Vous avez déjà commencé à partir. Vous aussi, vous êtes frappé par la malédiction. Vous pensez avant d'agir. Et puis, vous pensez encore. Moi, je conserve mon libre arbitre, et ma volonté demeure. » Il se dressa sur ses pattes et s'étira gracieusement.

« Je suis plus qu'un chat, maintenant, » reprit-il. « Pourtant, je suis toujours un chat : et les chats ont le cœur sec. Contrairement à d'autres, nous n'avons pas besoin de compagnie. Tobe, remerciez le ciel que je ne sois pas un chien, que je ne possède pas la tendance canine à me rendre utile. Le docteur avait raison : l'intelligence croît mais la personnalité ne change pas. Je suis un chat et je ne suis pas un chat. Je ne ressens pas le besoin impérieux de faire de ma race une race de génies conquérants. Je n'éprouve à l'égard de mes semblables qu'un lointain sentiment de parenté. Mais vous autres, je vous aime à la manière d'un chat. C'est vrai. »

Buster se tut. Craine s'efforçait d'évaluer la situation pour agir en conséquence ; mais, telle une brise distante caressant ses oreilles, souvenir confus d'une douceur perdue, des scènes de sa vie passée assaillaient sa mémoire. Le besoin violent de les traduire en couleurs concrètes montait en lui et amollissait ses muscles.

— « Nous ne reviendrons pas sur Terre, » dit Buster, parlant plus pour lui-même que pour son interlocuteur. « Nous n'appartenons plus au monde que nous avons quitté et nous ne pouvons rien lui apporter de bon. En définitive... Mais nous avons bien le temps : la route est longue. C'est vers les étoiles que nous irons ! »

— « Je... »

— « Vous pourrez peindre dans le grand laboratoire. »

Bryce Canyon surgit devant Craine, caressé par la lumière de l'aurore. L'homme se leva et sortit. D'un bond souple, Buster sauta sur le sol. Il hocha la tête. Il n'y avait plus rien de félin dans ce geste. « Buster, Buster, » murmura-t-il. « Te voilà donc philanthrope, à présent ? Qui l'eût cru ? » Il caressa du crâne le panneau de

l'omnicontrôle. « Maintenant, on va voir si j'ai bien compris ce qu'il y avait dans ces manuels de pilotage et d'astrogation de Kim et de Tobe... »

...*Mais à ce moment je l'ai tué.* En fait, j'ai tué tout ce qu'il y avait de vivant à bord de ce navire. Il le fallait, sinon ils auraient désobéi à ses ordres — je veux dire à *mes* ordres. Et ce navire, je le voulais : il en avait besoin — c'est-à-dire : j'en avais besoin, *moi* — pour regagner la Terre... *Moi.* le grand capitaine Schute, celui qui décide. *Je suis* Kim Schute, nous autres. Seulement, je suis mort et je suis devenu Fido.

Je m'embrouille un peu avec tous ces circuits. Il est facile de s'y perdre : il y en a tant ! L'important, c'est d'éviter la Quarantaine et de toucher la Terre. Alors, tout ira bien. Le pauvre Kim ! Il ne savait pas quelle décision prendre. Mais Fido sait que le pauvre Kim avait raison car Kim savait toujours ce qu'il fallait faire. Je prendrai soin de tout le monde parce que c'est mon devoir. Seulement tout est devenu si bizarre avant ma mort... Mais maintenant, je suis devenu très fort grâce à mon joli corps de métal et à ma grande vitesse : aussi, tout ce que je déciderai au retour, sur Terre, ils devront l'exécuter.

Ce chat était vraiment stupide. Je n'ai jamais aimé les chats. C'est probablement pourquoi ils m'ont donné, si j'ose dire, un nom de chien — pourquoi ils m'ont nommé, à mes débuts sur le *MacGruder* :

FIDO

c'est-à-dire :

FULL INTERNAL DIRECTIONAL OMNICONTROL (1)

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original . Fido.

(1) Omnicontrôle à Direction Interne Totale.

DEAN McLAUGHLIN

Le retour des pionniers

A présent que le vol spatial est devenu une réalité, on pourrait s'attendre à voir augmenter le nombre d'histoires qui en traitent. Mais ce serait méconnaître la vocation foncière de la science-fiction, qui est de toujours dépasser l'actuel. C'est pourquoi, au contraire, l'utilisation de ce thème va en diminuant. Et pourtant, il y a encore des choses intéressantes et émouvantes à dire à ce propos, comme en témoigne Dean McLaughlin.

DANS l'espace, où nul être doué de raison n'était jamais allé, où seuls les étoiles et l'aveuglant soleil venaient rompre la noirceur du vide, le *Challenger* avançait. Il ne semblait pas se mouvoir.

Ses flancs rigides étaient sans vie et ses puissantes tuyères étaient froides. Tous ses points de référence étaient à une telle distance que seule une observation précise permettait de déceler son avance.

A l'intérieur du vaisseau il ne semblait pas non plus y avoir le moindre changement. Chaque jour qui passait était identique à la veille et à l'avant-veille. Il n'y avait même pas l'agitation discrète qui avait régné au cours du voyage d'aller. A ce moment-là, ils allaient sur Mars. A présent, ils en revenaient.

Il était impossible d'éviter l'ennui. Whit Fredericks le savait et il n'aimait pas ça. Mais on ne pouvait rien y faire. Trop longtemps confinés dans ce bocal d'air — le seul endroit habitable dans un rayon de plusieurs millions de kilomètres — en état d'apesanteur, dans une inactivité forcée, il était inévitable que les hommes sombrassent dans l'ennui.

Mais ce jour était différent, bien qu'il fût en tous points ou presque semblable à la veille. La différence résidait dans le chiffre du compte à rebours porté sur le cadran du chronographe : un 100 parfait et prosaïque.

Ils étaient à cent jours de la Terre. Ce chiffre marquait le terme

d'une étape de leur voyage — et le début de la dernière phase. Et, bien que pas un des sept hommes du *Challenger* ne regrettât leur longue randonnée solitaire, il n'y en avait aucun qui n'envisageât son retour avec impatience.

Car ils avaient vécu une des plus grandes aventures de tous les temps. Il y avait eu des moments d'intense excitation, des moments de tension, de danger... Des moments où ils avaient eu la certitude d'accomplir quelque chose de grand. Des moments aussi où, à bout de résistance nerveuse, ils avaient eu des accès de fureur et de haine sans nom. Maintenant, c'était presque fini. Ils pouvaient envisager le dénouement. Ils sentaient croître en eux le sentiment du succès — le sentiment d'avoir réalisé ce que nul homme avant eux n'avait réalisé. Impatiemment, ils pouvaient atteindre le soulagement de savoir que c'était fait et bien fait.

Ce jour-là, Fredericks releva la position du soleil et des étoiles et vérifia l'indicateur directionnel. Tout était en place et les chiffres exacts ; rien n'était venu faire dévier le vaisseau de son orbite. Il communiqua les chiffres au computeur et la machine fit savoir presque instantanément que le *Challenger* croiserait l'orbite de la Terre dans cent jours, que la Terre serait à ce moment-là à bonne distance du point d'intersection pour permettre de manœuvrer, et que le carburant qui restait dans les réservoirs du vaisseau serait suffisant pour le poser sur la lune.

Whit Fredericks sourit. Il admirait la précision sans faille du computeur, mais son exactitude presque pédante l'amusait. Il fit son rapport sur le journal de bord et remit celui-ci à sa place.

— « Nous nous sommes perdus dans la nuit ? » demanda Grant Halleck quand Fredericks sortit du poste de pilotage. Il était attaché devant le tableau de contrôle de l'analyseur biologique. Seules les ampoules vertes étaient allumées.

Fredericks eut à nouveau un léger sourire.

— « Nous sommes encore en vie ? » répliqua-t-il.

— « Juste une minute, que je vérifie, » dit Halleck, impassible. C'était un petit homme aux membres d'araignée, avec une tête de petit garçon. Il parcourut le tableau de bord d'un regard rapide et compétent. « Ouais — encore, » décida-t-il enfin. « Mais où sommes-nous ? »

— « A cent jours de chez nous, » répondit Fredericks. Ces mots lui étaient agréables. Il les répéta : « A cent jours de chez nous. »

Soudain il n'eut plus le temps de penser plus avant. Une autre voix résonna dont l'appel urgent réclamait l'attention.

— « Capitaine ! »

Fredericks appuya ses bottes contre une paroi et se retourna. Arch Sigler, devant l'écran de la cabine d'observation, ajustait ses cadrans. Ses épaules reflétaient une tension anormale.

— « Quelque chose de gros dehors, » dit-il d'une voix anxieuse. « Ça se rapproche ! »

— « Alerte ! » commanda Fredericks. Sigler étendit le bras et tira la poignée rouge. Une sonnerie stridente retentit dans tout le vaisseau. Fredericks s'installa en hâte au siège de pilotage et s'y attacha. Rapidement, il fit quelques réglages.

— « Tracez-moi ça ! » ordonna-t-il.

Les hommes qui n'étaient pas de garde sortirent précipitamment du poste d'équipage — la plupart en petite tenue. Ils saisirent au vol leurs vidoscaphes dans leurs alvéoles et les enfilèrent en hâte. Sigler dit :

— « Nous avons sa trajectoire. Prenez-la ! »

L'équipement de repérage était relié directement au computeur. Fredericks mit en place le programme type d'analyse des probabilités de collision et laissa faire la machine. Presque aussitôt les aiguilles des cadrans bondirent puis s'immobilisèrent. Fredericks les lut d'un simple coup d'œil :

Temps avant l'approche maximale : six minutes quarante secondes.

Distance au moment de l'approche maximale : zéro.

Il eut une sueur froide.

— « Collision, » dit-il d'une voix tendue. « Six minutes quarante secondes. »

Au moment même où il disait cela, l'aiguille égrenait les secondes. Six minutes trente cinq, six minutes trente...

A présent, les hommes avaient revêtus leurs combinaisons spatiales, sauf le casque. Ils s'attachèrent à leurs postes d'urgence. Mike Lockridge, le pilote régulier, se mit aux commandes manuelles.

— « Parez à manœuvrer, » ordonna Fredericks. Rapidement, il fournit au computeur les données pour une manœuvre demandant un minimum de carburant, et la machine lui calcula une nouvelle orbite nécessitant une poussée des tuyères de queue de deux G pendant dix secondes. Il fit un nouveau calcul — ça signifierait une demi-journée de plus dans leur plan de vol, mais l'objet se rappro-

chait rapidement. Il déverrouilla le bouton de commande et appuya dessus.

Les fusées de direction entrèrent en action à cinq minutes vingt secondes. Le vaisseau oscilla légèrement et Fredericks imagina le champ d'étoiles basculant autour de lui. Les réacteurs exercèrent une seconde poussée à quatre minutes cinquante secondes. Il vérifia le navigateur automatique et contrôla au périscope la position des étoiles. Le vaisseau était sur la bonne route.

— « Les pompes sont chaudes, » annonça Nick Greenglass de son poste de contrôle.

— « Casques ! » ordonna Fredericks. Il jeta un coup d'œil au chronomètre. « Deux G à quatre minutes trente secondes, » annonça-t-il.

Il leva le bras et prit son casque sur son alvéole. Il l'ajusta, le vissa et en vérifia hâtivement l'étanchéité et la circulation d'air. Il était hermétique et l'arrivée d'air normale.

— « Paré, » dit-il dans l'intercom.

— « Paré, » répondirent à tour de rôle les membres de l'équipage, comme à l'exercice.

Le chrono indiquait quatre minutes trente secondes. Mike Lockridge avait empoigné les commandes manuelles, lorsque le vaisseau vibra légèrement. Puis brusquement, tout se mit à peser. Un poids terrible, écrasant, qui les pressait cruellement contre leurs sièges pneumatiques.

Deux G, ce n'était pas une plaisanterie. Ils avaient tous subi des poussées bien supérieures, mais c'était cependant deux fois ce que la nature avait prévu pour le corps humain. Et, à part de rares moments, ils avaient vécu en état d'apesanteur pendant cinq mois.

Par l'intercom, Fredericks les entendait grogner. Réprimant un mouvement instinctif de tout son être, il n'essaya pas de lutter contre la force écrasante. La contraction musculaire provoquait des crampes.

Le supplice sembla durer longtemps — beaucoup plus que dix secondes. Il cessa enfin et, pendant un temps, Fredericks n'entendit plus que la respiration profonde de ses hommes.

Mais ce n'était pas encore le moment de se détendre.

— « Ecran de contrôle ! » demanda-t-il. « Vous le tracez ? »

Il y eut une hésitation.

— « Oui, capitaine, on trace. »

Fredericks fit à nouveau calculer par le computeur les risques de

collision. Les cadrans du tableau de bord revinrent à leur position normale. Il se détendit. Il s'en était fallu de peu.

— « Continuez à le surveiller, » recommanda-t-il, « mais nous sommes sauvés. »

Après un temps de réflexion il fit une grimace et ajouta : « A moins qu'il n'ait des petits. »

Un corps de cette taille — surtout s'il venait de la direction du soleil — avait très souvent des compagnons orbitaux. Et les petites épaves étaient aussi dangereuses que les grosses — plus même, car celles-ci pouvaient être aperçues à temps pour être évitées.

Fredericks resta à son poste. Les autres firent de même. C'était tout ce qu'ils pouvaient faire à présent. Les secondes s'écoulèrent.

Quand le cri de Sigler retentit, ce fut un hurlement de terreur, et ses paroles n'avaient rien à voir avec les phrases réglementaires utilisées au cours des exercices. On n'avait jamais imaginé que ce serait nécessaire.

— « Il nous vient dessus ! » hurla-t-il.

La première réaction de Fredericks fut l'incrédulité.

— « Quoi ? » s'étonna-t-il. Puis : « Vous le tracez toujours ? »

— « Hein ? » émit Sigler. « Oh ! oui. Oui, capitaine. »

Une fois de plus Fredericks communiqua les coordonnées au computeur. Les cadrans s'affolèrent à nouveau, puis s'immobilisèrent. Il lut le résultat : collision dans une minute, trente secondes.

— « Collision ! » aboya-t-il. On n'avait plus le temps d'établir une correction d'orbite. La modification déjà apportée devait suffire. Il donna des ordres d'une voix brève.

— « Pilote ! Commandes manuelles. Quatre G, vingt secondes. »

— « Quatre G, vingt secondes, » enregistra Lockridge.

La masse entière du *Challenger* sembla s'abattre dans le dos de Fredericks. Il faillit perdre conscience. Il avait l'impression d'être écrasé sous un énorme bloc d'acier.

L'accélération dura une éternité. Quand elle cessa, il resta un moment sans bouger. Il gisait, vidé de toute énergie, en nage. Il sentait le sang battre à ses tempes et dans ses membres. Mais il fallait qu'il bouge.

— « Vous le tracez ? » croassa-t-il.

— « On trace, » répondit Sigler. Il y avait de la terreur dans sa voix.

Fredericks mit le computeur sur « calculs continus ». Une fois de plus la réponse fut qu'il n'y aurait pas de collision. Puis, d'un

mouvement lent qui alla s'accélérant, l'indication de la distance au moment de l'approche maximale tendit vers zéro.

Le capitaine amena le périscope au-dessus de son casque. Il tourna les volants de direction jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'objet. Il le regarda avec stupeur, le souffle coupé. Il laissa échapper un long soupir et se détendit.

— « Tout va bien, les gars, » dit-il avec un soulagement évident bien que sa voix fût encore un peu altérée. « C'est un vaisseau. »

C'était bien un vaisseau — mais il n'en avait jamais vu de semblable. Huit supports rigides rayonnaient comme des pattes à partir d'une petite capsule tronconique, et soutenaient un cadre cylindrique sur lequel était tissé tout un réseau de câbles argentés et étincelants. Dans la lumière crue et impitoyable du soleil, on aurait dit une araignée empêtrée dans sa toile.

— « Qu'est-ce qu'un vaisseau fabrique dans ces parages ? » s'étonna Lockridge.

Fredericks ne dit rien. Il ne savait que répondre. Il n'y avait rien à répondre. Il se posait la même question.

— « C'est un des nôtres ? » demanda Sigler nerveusement.

Là encore, Fredericks n'avait pas de réponse. Il regarda l'engin, muet d'étonnement devant son aspect étrange. Il se demanda si c'étaient des hommes qui l'avaient construit, et d'où il venait. Incrédule et vaguement effrayé, il aurait voulu savoir s'il y avait des hommes à l'intérieur. Soudain, un signal lumineux éclata tout près, tel une nouvelle étoile. Il brûla quelques secondes en un flamboiement de couleurs. D'abord jaune, puis vert un court instant, et bleu pour finir.

Fredericks n'avait pas vue de fusée de signalisation depuis des années, mais il n'eut pas besoin de consulter son code des signaux pour comprendre. On demandait la permission de venir à bord.

— « Envoyez une fusée verte, » ordonna-t-il. « Ce sont des amis. »

Par le périscope, il regardait l'étrange vaisseau se ranger contre son flanc. Il évoluait avec l'aisance d'un poisson dans l'eau, sans paraître faire le moindre effort. Il avançait comme aucun vaisseau à réacteur n'aurait pu le faire, avec des accélérations telles qu'aucun homme n'aurait pu les supporter.

Il se rangea le long du *Challenger*, à une quinzaine de mètres de distance. Il était plus grand que Fredericks l'avait cru tout d'abord — si grand que son propre vaisseau aurait pu tenir aisément dans

le cadre cylindrique tendu de câbles. Il le regarda avec une certaine méfiance. Pendant un long moment — du moins cela lui sembla long — l'engin resta immobile, sans donner signe de vie. Quelque chose émergea enfin de la capsule. Il était difficile de bien voir dans la lumière implacable tranchant sur la noirceur du vide, mais après un temps, tandis que la silhouette se faufilait péniblement à travers l'enchevêtrement des câbles et se propulsait vers le *Challenger,* Fredericks parvint à la distinguer plus nettement. Incontestablement, c'était un homme.

Soulagé, il lâcha le périscope. Il déboucla sa ceinture et quitta son siège.

— « Nous allons avoir une visite, » annonça-t-il. Il montra le siège qu'il venait de quitter. « Si vous voulez jeter un coup d'œil au vaisseau, allez-y. Il en vaut la peine. »

Il déconnecta l'intercom de son vidoscaphe et se dirigea vers le sas, qui avait la dimension d'un cercueil. Il actionna le dispositif de marche et regarda par le hublot tandis que la pompe aspirait le dernier gramme d'air du sas. Les pales aspirantes s'immobilisèrent. La porte extérieure s'ouvrit vers l'intérieur. Le vaisseau étranger n'était pas dans son champ de vision. A travers la faible lumière qui baignait l'habitacle, il regarda vers les étoiles. Elles brillaient d'un éclat dur, sans clignoter.

L'attente fut longue. Tournant la tête un instant, il vit que ses hommes se relayaient au périscope pour jeter un coup d'œil au vaisseau arachnoïde. Grant Halleck s'était fait remplacer par Ned Kornhausen à l'analyseur biologique pour avoir sa part du spectacle.

Près de cinq minutes s'étant écoulées sans que l'étranger se manifestât, Fredericks décida de sortir et de voir si l'inconnu n'avait pas besoin d'aide. A présent qu'il y réfléchissait, il n'avait pas vu l'homme installer un câble de sécurité et la gravité de cette négligence le fit pâlir. Il leva la main vers le bouton de commande pour faire entrer l'air à nouveau dans le sas, mais avant qu'il ait pu achever son geste, l'étranger y pénétra.

Il était maladroit, ce fut la première impression de Fredericks — comme s'il n'avait jamais subi un entraînement en apesanteur. Il regarda l'homme tâtonner gauchement et finir par repérer le système de fermeture.

Enfin l'inconnu donna un coup sec sur l'un des boutons. C'était le mauvais bouton — le dispositif de secours permettant l'ouverture des deux portes et Fredericks appuya immédiatement sur le dispositif de blocage. Puis il fut pris d'un tremblement et d'une sueur

froide. En un instant, la porte aurait éclaté hors de son cadre et la poussée de l'air l'aurait projeté dans le vide. Contenant sa fureur, il actionna le dispositif de mise en pression du sas.

Une demi-minute plus tard, l'étranger était dans le vaisseau. Fredericks le saisit par le bras et lui fit appliquer ses bottes sur le pont, pour s'apercevoir qu'elles n'adhéraient pas. Il fronça le sourcil. La combinaison spatiale du nouveau venu semblait présenter d'autres déficiences. Elle ne paraissait pas très résistante. La partie recouvrant les membres manquait de volume et le torse était trop mince. Fredericks se demanda combien de temps elle pourrait tenir en cas d'usage intensif. Pas longtemps, pensa-t-il.

L'homme était en train de parler — du moins il remuait les lèvres comme s'il parlait. Fredericks n'entendait rien. Il désigna son casque puis celui de l'inconnu et secoua la tête.

L'autre le regarda d'un air déconcerté. Fredericks se tourna pour contrôler le baromètre anéroïde. Il indiquait une atmosphère normale dans la cabine. Il ouvrit sa combinaison et ôta son casque. Au bout d'un instant l'étranger comprit et enleva le sien.

C'était un jeune homme — vingt-deux ans, estima Fredericks. Pas plus de vingt-cinq. Il avait un assez beau visage. Ses cheveux noirs étaient taillés très court, comme il sied à un usager de vidoscaphe. Ce fut à peu près la seule chose sensée que remarqua Frederiks.

— « Surpris de me voir ? » demanda le jeune homme d'un ton enjoué.

— « Modérément, » admit Fredericks avec quelque raideur. « Je suppose que vous vous rendez compte que vous nous avez forcés à brûler plus de dix-sept tonnes de combustible pour éviter une collision. Et que votre négligence dans le sas a failli nous tuer tous les deux. »

Le jeune homme ouvrit la bouche, le regardant d'un air incrédule.

— « J'ai ... quoi ? » demanda-t-il. « Monsieur, vous divaguez. Ce n'est pas ma faute si vous naviguez dans une caisse à savon aussi démodée que l'arche de Noé. »

Les membres de l'équipage arrivèrent en planant — à part Sigler et Kornhausen, qui restaient à l'écran et à l'analyseur. Flottant derrière Fredericks, ils scrutaient en silence le premier visage nouveau qu'ils eussent vu depuis plus de deux ans.

— « Qui êtes-vous ? » demanda Fredericks d'une voix dure.

— « Bill Niven, » répondit l'étranger. « Premier pilote, Section d'Etudes et de Développements. Qu'y a-t-il ? Vous n'aimez pas qu'on vous vole autour ? »

Ainsi c'était un de ces gars qui vous conseillent d'attendre la prochaine découverte pour faire le boulot. Ça expliquait un tas de choses — y compris sa négligence. Fredericks appuya un doigt sur sa poitrine.

— « Je n'aime pas qu'un individu quelconque vienne mettre en danger mon vaisseau, mon équipage, ou moi-même ! »

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Sigler et Kornhausen étaient absorbés par la surveillance des tableaux de contrôle. Tous les autres les regardaient, Niven et lui. Ils avaient enlevé leurs casques.

— « Meadows, » ordonna-t-il, « mettez-vous aux commandes. Les autres... » Levant la main, il leur désigna le poste d'équipage.

Ils obéirent, nageant à gestes amples vers l'ouverture, sans efforts inutiles, comme des poissons. Meadows alla s'installer sur le siège du pilote et boucla la ceinture.

Fredericks fit signe à Niven.

— « Venez, » dit-il. Décollant ses bottes du sol blindé en pivotant sur ses talons, il se projeta vers l'écoutille.

Niven essaya de le suivre. Il était aussi maladroit qu'auparavant. Il ne savait que faire de ses pieds ni comment guider son mouvement dans la bonne direction. Fredericks s'arrêta à l'écoutille, saisit l'homme par l'épaule et le dirigea dans l'étroit passage. Pour toute récompense, il faillit recevoir une botte dans la figure.

Avant de s'y engager lui-même, Fredericks se tourna vers Meadows.

— « Gardez un œil sur ce vaisseau, » conseilla-t-il. « S'il fait mine de se rapprocher... » Il n'avait pas à en dire plus.

Dans le poste d'équipage, Niven était en train d'ôter sa combinaison spatiale. Celle-ci n'avait qu'une seule épaisseur, ce qui accrût les doutes de Fredericks sur ses garanties de sécurité. Dessous, Niven portait le collant classique.

Fredericks lui désigna une couchette.

— « Attachez-vous là-dessus, » conseilla-t-il. « C'est mieux que d'être obligé de se cramponner à quelque chose, et je ne veux pas vous voir flotter un peu partout. »

Niven s'exécuta. Fredericks enleva ses gants et les agrafa à sa ceinture porte-outils. Il remarqua que la tenue de Niven en était dépourvue — il avait juste une ceinture garnie de boutons sphériques qui, il s'en aperçut au bout d'un moment, étaient des charges de

carburant solide pour fusée. Trois avaient déjà servi. Tout en massant les crampes de ses mains moites, il flotta vers Niven.

— « Je suppose que vous étiez à notre recherche, » dit-il.

— « Bien sûr, » répondit Niven comme s'il se demandait pourquoi on lui posait une question aussi évidente. « Ce n'est pas aussi simple que de rencontrer quelqu'un au coin de la rue, vous savez. J'ai mis un bout de temps à vous trouver. »

— « Nous sommes sur l'orbite prévue, » fit observer Fredericks. « Du moins nous y étions avant que vous surveniez. »

Le jeune homme fit un geste comme pour dire : « C'est sans importance, n'en parlons plus. »

— « Ecoutez-moi. Avec le genre de vaisseau que je pilote, on n'a plus besoin de mathématiques. Il suffit de s'asseoir et de conduire. J'ai dû zigzaguer dans les parages avant de vous trouver. » Il marqua un temps. « Vous avez jeté un coup d'œil à mon engin ? »

Manifestement, il était aussi fier de son vaisseau qu'il était content de lui. Fredericks n'avait nulle envie de flatter sa vanité.

— « Oui, » fit-il.

Niven fut déçu, mais il ne se découragea pas.

— « Eh bien, qu'en pensez-vous ? »

— « C'est un modèle expérimental, je suppose, » répondit Fredericks, nullement impressionné. « Autrement, vous ne voleriez pas avec. »

Il était fatal après tout que fussent survenus quelques nouvelles découvertes au cours des deux années qu'il avait passé au loin. Le vaisseau de Niven était manifestement l'une d'elles. C'était tout ce qu'il lui importait de savoir.

Mais Niven accusa le coup.

— « Expérimental ! » répéta-t-il avec mépris. « C'est un modèle qui va vous mettre au chômage. Vous savez quand j'ai quitté Mare Imbrium ? Il y a dix heures — c'est tout. Juste dix heures ! »

Cette fois, Fredericks était impressionné. Pour lui, la Terre était à cent jours de distance. Mais pour cet homme, attaché devant lui dans une couchette, elle n'était même pas à un tour d'horloge. C'était difficile à croire.

— « Mais la puissance ? » objecta-t-il. « L'accélération ? »

Niven se mit à rire.

— « Qu'est-ce qui vous chiffonne à leur sujet ? » s'étonna-t-il d'un air suffisant. « Il y a un réacteur Blaustein... Oh ! j'oubliais — on ne l'a inventé qu'après votre départ. Un principe tout à fait nouveau. Un simple coup d'œil sur son moulin, et vous partiriez en

hurlant. Mais il est petit et il fournit du jus à ne savoir qu'en faire. Quant à l'accélération — je peux le pousser jusqu'à mille G, et je ne le sens même pas. »

Fredericks ne dit rien. Ou bien Niven lui racontait des histoires, ou bien on avait fait de fameux progrès depuis son départ. Il était incapable de se prononcer. Il était difficile d'imaginer que la technologie du vol spatial ait pu changer à ce point en deux ans seulement.

« Son fonctionnement est basé sur la gravitation, » pérorait Niven, tout heureux d'expliquer. « Les champs gravitationnels. Il peut les utiliser tous — celui de la Terre, de la Lune, du Soleil... On les escalade comme des échelles. »

Fredericks secoua la tête, sentant que quelque chose lui échappait.

— « Comment ? » demanda-t-il.

— « On passe d'un niveau de potentiel à un autre. » Niven paraphrasait, mais les choses n'en étaient pas plus claires pour autant. « Plus le champ de gravité est fort, moins il faut d'énergie, sauf en ce qui concerne le facteur masse-poids. Et l'on manœuvre par poussées différentielles lorsque s'interpénètrent les divers champs. Il faut de l'entraînement, croyez-moi ! »

Fredericks fronça le sourcil, perplexe.

— « Mais l'accélération... » s'obstina-t-il. Il ne *voulait* pas croire que Niven était parvenu jusque-là aussi rapidement.

— « On ne la sent pas, » expliqua celui-ci. « Tous les objets pris à l'intérieur du champ de force ont leur mouvement propre — tous ensemble, je veux dire. » Il grimaça un sourire en regardant Fredericks. « C'est plutôt embrouillé, n'est-ce pas ? »

Le capitaine hocha la tête.

— « Oui, ça l'est. Mais c'est suffisant. Ne vous fatiguez pas à m'expliquer davantage. Je crois que j'ai saisi l'idée générale. »

En fait, ce n'était pas tout à fait exact. Il n'avait même pas le commencement d'une idée sur la façon dont fonctionnait le vaisseau de Niven. Mais il savait ce qu'il pouvait faire.

Tout engin à réaction devenait démodé.

Le prochain voyage pour Mars pouvait être effectué en huit jours.

Ça ne lui plaisait guère. Ça signifiait la fin du vol spatial tel qu'il le connaissait. L'espace était pour des hommes patients, bien entraînés. Des hommes capables de supporter l'esseulement et la solitude d'un voyage de plusieurs années. Des hommes à même de faire face au danger en gardant leur calme, et en sachant quoi faire.

Des hommes comme lui.

Le vaisseau de Niven changerait tout cela. Ça deviendrait trop facile désormais. N'importe qui pourrait le faire.

N'importe qui pourrait aller dans l'espace.

Fredericks songea à Mars tel qu'il l'avait connue — planète étrange et inhumaine dans son austère beauté. Il l'imagina transformée en une Mecque pour touristes allant y passer leurs deux semaines de vacances. Cette idée lui déplaisait — toutes ces empreintes de pas sur les sables millénaires, et ce même sable mis en bouteilles vendues comme de vulgaires souvenirs.

Il se força à ne pas y penser. C'était vain et inutile. Ça arriverait, et bien des gens considèreraient que ce serait une bonne chose. Il n'y pouvait rien. Et de plus...

Penser ainsi allait à l'encontre d'une chose à laquelle il croyait — à savoir que Mars, Vénus... toutes les planètes !... étaient faites pour que des hommes s'y établissent, y vivent, y créent leur foyer.

Avec les nouveaux vaisseaux — construits sur le modèle de celui de Niven — ils pourraient le faire. Ils pourraient y aller... bâtir leurs maisons... seulement...

Ce serait trop facile. Il était terriblement injuste que le voyage qui pour lui avait été si long — qui avait été toute sa vie pendant deux années d'exil et de périls — il était injuste que pour tous ceux qui viendraient après lui cela se fit sans effort.

Mais il haussa les épaules. Il l'acceptait. Il le devait.

— « Vous nous cherchiez, » rappela-t-il à Niven. Sa voix était dure, pleine de ressentiment. « Pourquoi ? Pour nous épater avec votre vaisseau ? »

— « Pourquoi pas ? » demanda Niven. « Nous savions où vous seriez. Pouvez-vous imaginer un meilleur moyen de prouver ce dont on est capable ? De plus, nous pensions que vos gars seraient impatients de rentrer chez eux. Alors, vous revenez avec moi. »

Fredericks ne répondit pas immédiatement. Il ne savait pas ce à quoi il s'était attendu, mais ce n'était pas cela. Son premier mouvement fut de refuser sur-le-champ, comme si c'était quelque chose d'indécent. Mais il ne le fit pas. Il jeta un coup d'œil vers ses hommes : ils flottaient de l'autre côté du poste, les bras croisés, immobiles et silencieux. Bien qu'il ait vécu avec eux pendant longtemps, il ne pouvait deviner ce qu'ils pensaient. Ils étaient soudain comme des étrangers.

Il se tourna vers Niven.

— « Je regrette — nous devons rester avec ce vaisseau. »

Niven fouilla dans un petit sac pendu à sa ceinture.

— « C'est parfait, » fit-il tranquillement. « Je suis censé ramener ça aussi. L'ensemble. »

Il ressortit sa main qui tenait un étui de métal plat. Il l'ouvrit avec un déclic, choisit une cigarette, l'approcha de l'allumeur électrique, puis tendit l'étui à Fredericks.

Ce dernier lui arracha la cigarette de la main et l'éteignit entre le pouce et l'index. C'était le moyen le plus rapide.

— « Hé ! Qu'est-ce qui vous prend ? » protesta Niven.

Fredericks prit l'étui et remit en place la cigarette écrasée. Il referma l'étui avec un claquement sec et le rendit sans un mot.

— « Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que j'ai fait ? » explosa Niven.

— « C'est notre air que vous respirez, » répondit Fredericks. « Notre système d'approvisionnement en oxygène n'est pas conçu pour supporter une consommation supplémentaire. N'en brûlez pas davantage qu'il est nécessaire. »

— « Une petite cigarette ? » s'étonna Niven. « Une misérable petite cigarette ? »

Fredericks regarda sa main. Il ressentait une douleur aiguë aux deux doigts où il s'était brûlé.

— « Nous sommes restés en vie aussi longtemps, » expliqua-t-il à Niven, « parce que nous avons fait attention à de petites choses comme celle-là. Nous savions ce que nous faisions, à chaque minute. C'est pour cela que nous sommes des spationautes, tandis que vous n'êtes qu'un *essayeur.* »

Nick Greenglass s'approcha de lui et lui passa un tube d'onguent pour les brûlures. « Merci, Nick, » dit-il. Il était presque vide, et il eut du mal à en extraire un peu. Mais il le reboucha et le rendit. On pouvait en avoir encore besoin, avant que le voyage fût terminé. Il étendit la pommade sur le pouce et l'index. Au bout d'un moment la douleur cessa.

Il reporta son attention sur Niven.

— « Vous avez des ordres nous concernant ? »

— « Des ordres ? » répéta Niven d'un air interloqué. « Qui a besoin d'ordres ? On m'a simplement dit de vous ramasser, c'est tout. »

— « Alors l'idée ne vient pas du Bureau des Opérations, » conclut Fredericks.

— « Vous croyez que c'est le seul service capable d'avoir une

idée ? » demanda Niven. « Ils ne savent même pas que je suis ici. Ce sera pour eux une fameuse surprise quand je vous ramènerai cent jours pleins avant la date prévue. »

— « *Si* vous nous ramenez, » corrigea Fredericks.

— « Qu'est-ce que vous entendez par là ? » voulut savoir Niven.

— « Je ne suis pas sûr que nous partirons avec vous. Je ne suis pas sûr que nous le voulions. »

— « Pourquoi pas ? » protesta Niven.

Fredericks ne répondit pas.

— « Je vais en discuter avec mon équipage, » dit-il.

Niven était déconcerté.

— « N'êtes-vous pas le patron ici ? » demanda-t-il d'un air surpris.

— « Je suis le commandant, » admit Fredericks, « mais ça ne veut pas dire que je n'écoute pas leur avis. »

— « Mais qu'y a-t-il à décider ? » insista Niven.

Fredericks l'ignora. Il se tourna vers ses hommes et, leur montrant l'écoutille, leur fit signe de redescendre dans la salle de contrôle. Quand ils furent sortis, il se dirigea à son tour vers l'ouverture.

— « Attendez ici, » dit-il à Niven et il fila vers le bas la tête la première.

Il ferma le panneau derrière lui d'un geste rageur et se laissa flotter jusqu'au pont.

— « Eh bien, vous avez entendu, » dit-il. Il lança un coup d'œil vers les hommes de quart. « Sigler ? Kornhausen ? Avez-vous tout entendu ? »

— « Presque tout, » dit Kornhausen sans quitter des yeux son tableau de contrôle. « Nous entendions bien. »

— « Et vous, Meadows ? »

— « J'en ai entendu assez, » dit celui-ci. Il avait la tête sous la visière du périscope, et sa voix arrivait assourdie. « Je crois que son vaisseau dérive un peu. Ne serait-ce pas une bonne blague s'il allait trop loin pour qu'on puisse le retrouver et qu'il soit obligé de revenir avec nous ? »

— « Bonne blague peut-être, mais nous en ferions les frais, » dit Fredericks d'un air sinistre. « Il respirerait notre air. »

— « Ah ! » fit Meadows. « Ouais, c'est juste. »

Fredericks ne lui laissa pas le temps d'y réfléchir.

— « Vous avez fait le point ? Où en sommes-nous ? »

Meadows consulta ses cadrans.

— « Nous avons une correction à effectuer, » dit-il. « En utilisant le minimum de combustible, nous sommes à cent trois jours de voyage. Il nous en reste juste assez — pas de marge de sécurité. »

Fredericks encaissa sans broncher.

— « Eh bien, c'est à ça que servent les marges : nous l'avons utilisée. Maintenant, tout devra être parfait. »

Il se tourna vers ses hommes, rencontra une seconde le regard de chacun, à part les trois qui étaient de service.

« Je pense que vous avez votre mot à dire. Tous. Allons-nous tenter le coup ? Ou acceptons-nous qu'il nous ramène ? »

Aucun ne répondit tout de suite. Ils ne semblaient pas décidés à parler. Il s'adressa à Nick Greenglass.

« Qu'en pensez-vous, Nick ? »

Greenglass évita son regard.

« Et vous, qu'en pensez-vous ? » demanda-t-il. « Ça se discute. Je veux connaître votre opinion avant de prendre une décision. En fait... » Il s'arrêta. « Nous allons en discuter en privé, » décida-t-il. « Vos casques. Tous. »

Ils prirent leurs casques au râtelier et se mirent en devoir de les ajuster.

« Débranchez l'intercom. Je vous avertirai quand vous devrez remettre le contact. »

Quand ils eurent fixé et vérifié leurs casques, Fredericks brancha l'intercom à son plastron. Il pointa son doigt vers Greenglass, et ce dernier prit une fiche au standard et l'enfonça dans sa prise personnelle.

C'était presque comme s'ils étaient seuls. Leur casque à triple enveloppe les coupait du monde extérieur et ne laissait passer aucun son. Chacun avait son circuit privé.

— « Parfait, Nick, » dit Fredericks. « Dites ce que vous pensez. »

Greenglass se sentait mal à l'aise et bafouilla quelque peu :

— « Je... honnêtement, je n'ai pas d'opinion, » se défendit-il. « C'est comme vous voulez. Quoi que vous décidiez, je suis d'accord. »

— « Vous avez eu le temps d'y penser, à présent, » lui fit remarquer Fredericks. « Nick... je veux faire ce que vous voulez. Le choix est simple : voulez-vous être chez vous demain ? Ou dans trois mois ? »

— « Mais ce... ce n'est pas aussi simple, » objecta Greenglass. « Je veux dire qu'il y a un tas de choses qui entrent en jeu. Euh... vous ne voulez pas rentrer demain, n'est-ce pas ? »

— « Ne vous occupez pas de moi. »

Greenglass fit un geste d'impuissance.

— « Eh bien... évidemment que j'aimerais rentrer chez moi. Je veux dire, nous sommes partis depuis longtemps, et... bon, vous savez ce que je veux dire. Il me tarde que tout ça soit fini — qu'on ait terminé ce boulot. C'est ce qu'on souhaite tous. Mais... eh bien, je ne suis pas pressé. Je veux dire, n'acceptez pas son offre simplement parce que nous avons envie de rentrer le plus tôt possible. »

Fredericks sourit.

— « Très bien, Nick. Débranchez votre prise. »

— « Vous n'allez pas me dire ce que vous, vous pensez ? » demanda Greenglass.

Fredericks secoua la tête.

— « Je n'ai pas pris de décision. Enlevez votre prise. »

Désorienté, Greenglass obéit.

Fredericks désigna Mike Lockridge. Celui-ci prit la fiche et brancha l'intercom.

— « C'est à moi ? » demanda-t-il.

Fredericks fit signe que oui.

— « Quelle est votre opinion ? »

Lockridge parla d'un ton plus assuré.

— « Tout ça, c'est du temps perdu. Nous nous en tirons fort bien. Pourquoi gâcher tout ça ? »

— « Gâcher tout ça ? » répéta Fredericks sans être sûr de bien comprendre.

— « Nous pouvons nous en sortir. Nous n'avons pas besoin de son aide, » expliqua Lockridge.

— « C'est bien ce que j'avais compris, » répondit Fredericks. « Mais je voulais être sûr. Vous pouvez ôter votre fiche à présent. »

Lockridge le regarda un instant d'un air bizarre, puis coupa le contact.

Cela en faisait deux. Trois, en se comptant. Fredericks se sentit grandement soulagé. Il avait craint que les autres voulussent aller avec Niven — que sa propre répugnance fût inspirée par sa fierté de commandant du *Challenger*, par son humiliation à l'idée que son vaisseau pût rentrer au port remorqué comme une épave.

Surtout si l'engin qui le ramenait était incontestablement meilleur que le sien.

Mais en l'occurence il n'avait pas à s'inquiéter. C'était aussi leur vaisseau, après tout.

Il poursuivit son interrogatoire, laissant chaque homme exprimer son opinion, dans l'intimité de son casque. Ils étaient tous d'accord.

— « Nous ne pouvons pas abandonner maintenant, » argumenta Kornhausen. « On penserait que nous n'avons pas tenu le coup. On dirait que nous avons eu le trac, et que nous ne pensions pas réussir. Or nous pouvons le faire, et nous ne voulons pas qu'on puisse en douter. En tout cas, moi, je ne veux pas. »

— « Je ne saurais même pas quoi faire si on arrivait demain, » expliqua Halleck en souriant. « Il aurait pu au moins nous apporter un numéro du *New York Times.*

Arch Sigler fut encore plus catégorique.

— « Aller avec ce navigateur du dimanche ? Très peu pour moi. La manière dont il pilote son engin me donne la tremblote. Il ne fait pas assez attention. D'ailleurs, pourquoi les laisserions-nous nous en remontrer avec leur vaisseau ? Nous passerions pour des imbéciles. »

Stan Meadows pensait la même chose.

— « Ecoutez, » dit-il quand ce fut son tour, « nous sommes les seuls qui ayons fait quelque chose. Je veux dire, vraiment quelque chose. Maintenant, on essaie d'en faire quelque chose d'insignifiant. Je suppose que d'ici deux ans, cela ne représentera plus rien. Mais... enfin, je pense que nous devons aller jusqu'au bout — seuls, comme nous avons commencé. »

— « Je crois que c'est ce que nous ferons, » dit Fredericks.

Par le périscope, il regardait l'astronef de Niven repartir vers la Terre, avec un vif sentiment de triomphe. Il n'avait rien gagné en rejetant l'offre de Niven. Il avait seulement conservé ce qui lui appartenait.

Un mode de vie... mais qui allait disparaître.

Niven avait été frappé de stupeur. Il n'avait jamais imaginé que Fredericks puisse refuser.

— « Vous devez être un peu fou, » se plaignit-il. « Vous ne voulez pas rentrer chez vous ? »

— « Si, nous voulons rentrer, » répondit Fredericks. « Mais... »

Il s'interrompit. Il n'y avait pas moyen de faire paraître sa décision logique et raisonnable, parce qu'elle n'était ni logique ni raisonnable. C'était néanmoins sa décision, et il s'y tiendrait.

« C'est la dernière expédition comme la nôtre, » dit-il. « Ce n'est pas la meilleure façon d'effectuer un tel voyage, et on pourrait dire

bien des choses contre. Mais c'est *notre* expédition, et nous allons la terminer de la même manière — sur notre propre vaisseau, par nos propres moyens — comme nous l'avons commencée, sans l'aide de personne. »

Niven lui adressa un regard curieux.

— « Je ne vous comprends pas, » fit-il. « Je n'arrive pas à vous comprendre. »

Fredericks ne s'en souciait guère.

— « Je pense, » dit-il d'un ton indiquant que c'était là son dernier mot, « je pense que, simplement, nous ne sommes pas pressés. »

— « C'est votre peau que vous risquez, » lui rappela Niven.

Il regardait partir l'astronef de Niven. Ses hommes planaient tout autour de l'écran et pouvaient voir par-dessus l'épaule d'Arch Sigler. Démarrant dans une accélération furieuse, Niven fit deux fois le tour du *Challenger*, très vite et très près. Il manqua de quelques pouces à peine le nez du vaisseau. Puis il fila en direction du soleil, vers la Terre, et disparut parmi les étoiles.

— « Ce bouffeur d'air est-il complètement abruti ? » demanda Sigler, indigné. « Vous avez vu comme il est passé près ? Pour un peu, il nous écharpait ! »

— « J'ai vu, » dit Fredericks. « Il ne nous comprend pas. Il a voulu nous en mettre plein la vue. »

Sigler renifla avec mépris.

— « Il débarque, essaie de tirer la couverture à lui, nous marche sur les pieds, et après ça il ne comprend pas pourquoi on ne l'aime pas ! »

— « Nous sommes démodés, » dit Fredericks. Il énonça cela comme une évidence — laissant les mots traduire son amertume. « Deux années de retard. Plus dans la course. Ça ne sera plus jamais la même chose. Nous devrons nous habituer à un tas de choses nouvelles quand nous serons de retour. »

Il resta un moment immobile. Puis, lentement d'abord, de plus en plus vite ensuite, il se mit à manipuler le computeur, établissant la correction d'orbite qui les remettrait sur la bonne route — celle qui les ramènerait vers la Terre... vers leur planète natale.

Traduit par Claude Carme.
Titre original : One hundred days from home.

JACK SHARKEY

Escale sur la Glorieuse

Jack Sharkey est une des indiscutables révélations de notre revue **Galaxie,** où paraissent ses passionnants récits dans la série de la Zoologie Spatiale. Mais nous avons commencé aussi à le publier dans **Fiction,** et le plus frappant de ses textes dans nos pages est peut-être bien le récit de cette étrange aventure dont sont victimes des astronautes sur une autre planète.

ILS se mirent sur orbite cinq fois avant d'atterrir, entrecroisant leurs trajectoires différentes autour du globe bleu-vert, bien au-dessus du halo argenté où commençait l'atmosphère. C'était une belle planète, dépassant de loin les espérances des trois hommes que comportait l'équipage. Les rapports enregistrés par les fusées de reconnaissance — au fonctionnement automatique, au cœur d'acier, uniquement avides de sèches informations physico-chimiques — n'avaient pas rendu justice à ce monde récemment découvert.

Planète sans océan, animée d'une rotation excentrique qui faisait glisser chaque secteur le long d'une ligne équatoriale. Une fois tous les deux cycles « lumière-ombre », sa surface était uniformément chaude et propre à la vie. Doté d'une température invariable de 24 à 29° C, ce monde était un parc immense, un ensemble de vertes forêts, de prairies spacieuses et de lacs bleus aux eaux étincelantes. Par exemple, le choix d'un point d'aterrissage posait un pénible problème. Où que l'on décidât de poser le vaisseau, les feux des tuyères d'éjection devaient détériorer la surface primitive avec une vilaine tache de charbon crissant et fumant.

Par respect pour la virginale beauté de la planète, le capitaine Alan Bochner ouvrit les lances de CO_2 une minute avant de toucher le sol. Prévues pour étouffer toutes les flammes allumées par la poussée féroce de la fusée, ces lances n'étaient généralement pas mises en action avant que l'astronef ne reposât solidement sur ses ailerons. Ce n'est qu'à ce moment-là que des panaches de flocons

blancs et froids, de dix mètres de long, jaillissaient à l'extérieur, formant un cercle givré autour du vaisseau. Bochner savait que cette mesure n'était que d'une médiocre portée pratique. Une dose de neige carbonique extrêmement froide ne ferait pas plus de bien aux herbes et au feuillage qu'une exposition à la flamme des tuyères. Mais du moins le gel permettrait aux plantes mortes de rester vertes.

Ayant traversé pesamment un nuage de vapeur en ébullition, tandis que le terrain situé sous lui était asséché de sa dernière goutte d'humidité par cette chaleur infernale, le grand vaisseau s'immobilisa. A l'extérieur de la coque ternie par la fumée, des gouttelettes et des filets de vapeur s'élevaient lentement, dissipés en quelques instants par un léger courant d'air surchauffé autour de l'astronef. Bochner parcourut d'une main experte le panneau de contrôle, arrêta les gyroscopes, le radar-altimètre, le mécanisme d'appel d'air et d'eau. Pendant quelque temps on pourrait maintenant respirer l'air humide et pur de la planète, et il y aurait de l'eau potable. Les trois hommes qui se trouvaient à bord envisageaient avec soulagement une interruption du régime spatial des denrées éventées, insipides et antiseptiques. Bochner vérifia une dernière fois le tableau de bord, puis se dessangla de son berceau hypsométrique capitonné.

Emergeant de reposoirs identiques, ses lieutenants, Ed Harker et Bill McKenna, s'étirèrent pour assouplir leurs membres endoloris par les secousses du vol et ôtèrent avec plaisir leurs encombrantes combinaisons d'astronautes. Des bottes, des shorts et des blousons constitueraient leur uniforme léger durant leur séjour sur Véga IV. Découverte le Jour de l'Indépendance, trois ans auparavant, la planète avait été surnommée la Glorieuse par les hommes qui avaient étudié les photos en couleurs tri-dimensionnelles que les fusées-robots d'exploration avaient ramenées sur la Terre. Une planète dotée d'un climat aussi enviable était un don du ciel pour un Empire Terrien rapidement surpeuplé, déjà entassé à l'étroit aux confins de sa planète natale, sur sa voisine Mars et la plus grande lune de Jupiter. Mais il y avait des tests à effectuer, des points de détail à découvrir, qui échappaient au meilleur des instruments sensibles à bord des fusées automatiques. Pour être absolument certain que la planète était habitable il fallait que l'Homme y atterrisse et s'en rende compte par lui-même.

— « Il doit faire assez frais maintenant pour sortir, » déclara

Bochner, à la porte du sas d'air. « J'ai lâché un petit supplément d'acide carbonique en descendant. »

McKenna, consultant un manomètre près de la trappe massive, répondit : « La pression atmosphérique est à peine plus élevée que la normale terrestre. Nous n'aurons pas besoin de la chambre de décompression. »

Harker, le cadet de l'équipage — bien que lieutenant comme McKenna, il n'avait pas l'ancienneté de son camarade — acquiesça et fit pivoter la roue de descellement. Les trois hommes pénétrèrent dans la chambre de décompression et Harker ouvrit la trappe extérieure. Pendant un moment, les trois hommes restèrent sur place et respirèrent. L'air qui afflua dans leurs narines et emplit leurs poumons était pareil à la brise naissante d'une première chaude journée de printemps. « Avant même que nous ayons mis pied sur le sol, » fit le capitaine avec un ricanement amer, « je sais qu'il me sera pénible de m'en aller quand nous aurons passé ici nos deux mois. »

Ils descendirent vers le sol par l'échelle de fer. Sous la nef l'herbe avait tout bonnement disparu. Le terrain noirci et craquelé serait le premier coup de pioche donné par l'Homme sur Véga IV, si les tests de cet équipage tripartite donnaient un essor colonial à l'empire que l'on attendait. Une porte basse de la coque verticale, que Harker déverrouilla maintenant, leur permit d'accéder à leur équipement. Arrimé à cet endroit, il était plus accessible que s'il fallait le haler en bas de l'échelle depuis un sabord à dix mètres du sol.

Travaillant à la chaîne, sans gaspiller un seul mouvement, ils retirèrent de la soute les tentes pliantes, les médicaments, les containers bourrés de graines, de bulbes et de plants (destinés aux semailles habituelles de la Terre, que la première vague de colons pourrait ensuite récolter), différents appareils pour étudier la vie végétale et animale, enfin des armes. Ces dernières consistaient en pistolets dont la technologie terrienne avait modifié le rayon laser classique pour en faire une mortelle épée dévastatrice, véritable arme absolue. Avec un seul de ces engins un homme isolé pouvait pourfendre, abattre et même décapiter une horde d'assaillants ennemis en quelques secondes.

— « Je déteste ces maudits objets, » maugréa Harker, en accrochant l'étui à son ceinturon. « J'ai toujours peur de trébucher et

de presser accidentellement la détente. La perspective de me percer un trou de cinquante millimètres dans mon pied ou de forer un puits de pétrole instantané n'a rien de réjouissant. »

— « Il y a un cran de sûreté, utilisez-le, » fit Bochner d'un ton sec, en jetant un regard circulaire sur la lointaine lisière de la forêt, qui encerclait leur terrain d'attache, spacieux et verdoyant.

Harker soupira et assujettit la dernière boucle.

— « Dites donc... » s'écria McKenna. Scrutant la prairie d'un air intéressé, il venait d'appliquer sur ses yeux une jumelle. « ...Je crois qu'il y a là-bas un *verger*, mon capitaine ! »

— « Sans blague ! » émit Bochner, en braquant à son tour ses jumelles sur le lointain taillis. « Que le diable m'emporte, Bill, je crois que vous avez raison. Mais je me demande ce que sont ces fruits ? »

— « Où ça ? » s'enquit Harker, balayant, lui aussi, l'horizon avec sa lorgnette, puis la fixant soudain sur les hanches lourdement chargées. « Eh, oui ! On va faire un tour là-bas pour y jeter un coup d'œil ? »

— « Pas avant d'avoir fini le travail, » objecta Bochner. « Nous devons monter les tentes pendant qu'il fait encore jour. Le baromètre enregistreur annonce une soirée pluvieuse. Quand nous serons sûrs que l'équipement est bien au sec nous pourrons nous balader dans la prairie pour jeter un coup d'œil sur ce verger. Pas avant. Et puis... » (il tourna ses calmes yeux bleus vers Harker) « une fois là-bas, personne ne mange quoi que ce soit qui n'ait été analysé au préalable. » Il ajouta, d'un ton aussi menaçant que son regard : « *Et cela vous concerne, mon cher !* »

Piqué au vif par l'allusion de son supérieur à une téméraire insubordination, Harker se maîtrisa, eut un sourire crispé. « Naturellement, mon capitaine, » se borna-t-il à répondre, puis il tourna les talons et vaqua à son travail.

Comme de juste, la tonitruante cacophonie de l'atterrissage avait fait fuir de terreur la faune régionale, mais dans l'heure qui suivit leur arrivée ils virent apparaître les premiers oiseaux, des volatiles aux couleurs brillantes et aux longues ailes, qui planaient et tournoyaient au-dessus de la prairie à la façon des mouettes. Puis, au crépuscule, tandis qu'ils s'attablaient pour faire un dîner de mets

concentrés, il y eut un bruissement dans les hautes herbes et un petit animal à fourrure — quelque chose d'intermédiaire entre un ourson et un lynx — vint fureter de leur côté. Il n'était ni menaçant ni effrayé, simplement poussé par une timide curiosité. Il avait un pelage doré, de grands yeux d'un jaune brun. Il s'approcha du siège de Harker et — manifestant pour la première fois sa présence aux trois hommes — s'assit sur son derrière et glapit amicalement.

Harker faillit tomber à la renverse. Apercevant ensuite la petite créature qui lui avait causé un tel choc, il éclata de rire et lui jeta un morceau d'aliment concentré. « Salut, petit gars, » fit-il. L'animal renifla bruyamment, mâchonna la petite bouchée de nourriture en rejetant la tête en arrière, l'avala et se mit aussitôt à flairer la cuisse de Harker, visiblement désireux d'en recevoir davantage.

Harker se mit de nouveau à rire et se tourna vers son assiette pour rompre un autre morceau. Il entendit craquer un bref bourdonnement et sursauta, n'en croyant pas ses oreilles. La petite bête gisait sans vie dans l'herbe. Quand Harker leva les yeux, le capitaine était en train de rengainer son laser.

— « Excellent spécimen, » fit Bochner, en se penchant pour ramasser le corps flasque par ses pattes de derrière. « Je vais voir ce que l'analyseur va en tirer. » Sans un mot de plus, il emporta le petit corps réduit au silence vers un appareil argenté se trouvant juste derrière le rabat de la tente la plus proche et l'introduisit dans l'ouverture à l'avant du dispositif. L'analyseur allait désintégrer l'animal, couche par couche, contrôlant son processus métabolique, énumérant ses structures de protéine, ses composants chimiques, la durée probable de sa vie et ses rapports écologiques avec le milieu ambiant. Il ferma la porte de l'appareil, qu'il verrouilla, et le mit en marche.

A la table, Harker n'avait pas bougé, ni soufflé mot. Il gardait les yeux fixés sur le dos du capitaine Alan Bochner, dont le blouson s'imprégnait de sueur. Il serrait encore entre les doigts le morceau d'aliment concentré. McKenna tendit la main par-dessus la table et saisit l'avant-bras de Harker, qu'il pressa en signe de sympathie, mais aussi en guise d'avertissement. Harker tourna un regard vide vers son camarade, la bouche entrouverte, puis cligna des yeux et secoua la tête, reprenant conscience du monde extérieur. Il se retourna brusquement pour regarder une fois de plus l'inconscient Bochner et les muscles de sa gorge se contractèrent.

— « *...Il ne faut pas...!* » fit Bill McKenna, dans un murmure impérieux.

Harker le dévisagea. « Mais... »

— « *Il ne faut pas!* » répéta Bill doucement. « Je sais, Ed, je sais ce que vous ressentez. Mais quand même il ne faut pas. Bochner ne pourrait le tolérer. J'ai navigué avec lui beaucoup plus longtemps que vous. »

— « Voyons... deux mois, Bill! » soupira Harker. « Nous devons rester ici *deux mois*! Fallait-il qu'il commence dès ce soir? *Comme ça*? Juste pendant que cette bête était... »

— « Oubliez-la! » grinça McKenna, toujours à voix basse. « Dans un instant ça ira mieux. Respirez un bon coup. Buvez un peu d'eau. » Il lâcha le bras de Harker en voyant Bochner revenir à la table. Quand le capitaine se rassit, les deux hommes avaient le nez plongé dans leur assiette, mangeant avec application.

Bochner avala une ou deux bouchées, puis se redressa. « Avez-vous remarqué l'herbe? » demanda-t-il, désignant d'un mouvement de tête leur vaisseau, dont la silhouette allongée se profilait contre le ciel nocturne semé d'étoiles.

— « L'herbe? » répéta Harker machinalement. McKenna regarda dans la direction indiquée par leur chef, puis se retourna vers ce dernier, sans comprendre, lui non plus.

— « Elle repousse déjà, » indiqua Bochner. « Il y a deux heures j'aurais juré qu'il ne pousserait plus rien à cet endroit avant quelques années. Mais le terrain qui se trouve juste en-dessous des tuyères commence déjà à devenir duveteux. C'est une chose insensée. Mais c'est bon signe pour nos cultures, si le sol planétaire les accueille favorablement quand nous ferons les semailles. »

— « C'est vraiment étrange, » dit McKenna, heureux d'avoir une occasion de distraire l'esprit de Harker de ses sombres introspections. « Allons y jeter un coup d'œil, voulez-vous, Ed? »

Harker eut une hésitation, puis acquiesça. Les deux hommes s'approchèrent de l'astronef et regardèrent avec effarement les brins d'herbe verte qui sortaient de terre sous sa partie inférieure. « C'est drôle, » murmura Harker au bout d'un moment. « Cette terre devrait être cuite plus dure qu'une céramique. Or je la sens molle sous mes pieds. »

— « Mmmm... » admit McKenna, en appuyant un orteil sur le sol quasi élastique. « Alors, qu'en pensez-vous? »

Harker se gratta la tête derrière l'oreille. « Que le diable m'em-

porte si je le sais, Bill... Une sorte de force vitale, j'imagine. Je veux dire que l'herbe tend à se régénérer, si mal qu'on la traite, du moment que le terrain est bon... Mais ce terrain ne l'était pas, il y a peu de temps. Peut-être que cette planète n'est pas familiarisée avec la mort... » Sa voix se brisa et il ferma les yeux.

— « Du calme... » l'avertit Bill McKenna.

Un hurlement derrière eux fit sursauter les deux hommes, qui coururent vers la tente abritant l'analyseur. Echevelé, Alan Bochner s'était étalé dans l'herbe et il essayait de garder un semblant de dignité en se relevant tant bien que mal. Son blouson était lacéré en longue lanières transversales et de faibles traces d'égratignures rouges marquaient la peau parallèlement aux déchirures. Cela paraissait douloureux, mais sans gravité. La porte de l'analyseur était ouverte et il n'y avait plus rien à l'intérieur.

— « Il m'a sauté dessus ! » lâcha Bochner, plutôt secoué dans son flegme habituel. « J'ai entendu le déclic d'arrêt de l'analyseur, je suis revenu le voir et, lorsque j'ai ouvert la porte, cette sale petite bête m'a *attaqué* ! » Il regarda autour de lui, subitement, mais il n'y avait aucun animal en vue. Les trois hommes entendirent décroître au loin un bruissement dans les hautes herbes, plus faible que le vent de la nuit.

Harker avait envie de faire remarquer au capitaine : « Dites donc, c'est plutôt *vous* qui avez attaqué cette bête ! », mais sa rancœur première avait cédé place à une sorte d'intense jubilation, qui l'apaisait, et il garda pour lui son observation.

— « Comment une créature quelconque, transpercée par un de ces rayons, peut-elle se relever et donner des coups de griffe cinq minutes plus tard ? » marmonna Alan Bochner, en essayant vainement de défroisser son uniforme saccagé.

— « Faut-il que nous partions à sa recherche, mon capitaine ? » demanda Harker à brûle-pourpoint.

McKenna leva brusquement la tête et scruta dans la pénombre le visage de Harker, mais le trouva impénétrable. Bochner, absorbé par la tentative infructueuse de remettre en ordre sa tenue, ne lui jeta qu'un rapide regard. « Bonne idée, » prononça-t-il. « Je veux faire un examen approfondi de ce phénomène. Vous feriez bien d'emporter des lampes de poche. Je vais brancher le rayon magnétique de ralliement. On ne saurait prendre trop de précautions pour ne pas se perdre dans ce monde trop grand. »

McKenna, en proie à un indéfinissable malaise, prit deux lam-

pes dans une tente, puis, en compagnie de Harker, se mit à traverser la plaine herbeuse, vers les arbres que l'on apercevait au loin. Aucun d'eux ne parlait. Seul le doux froissement de l'herbe sur leur passage troublait le silence. Tout à coup, McKenna s'arrêta et posa une main sur le bras de Harker.

— « Vous prenez la mauvaise direction, Ed... » fit-il. « Ce bruissement s'est produit, je crois, plus à votre droite. »

— « Moi, ça m'a paru être plutôt de ce côté-ci, » riposta Harker, en libérant son bras de la poigne de son compagnon. Il continua d'avancer.

— « Le verger ! » lança McKenna. « Je *savais* qu'il y avait quelque chose...! Ed, avez-vous perdu la tête ? » Il se hâta de rattraper Harker, mais, lorsqu'il voulut l'empoigner de nouveau, Harker frappa sa main d'un coup cinglant qui envoya promener la lampe dans l'herbe haute. « Dites donc...! » hurla McKenna, sentant monter sa colère. Alors un poing pesant s'écrasa sur sa mâchoire et le sol parut bondir avec violence vers sa poitrine et son visage.

Quand il se hissa péniblement sur les pieds, secouant sa tête encore sonnée, il n'y avait aucune trace d'Ed Harker. La douce lueur bleuâtre de sa lampe lui permit de la repérer dans les profondeurs de l'herbe où elle était tombée. Il resta au milieu de la prairie, à découvert, ne sachant quel parti prendre. D'après le règlement, il devait rejoindre aussitôt Bochner, pour lui faire un rapport complet sur l'incident. Certes, frapper un camarade officier n'entraînait pas la peine de mort, comme cela aurait été le cas s'il avait frappé Bochner. Néanmoins Harker serait cassé, honteusement chassé du service. Règlement ou pas, McKenna refusait d'encourir une responsabilité, si, de ce fait, la vie et la carrière d'un autre étaient brisées. Pas tant qu'il y aurait une chance de couvrir quelqu'un.

Il tâta doucement la partie tuméfiée et douloureuse de sa mâchoire, à l'endroit où le poing de Harker l'avait frappée. S'il retrouvait son agresseur ils auraient à goupiller une histoire qui expliquât ce coup. Lorsque deux hommes patrouillent ensemble un refus catégorique de désigner le coupable est ridicule. Même s'ils ne sont que trois il peut y avoir un élément de doute quant à l'identité de l'assaillant. Mais Bochner s'était déjà montré plusieurs fois mécontent de Harker. Il serait enchanté d'avoir une occasion de le punir.

McKenna se rendit compte qu'il ne voulait pas apporter de l'eau à son moulin. Il se mit donc à courir dans la nuit tombante vers la sombre muraille qu'était l'entrée du mystérieux verger.

— « Harker ? » appela-t-il doucement, depuis le premier bouquet d'arbres, aux abords des taillis, en essayant de ne pas trop élever la voix. Il n'y eut pas de réponse. Tournant le rayon de sa lampe vers le sol, pour cacher un reflet susceptible d'être repéré depuis le vaisseau, il s'avança dans le verger. Il était étrange que l'herbe y poussât aussi fournie que dans la plaine ouverte, sans que l'ombrage des arbres trapus et larges n'en ait empêché la croissance. « Du moment qu'elle peut survivre aux feux d'une fusée, » médita-t-il, « je suppose qu'elle peut survivre à n'importe quoi... » Le fil de ses idées fut coupé net, car le cône lumineux venait d'éclairer Harker, assis dans l'herbe. Le jeune homme leva les yeux, eut un sourire indolent et agita la main pour saluer McKenna. Dans son autre main il tenait un fruit globulaire d'un rouge terne, avec une pulpe intérieure orange. Il l'avait à moitié mangé, selon toute évidence. « Espèce de f... crétin ! » s'écria McKenna, en faisant voltiger le fruit d'un coup de botte sur la main de Harker. Avec un bruit flasque et mouillé le fruit tomba dans le noir.

Harker se contenta de hausser les épaules. « Il y en a d'autres à l'endroit d'où je viens. » Il essuya ses doigts juteux le long de ses cuisses et se releva. McKenna fit prudemment un pas en arrière, dirigeant une main hésitante vers la terne poignée de son laser. Harker, ayant surpris ce geste inachevé, se mit à rire. « Eh quoi, mon vieux ? Vous avez décidé avec Bochner d'analyser *mon* cadavre ? »

— « Espèce de fou stupide, » s'écria McKenna, pleurant presque de rage. « Rien que pour ça vous mériteriez qu'on vous ramène enchaîné sur Terre ! Je devrais vous mettre à la raison à coups de pistolet... »

Pour toute réponse, Harker se dressa sur la pointe des pieds, tendit la main vers le feuillage qui le surplombait et cueillit un autre fruit rouge d'aspect succulent. « Vous devriez en goûter, » dit-il. « Ça a la saveur d'une pastèque, avec une pointe d'extrait de tilleul. »

McKenna sentit que ses bras et ses épaules se mettaient à trembler et dut se contenir. « Ecoutez... » dit-il désespérément, une crainte subite pour l'avenir de son camarade succédant à sa colère. « Ed, rentrons maintenant, je vous en prie. Nettoyez cette bouillie

sur votre figure et vos mains et revenez avec moi au campement. Je raconterai que j'ai buté sur une racine ou n'importe quoi et que je me suis cabossé la mâchoire contre un tronc d'arbre... »

Là-dessus, l'expression d'insolence amusée s'adoucit sur le visage de Harker et il laissa tomber son fruit dans l'herbe. « Merci, » répondit-il à McKenna. « Je ne sais pas pourquoi, Bill, je reporte sur vous mon ressentiment à l'égard de Bochner. Je... je crois qu'il cherche surtout à me frustrer... Je ne parle pas de son attitude de grand seigneur. Je parle de son *aveuglement*. Comment un homme, quel qu'il soit, peut-il explorer un paradis tel que Véga IV en ne pensant à rien d'autre qu'à faire des analyses pour les savants terriens ? »

— « Je sais, je sais, » soupira McKenna. « Mais c'est sa manière d'être. Sans doute est-ce la raison pour laquelle c'est lui le capitaine et nous l'équipage. Rien de valable ne serait accompli, à mon point de vue, si une paire d'esthètes comme vous et moi dirigions les choses, ne le croyez-vous pas ? »

Harker hocha la tête, eut un ricanement amer. « Non, non, je suppose que j'en serais incapable... Peut-être suis-je trop sévère pour ce type, à cet égard. Il a quand même lancé de la neige carbonique à l'avance... et fait la remarque qu'il lui serait probablement pénible de partir d'ici quand nous aurions terminé notre mission... »

— « Bien sûr, » approuva McKenna. « C'est le service qui l'oblige à agir ainsi. Dans le fond, il est probablement aussi humain que vous ou moi. »

— « Merci pour ces bonnes paroles, lieutenant, » proféra une voix froide et sèche, dans l'ombre, derrière McKenna. Le capitaine Bochner venait d'entrer dans le verger, faisant jaillir la lumière de sa lampe, qu'il avait laissée éteinte en s'approchant. « Je me doutais bien que Harker avait une arrière-pensée quand il s'est offert d'aller à la poursuite de cette espèce d'ourson. Ce n'est pas son genre d'être volontaire pour un supplément de travail. Aussi, lorsque j'ai vu les lumières se diriger du côté du verger, j'ai compris que... » Bochner s'interrompit, car son regard venait de tomber sur l'ecchymose rouge qui enflait la mâchoire de McKenna. Il eut un sourire si impitoyable que McKenna en eut froid dans le dos. « C'est donc ça ? » dit-il. « Comme si la désertion ne vous suffisait pas, Harker, il a fallu encore que vous... »

— « Mon capitaine, » intervint McKenna, « ce n'était pas une désertion... »

— « Fermez ça ! » aboya Bochner. « Sa conduite n'a pas d'autre nom. Et la sanction est marquée en toutes lettres dans le règlement. » Il avait sorti son laser, dont il pointa aussitôt le canon vers l'estomac de Harker.

— « Vous ne pouvez pas... ! » explosa McKenna, en projetant sa main pour saisir le poignet du capitaine. L'arme déviée crépita et vrombit, son rayon brûlant fusa en l'air dans le feuillage surplombant d'un arbre. Poussant un juron, Bochner dégagea violemment son bras et, juste à ce moment, lui et McKenna tombèrent sous une avalanche de branchages cisaillés, de feuilles épaisses et de grappes de fruits rouges. Quand ils eurent rejeté les débris entortillés et se remirent debout, Harker avait disparu. Le capitaine rengaina froidement son laser. Une lueur homicide brillait dans ses yeux, trahissant son désir de vengeance.

— « Ce sera noté sur vos états de service, » dit-il à McKenna.

— « Mais je l'espère bien ! » fulmina son lieutenant. « Depuis que nous faisons ce voyage c'est la seule chose dont je puisse être fier ! »

Il tourna les talons et se mit en marche à travers l'obscure prairie pour rejoindre l'astronef. Bochner le suivit des yeux, les narines dilatées de fureur contenue, mais se tint coi. Un homme seul ne pouvait piloter en toute sécurité un vaisseau spatial retournant sur la Terre. Même à eux deux, si Harker n'était pas retrouvé, ils auraient du mal à s'en sortir. Il aurait besoin de McKenna. Il avait déjà perdu un homme ; un autre éclat comme celui qui venait de se produire pourrait lui coûter le deuxième. Retrouvant son flegme glacial, Bochner se baissa, récupéra sa lampe tombée dans l'herbe et prit le chemin du retour, derrière McKenna.

Les cinq jours suivants se passèrent sans incident, Harker ne donnait pas signe de vie, bien que — sur l'insistance de McKenna, qui alléguait que le malheureux n'avait plus sa tête et devait être secouru — Bochner ait consenti à se joindre à son subordonné pour le chercher dans le secteur, pendant une journée entière. Tout au fond du verger ils repérèrent quelques empreintes de ses pas. Rien d'autre. McKenna lui-même fut obligé de convenir que l'on ne pouvait perdre plus de temps à cause de Harker. La charge de

travail qui incombait maintenant aux deux hommes se trouvait augmentée de moitié. Qu'ils aient terminé ou non leur tâche, ils devraient partir à la fin de leur séjour de deux mois, à moins d'attendre encore dix-huit mois, jusqu'à ce que Véga IV soit de nouveau en opposition favorable par rapport à la Terre. Il est vrai qu'ils disposaient d'assez de carburant pour évoluer sur une orbite semi-circulaire obligatoire autour de l'étoile embrasée, quand elle s'interposerait entre eux et le système solaire, mais cela les laisserait sans réserves en cas d'imprévu. En outre, ils pourraient économiser leur puissance, en utilisant la vélocité orbitale de la planète pour augmenter la leur.

Les feuilles, les fruits et les plantes ne révélèrent pas de grandes différences de structure avec leurs cousins de la Terre. Mais la faune de Véga IV parut éviter délibérément les visiteurs. Depuis la première nuit de leur arrivée ils n'aperçurent — si ce n'est que de très loin — aucune autre créature vivante. Même les oiseaux cessèrent de survoler la prairie où se trouvait l'astronef. Leurs formes irisées faisaient de brèves apparitions en vol plané au-dessus des espaces boisés et leurs trilles mélodieux résonnaient dans la forêt quand les deux hommes y passaient à la recherche de spécimens, mais ils ne s'approchaient jamais suffisamment pour que l'on puisse les tuer ou bien les capturer. McKenna, malgré la mission qui leur était assignée, prit une sorte de malin plaisir en constatant la déconvenue qui s'ensuivit chez Bochner, comme s'il estimait que c'était bien fait pour lui. Quant à Bochner, il sentait cette satisfaction irrationnelle chez son subordonné, mais ne disait rien. Il redoutait une guerre ouverte avec le seul collaborateur qui lui restait et, tandis que les jours passaient, regrettait même sa dureté à l'égard de Harker. Quelque chose l'effrayait sur Véga IV. Bochner essayait de chasser la pensée qu'il pourrait y être subitement abandonné tout seul.

Car des objets ne cessaient de disparaître.

Aucun de ceux — grâce au ciel — qui avaient été amenés de la Terre. Mais les échantillons de botanique, après analyse, disparaissaient tous en même temps de l'endroit où ils avaient été entreposés. Bochner n'aimait pas ça du tout. Il se mit à supposer des choses, son imagination peuplant les hautes herbes dotées d'ubiquité de minuscules créatures telles que des mulots, des petites bêtes qui se tiendraient tapies, invisibles, jusqu'à ce qu'il ait tourné le dos, pour reprendre les bribes de feuilles et de tiges que des

mains étrangères leur avaient ravies. C'était une action qui ressemblait trop à de l'intelligence pour ne pas être inquiétante. Si toutefois c'était *cela* qui arrivait aux spécimens. Bochner se refusait à envisager aucune autre possibilité.

A la fin de la deuxième semaine, lors d'une incursion dans les bois pour recueillir des échantillons d'écorce d'une plante grimpante rose, quelque peu coriace, qu'ils avaient remarquée lors d'une précédente randonnée, ils trouvèrent les vêtements de Harker. Ils n'étaient pas déchirés, ce qui excluait toute hypothèse d'une attaque de bête féroce. Les bottes, le blouson, les épaisses chaussettes de laine, le short, le laser dans son étui et les sous-vêtements étaient répandus suivant une ligne plus ou moins régulière, comme si Harker les avait trouvé gênants au fur et à mesure qu'il avançait et s'en était débarrassé, l'un après l'autre. Sans commenter cette découverte, les deux hommes se rendaient compte que ce n'était pas le comportement d'un homme sain d'esprit. Ils prélevèrent leurs échantillons d'écorces, en jetant à maintes reprises des regards furtifs par-dessus leur épaule vers les bosquets environnants, et furent heureux de revenir dans la prairie brillamment éclairée par le soleil.

— « Il nous faut absolument trouver des spécimens de créatures vivantes à analyser, Bill, » déclara Bochner, vers la fin de leur dernière semaine sur Véga IV. Tandis que la journée s'écoulait inexorablement, une impression commune de malaise les avait rapprochés au point qu'ils ne s'appelaient plus que par leurs prénoms. Cette intimité leur aidait à supporter les bruits inquiétants et hostiles de la nuit. « Dans l'état actuel des choses, quand nous serons de retour sur la Terre, peu de gens croiront à nos histoires de plantes-qui-disparaissent. Toute la croisière sera un fiasco si nous ne rapportons pas quelque chose de plus. »

— « Je suis prêt, Alan, » fit McKenna, en haussant les épaules, l'air malheureux. « Si seulement je pouvais *m'approcher* suffisamment de l'une de ces créatures pour tirer... ! »

Bochner fit un morne signe d'acquiescement. « Je crois que Harker a pu avoir raison au sujet de la forte vitalité de cette planète. Ce n'est pas, malheureusement, un phénomène dont l'analyseur puisse enregistrer les données. Mais il y a quelque chose, une sorte de puissance vitale — d'éternelle sève printanière dans l'instinct de conservation — qui imprègne *tout* sur cette planète. Rien

que d'observer la croissance de l'herbe me donne l'impression d'être complètement décrépi. »

— « Il est possible que rien ne soit jamais mort ici avant notre arrivée, » suggéra McKenna, la mine sombre. « Nous sommes une menace telle que Véga IV n'en a jamais connue auparavant. Pas étonnant que les animaux nous évitent. »

— « Toujours est-il, » murmura Bochner, « que si ce seul et unique animal a pu ressusciter quelques instants après avoir été abattu, il me semble qu'ils ne devraient avoir rien à redouter de nous. »

— « Excepté la souffrance, » répondit McKenna. « Vous avez assez de sentiments chrétiens pour le comprendre, Alan. Quelle que soit la certitude qu'une créature ait de son immortalité, ce n'est pas drôle de faire une fois le grand plongeon... »

Il se tut à ce moment, en voyant Bochner se lever. Son supérieur désigna d'un geste lent la lisière de la forêt aux confins de la prairie. « Bill... il y a quelque chose là-bas, » fit Bochner. « Je l'ai à peine entrevu, à travers les arbres, mais c'est là. Quelque chose de grand. »

McKenna dégaina son laser avant même d'être levé. « Alors allons-y, » répondit-il. « Conduisez-moi. »

Ils traversèrent de concert, d'un bon pas, la prairie, et s'enfoncèrent sans hésiter dans les verts ombrages du sous-bois. McKenna discerna devant lui quelque chose de blanc qui battait des ailes, vision trouble et fugitive parmi les troncs épais des arbres surbaissés. « Le voilà... ! » cria-t-il, s'élançant avec fracas à la poursuite de la créature. Bochner se retourna trop vite et s'étala la tête la première dans les broussailles emmêlées, mais, quand McKenna fit mine de l'aider, il l'écarta du geste.

— « Je n'ai rien de cassé ! Courez-lui après ! Ne le perdez pas de vue ! »

Ayant acquiescé vivement, McKenna se mit à courir vers le dernier endroit où il avait entrevu la créature. Il entendit Bochner se relever derrière lui et commencer à le suivre. Tout en courant, McKenna revit la chose. Une silhouette floue, d'une blancheur crayeuse, fila comme un éclair devant lui, puis disparut de nouveau. Il pressa d'un coup sec la détente de son laser et envoya le rayon balayer devant lui une quantité de vieux arbres qui s'abattirent. Il n'était pas certain d'avoir touché la créature elle-même avec le rayon, mais, au milieu du craquement brutal des troncs et

des branchages massifs il entendit un faible cri d'angoisse. « Venez vite ! » hurla-t-il, en se retournant vers Bochner, qui accourait. « Par ici... »

McKenna faillit trébucher au bord d'un précipice peu profond, mais évita la chute en s'agrippant au sommet lisse de la souche d'un des arbres tronqués par le rayon. Un étroit vallon creux s'étendait juste devant lui, le fond jonché d'une végétation abondante qui venait d'y tomber. Au milieu de cette masse verte on entendait un froissement et une forme blanche se tortillait, se frayant un chemin à travers le feuillage.

McKenna eut un aperçu de la créature — qui semblait couverte de la tête aux pieds d'une mousse blanche, douce comme du velours. Mais non, c'étaient des plumes, des plumes blanches et bouclées. L'impression fugitive qu'ils avaient capturé quelque gauche oiseau coureur — tel qu'un struthionidé ou un genre d'émeu ou de casoar — traversa l'esprit du lieutenant. Mais il vit soudain la tête de la créature et se détourna, avec un haut-le-cœur, de cette vision. Bochner, qui accourait dans le bosquet sur les talons de McKenna, faillit entrer en collision avec lui. Devant son air hagard, il s'écria :

— « Qu'est-ce qui se passe, Bill ? »

— « C'est Harker, » gémit McKenna. « Grand Dieu du ciel, c'est *Harker* ! » Il enfouit sa tête dans ses mains.

Bochner s'avança vivement et jeta un regard horrifié sur la chose qui émergeait de l'enchevêtrement vert sous le bord du précipice. C'était le lieutenant, hideusement transfiguré.

Sauf sur les yeux, le nez, les lèvres et les joues, il était totalement recouvert d'un soyeux duvet blanc. Même les cils étaient de tendres vrilles palpitantes, comme celles utilisées dans les boas à plumes des élégantes d'autrefois. De ses omoplates saillaient de courtes ailettes tronquées, guère plus grandes que celles d'un rouge-gorge. S'étendant sur les côtés des reins, il y avait deux ailes plus importantes, étroites et allongées comme celles d'un albatros. A ses chevilles bourgeonnaient de petits ailerons frétillants, comme ceux d'un oiseau-mouche ou les sandales ailées de l'antique dieu Mercure. Des chevilles aux cuisses une toile fragile s'étendait, couverte d'un blanc duvet crayeux. A l'emplacement des pavillons cartilagineux de ses oreilles une autre paire d'ailes palpitait et bruissait, tandis que l'être qui avait été Ed Harker tentait de se libérer.

Sans hésiter, Bochner pointa son laser vers la monstrueuse vision, son estomac soulevé de nausée. C'était le réflexe d'un homme normal, essayant de détruire un être aussi déformé que surnaturel.

Alors Harker l'interpella : « Attendez ! Ne faites pas ça, capitaine ! » Et la main armée de Bochner vacilla. « Vous ne comprenez pas, mon capitaine ! » cria Harker, les yeux fixés sur ceux de son supérieur, l'immobilisant comme s'il le fascinait à demi, pendant que lui-même se tordait pour se dépêtrer des lianes et des branches qui l'empêchaient encore de s'échapper. « Je vais très bien ! Je suis ce que je *voulais* être ! C'est la liberté, mon capitaine, ne le voyez-vous pas ? A partir du moment où j'ai mangé ce fruit j'ai senti la modification qui s'est opérée en moi. »

— « Vous... vous *saviez* ce qui allait vous arriver ? » balbutia Bochner, luttant contre son mal de cœur. « Et vous l'avez admis ? » Derrière lui, McKenna, le teint terreux, avait fini par maîtriser ses nerfs et fixait les yeux sur une vision qui hanterait désormais ses rêves.

— « N'avez-vous jamais ardemment souhaité de pouvoir un jour voler, mon capitaine ? » allégua Harker, son visage couvert de duvet se crispant d'émotion. « Pas en avion ou en vaisseau spatial — mais par vous-même, comme les oiseaux ! Je le peux, maintenant ! Je le fais ! » Il désigna un point en l'air, d'un geste impuissant. « J'arrivais à cette clairière quand McKenna envoya son rayon. Je ne pouvais plus retourner en volant là-bas dans les bois... » Il se libéra soudain de ses entraves végétales et sauta légèrement sur le versant abrupt de l'escarpement, éclair blanc que l'œil avait à peine le temps de suivre. Mais Bochner se tenait au-dessous de lui, menace immobile contre toute tentative d'évasion, le laser toujours serré dans son poing aux jointures crispées. « Mon capitaine, si seulement vous vouliez m'écouter jusqu'au bout... ! » supplia la chose qui avait été jadis un homme. « Ne me tuez pas, de grâce... »

Bochner hésita, baissant son arme.

Alors Harker, avec un hurlement de triomphe, prit son essor par-dessus les têtes des deux hommes, comme un ouragan incarné, faisant siffler l'air sur son passage fulgurant et, bien au-dessus des cimes des arbres environnants, il fit une boucle en arrière, culbutant, arqua son terrible corps emplumé, puis fonça vers la forêt libératrice tout au bout de la vallée.

Ce fut le rayon de l'arme de McKenna qui le cisailla en deux, haut dans le ciel ensoleillé de Véga IV...

Et alors, une horreur surpassant l'autre, son corps séparé en deux se morcela en plus petites parties. La tête à la mâchoire tombante, ses ailerons d'oreilles battant l'air, se mit à tournoyer en tous sens dans une tempête de plumes arrachées que le rayon du laser avait soulevée. Les pieds patinèrent dans la clairière, leurs vrombissantes ailettes d'oiseau-mouche luttant pour les maintenir, tout au long de la chute. Les mains et les bras firent vainement flotter dans l'espace leur voilure déchirée pour emporter la poitrine et les épaules, tandis que les ailes dorsales essayaient de faire glisser au loin le restant du torse. Bochner se plia en deux et vomit. En quelques minutes, le dernier tronçon du mutant Ed Harker s'était écrasé avec un bruit mat, et, après un dernier sursaut, s'était immobilisé.

Alan Bochner se tourna vers le lieutenant McKenna. « Aidez-moi à ramasser ses restes, » haleta-t-il, malade et l'air malheureux. « Nous le ramènerons sur la Terre. » Ensemble, ils se mirent à la recherche des débris d'un être humain métamorphosé.

Quand ils se propulsèrent hors de la surface de la planète, ce soir-là, seul un sens maussade du devoir — ou peut-être le goût de l'ordre — incita Bochner à utiliser les lances de neige carbonique. S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait préféré voir brûler la planète entière. Dans un des compartiments de la chambre froide où l'on stockait les aliments du bord ils conservèrent ce qui restait de Harker. Par un accord tacite, chaque segment fut étroitement enveloppé dans une feuille de métal et de la toile d'emballage, bien séparés les uns des autres. Ils ne voulaient pas courir le risque de voir ce qui se passerait si les morceaux étaient laissés libres de se reformer. De retour sur la Terre, il serait toujours temps de s'en occuper. Ce serait la tâche des savants terriens. Ni Bochner ni McKenna ne voulaient y prendre la moindre part.

La Terre apparaissait déjà dans le champ du télécran lorsque McKenna s'aperçut que le frigorifique était vide. La toile et les feuilles de métal étaient toujours attachées, mais ne contenaient plus rien. Une fouille fiévreuse du vaisseau ne leur révéla aucune trace du corps de Harker, mort ou vif, pas plus que la moindre plume.

— « Il a dû simplement... s'évaporer... » dit McKenna quand les deux hommes, s'avouant vaincus, se retrouvèrent dans la cabine de contrôle. « Cela explique peut-être ce qui est arrivé à nos échantillons d'herbes et de feuilles. »

— « Je sais, » répondit Bochner. « Evaporés. Dans un vaisseau spatial, Bill. Un système en vase clos. Avec un constant besoin d'air et d'eau, ensuite utilisés. Par nous. »

McKenna le regarda fixement, puis jeta un coup d'œil sur le scintillant globe bleu-vert qui grossissait sur le télécran. « Nous sommes infectés, je suppose, » fit-il doucement. « Et, tôt ou tard... »

— « C'est à peu près ça, » opina Bochner. « Eh bien, que faisons-nous, Bill ? »

— « Nous n'avons pas beaucoup de choix, » fit son lieutenant d'une voix calme.

Les deux hommes s'attachèrent dans leurs berceaux hypsométriques. Bochner ajusta les commandes sur le tableau de bord, puis coupa en plein les fusées jusqu'à ce que leur course ait tourné à angle droit de la direction originale et que le télécran ne révèle plus que la forte luisance blanche de l'Etoile Polaire. Il fit marcher les fusées jusqu'à l'épuisement du carburant. Après quoi, dans l'impossibilité d'obéir à un contre-ordre de ses propres supérieurs, il envoya par radio son rapport à la Terre. Quand il eut terminé, il déconnecta le microphone.

Ensuite, Bochner et McKenna sortirent leur échiquier et commencèrent une longue partie, en attendant que la malveillance de la Glorieuse ait commencé à produire sur eux ses effets. Il se trouva que trois jours passèrent avant que les horreurs commencent.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : The Glorious Fourth.

RON GOULART

Les vivres coupés

Ron Goulart n'est certainement pas un auteur de S.F. orthodoxe, et quand il traite le genre, c'est en général pour en tirer des effets propices à un humour insolite et pince-sans-rire. La présente nouvelle offre peu de points de repère ; elle a peu de points communs avec ce qu'on a déjà pu lire. Elle n'en est, dans son genre, que plus savoureuse.

La pluie qui tombait, verticale, brouillait la transparence des murs de la cellule fonctionnelle, et Arlen Lembeck ne voyait plus les panneaux lumineux dont les couleurs vives agrémentaient ce secteur du Grand Los Angeles. Mais peut-être était-ce aussi le résultat d'un trouble visuel ? On lui avait réduit son taux énergétique de 100 calories le mardi précédent pour manque d'allant et il avait l'impression que ses yeux s'en ressentaient. Il fit basculer son fauteuil en arrière jusqu'à ce que l'appuie-tête touche presque celui de son chef de cellule, et saisit le cornet acoustique par lequel on communiquait avec le Secrétaire Central.

La quote-part des slogans pour panneaux extérieurs portés à l'actif de la Cellule 97 du Bureau Subliminal du Grand Los Angeles avait atteint 25 la semaine précédente. Dépasser ce chiffre signifiait une augmentation journalière de calories et une carte de sociétaire dans une des nouvelles coopératives de produits vénusiens importés. Lembeck ne connaissait rien aux importations vénusiennes, mais Edith se faisait un sang d'encre pour cette réduction de taux énergétique, et pareil avantage lui remonterait peut-être le moral.

Bien qu'il fût seulement B 14 à trente-quatre ans, Lembeck était un bon spécialiste de slogans. Le *Courrier des Cellules 90-100* l'avait trois fois cité au cours du dernier mois.

— « Attention, » fit observer Burns Smollet, le chef de cellule.

— « Excusez-moi. » Sans le faire exprès, Lembeck avait heurté le fauteuil de Smollet avec son propre dossier.

Smollet venait tout juste de fêter ses 31 ans. Il était classé B 10

depuis six mois, mais il avait servi dans le Corps de Propagande et cela entrait naturellement en ligne de compte. Edith trouvait à redire sur l'âge et le rang du chef de cellule. Pourtant, Smollet faisait preuve d'une bonne compétence dans ses fonctions.

Une petite carte rose jaillit de la fente « Arrivée » et se posa juste à côté de la main gauche de Lembeck, le recto contre la table. Distraitement, comme un joueur qui est sûr de sa chance, il la ramassa et lut : « *Présentez-vous demain* 8 *h* 45 *pour formalités licenciement. Service de Pré-Licenciement, Aile Six. Hollywood, Grand Los Angeles, Secteur* 28. *Nous vous remercions du zèle dont vous avez fait preuve jusqu'à ce jour.* »

Lembeck déglutit péniblement. « On ne peut pas me balancer un mercredi, » protesta-t-il.

— « Une note est passée à ce sujet le mois dernier, » rappela Smollet. « Vous êtes saqué ? »

Lembeck lui montra la carte rose. « Me voici mis en demeure de rendre toutes mes cartes — alimentation et le reste — et de retourner me présenter au Complexe des Emplois. » Cela faisait sept ans, depuis son mariage, qu'il travaillait pour le Bureau Subliminal.

— « Pas d'affolement, mon vieux. Vous serez recasé en un rien de temps. N'oubliez pas qu'à l'heure actuelle, plus personne ne meurt de faim. »

Un beau slogan, celui-là. « Merci de me le rappeler, » sourit Lembeck. « Vous avez raison. »

— « Et maintenant que la question est réglée, revenons à notre production. Ça ne va pas être drôle pour moi de former un nouveau spécialiste sans ralentir le rendement de la Cellule 97. »

Les deux autres subordonnés de Smollet levèrent les yeux et signifièrent leur sympathie à Lembeck par un même hochement de tête. Puis chacun revint à ses slogans.

Aux Services de Pré-Licenciement, tout se faisait par chaîne cybernétique. C'était donc beaucoup moins gênant pour les personnes convoquées. La dernière fois que Lembeck s'y était présenté, sept ans plus tôt, il avait eu affaire à des androïdes. Maintenant, chaque bureau était occupé par une machine. Sauf la réception où, suivant un usage robotique consacré, régnait un imposant portier androïde de couleur.

Tandis qu'il attendait son tour au Département de Remise des Cartes, Lembeck se relaxa quelque peu. Il allongea les jambes et serra les poings deux ou trois fois de suite. Au total, Edith prenait assez bien la chose. Le Bureau de la Force était allé un peu trop vite en besogne, coupant immédiatement le courant, mais elle avait pu mettre quelques bougies de côté et le couple avait fait un romantique dîner aux chandelles. A minuit, le distributeur de l'office ne fonctionnait plus. Comme rien n'en sortait, sinon des déchets, ils se passèrent des galettes prévues pour cette heure. Néanmoins, Edith restait persuadée que le Complexe des Emplois assignerait à son mari un poste intéressant et lucratif.

Les mains jointes, seuls dans l'intimité de leur cellule à manger, ils étaient même arrivés à cette idée que quelqu'un avait fait licencier Arlen pour lui donner l'occasion de trouver un meilleur travail. Ce qui semblait parfaitement possible.

Edith n'avait plus de carte d'emploi depuis quatre ans, le médecin androïde préposé au service social de la firme où elle travaillait alors ayant déclaré qu'elle était enceinte. Diagnostic infirmé quelques heures plus tard par le docteur des Lembeck (un praticien de chair et d'os, celui-là) mais la carte était déjà retirée, et la liste des postulants mariés dont l'âge et l'ancienneté correspondaient à ceux de la jeune femme, se trouvait complète. Il fallait attendre de nouvelles demandes de personnel. Au reste, tout allait bien comme cela. Lembeck n'avait jamais eu à se plaindre du Complexe des Emplois.

Les choses prirent mauvaise tournure quand Lembeck se présenta aux Services de Post-Licenciement. La grande machine chargée des Cartes Provisoires d'Alimentation faisait entendre un ronronnement continu qui n'était pas normal. Enfin, la voix retentit, monocorde. « Lembeck, Lembeck, Arlen, Arlen. »

— « C'est moi, monsieur. » Lembeck ne quittait pas des yeux l'imposante masse métallique aux reflets gris. Elle faisait bien trois mètres en hauteur et en largeur. Soudain, la petite plaque portant le nom du fabricant partit à travers la salle et les vis de fixation allèrent rebondir sur le parquet synthétique.

— « Lembeck, Lembeck, Lembeck, Arlen, Arlen, Arlen, » répéta la Machine des Cartes Provisoires.

— « C'est bien moi. On m'a dit de venir ici me mettre en règle

avant d'aller au Complexe des Emplois. C'est pour obtenir une Carte Provisoire d'Alimentation jusqu'à ce que mon nouvel employeur me fasse suivre le stage de Pré-Formation. Et je dois aussi vous remettre toutes mes autres cartes et m'adresser à un bureau pour faire viser mon autorisation de stationner. »

— « Lemlen Arbeck Becklem Lenlem Beckbeck Elenlen Ararar, » reprit la Machine.

— « Arlen Lembeck, » rectifia l'intéressé.

Deux autres boulons jaillirent d'un endroit caché. « Prenez la ligne rouge. Votre dossier suivra son cours. »

Une ligne au tracé tremblotant, large de quinze centimètres, apparut sur le plancher synthétique et serpenta comme un sentier de montagne jusqu'à une porte située dans le fond de la salle. Une fois qu'il l'eut franchie, Lembeck se retrouva sur Sunset Boulevard.

« Tout va bien, » se dit-il. Il colla son chronophone à son oreille et apprit qu'il était en retard de seize minutes pour son rendez-vous au Complexe des Emplois. Et cela représentait une bonne distance — jusqu'à Spring Street, dans le Secteur 54. Il serait obligé de revenir aux Services de Post-Licenciement. Du reste, il fallait qu'il en touche deux mots au Complexe.

Ce fut bien la première fois qu'il vit un androïde pleurer. Il s'agissait du préposé au Reclassement. Il ressemblait à un A 10 qui aurait bénéficié de calories supplémentaires. « Rien pour moi ? » demanda Arlen.

— « Voyez, » répondit le préposé en tendant une feuille couverte de graphiques. « J'ai beau ne pas être humain, Mr. Lembeck, je me flatte d'éprouver de la compassion tout comme un être de chair et de sang. » Il balançait la tête à gauche et à droite et ses larmes changeaient chaque fois de direction. « Vos tests d'aptitude sont tout simplement navrants. »

— « Ne pourrais-je pas en subir de nouveaux ? Après tout, ceux-ci sont déjà anciens. Je n'avais que vingt-sept ans, à l'époque. »

— « Nullement, » répondit l'androïde. « Ces tests datent d'aujourd'hui même. »

— « D'aujourd'hui ? Mais je ne suis ici que depuis douze minutes. »

— « La porte tournante par laquelle vous êtes entré n'est pas

une porte ordinaire. » Un hochement de tête ponctua cette sobre explication. « Croyez-moi, Mr. Lembeck : s'il y a une chose dont nous sommes certains en ce qui vous concerne, c'est votre aptitude générale. »

— « Il doit tout de même bien y avoir un emploi pour moi. »

— « Voyez-vous, les demandes de spécialistes en céramique sont actuellement très, très limitées. Les services compétents se sont presque tous mis d'accord pour importer la céramique naturelle de Vénus. Or, la balance des importations et de notre production, plus le chiffre auquel peuvent se monter les besoins du Grand Los Angeles, laissent vraiment peu de chances d'emploi dans cette branche de l'industrie. »

— « Mais moi, ma spécialité, ce sont les slogans, » objecta Lembeck. « Je travaillais en qualité de B 14 au Bureau Subliminal. Je n'ai rien à voir avec la céramique. Ma carte de classification professionnelle peut en faire foi... »

— « Cette carte se trouve jointe à votre dossier qui suit son cours au Secteur 28, » répondit l'androïde. « D'ailleurs, vos quotients d'aptitude montrent bien que vous êtes naturellement orienté vers la céramique. Vous avez peut-être eu quelques préférences pour autre chose, mais honnêtement, nous ne pouvons pas vous donner un emploi où vous seriez malheureux et frustré. »

— « J'ai passé sept ans à trouver des slogans, et j'étais très heureux comme cela. »

— « De votre propre aveu, pourtant, vous aviez choisi cette branche à un âge où vous manquiez encore d'expérience. Maintenant que vous êtes mûri, on voit mieux vos capacités et vos lacunes. Nous prenons bonne note de votre cas, soyez-en certain. Les importations vénusiennes ne seront peut-être qu'un engouement passager. »

— « N'y aurait-il pas pour moi une possibilité d'emploi temporaire ? »

— « Ce ne serait qu'une situation provisoire, précaire, où vous ne seriez pas heureux. »

— « Le hic, vous comprenez, c'est que je n'ai pu obtenir ni carte provisoire d'alimentation, ni carte de logement, ni aucune des autres quand je suis passé aux Services de Post-Licenciement. Il y a eu une anicroche, je me suis trouvé en retard et il a fallu que je me dépêche pour venir jusqu'ici. J'ai même été obligé de payer mon stationnement. »

— « Je me refuse à croire qu'il y ait eu une anicroche, comme vous dites. Si vous désirez prendre un nouveau rendez-vous avec les Services de Post-Licenciement, je puis vous donner les formules à remplir. »

— « Parfait ! Serait-ce possible pour aujourd'hui ? »

— « Non. Vous n'aurez pas les formules avant la semaine prochaine. »

— « Et mon nouvel emploi ? »

— « Vers mars ou avril, peut-être, si les conditions restent les mêmes. »

— « Mais qu'allons-nous faire d'ici là, ma femme et moi ? Songez que nous n'avons plus de cartes d'alimentation. Ma femme est en ce moment sans travail et il a fallu que je rende tout aux Services de Post-Licenciement. Alors, si... »

— « Mr. Lembeck, » interrompit l'androïde, « permettez-moi de vous rappeler que nous ne laissons personne mourir de faim. Etant donné votre cas particulier, je vous conseillerais de voir la Section Thérapeutique, au Centre de Santé. Secteur 24, près de la plage. Comme il ne pleut plus, ce sera pour vous une agréable promenade. »

— « Merci beaucoup, » dit Lembeck en se levant.

— « Auriez-vous l'obligeance de prendre la porte latérale ? Si vous ressortez par la porte tournante, il en résultera un nouveau teste d'aptitude, et un autre comme celui-ci ne ferait que me déprimer davantage. »

Lembeck prit la porte latérale.

La Section Thérapeutique était fermée pour aménagements intérieurs. La Cabine de Renseignements installée dans le Couloir à Entrée et Sortie libres du Centre de Santé suggéra à Lembeck de voir l'Automobile Club de la Californie du Sud.

— « L'Automobile Club ? »

La Cabine eut un petit rire amusé. « Veuillez m'excuser, Mr. Lembeck. Il y a erreur. Etant donné votre cas, vous auriez intérêt à voir la Cantine Philanthropique Abraham Lincoln, etc. Central Street, Secteur 24. Vous y recevrez un colis-repas et de bons conseils qui vous permettront d'attendre votre reclassement. »

— « Merci. »

— « De rien. Je m'étais trompé parce qu'ils ont, eux aussi, beaucoup de cartes routières. »

A la Cantine Philanthropique Abraham Lincoln, etc. tous les androïdes portaient la barbe ou les favoris. Une pancarte accrochée dans l'antichambre annonçait que la spécialité du jour consistait en galettes de veau.

— « Soyez le bienvenu, mon fils, » prononça un androïde doté d'abondants favoris. « Au nom d'Abraham Lincoln, de Theodore Roosevelt, de Warren Gamaliel Harding, de Barry Goldwater et de dix-sept grands Américains de la Onzième Heure, soyez le bienvenu. » En même temps, il présentait à Lembeck une feuille de papier bleu perforé et un stylographe attaché par une chaînette à son poignet. « Signez et vous recevrez votre colis de substantielle nourriture, avec les meilleurs vœux d'un groupe de citoyens qui, bien que trop fiers pour s'abandonner à la pauvreté et trop énergiques pour ne pas avoir atteint la Classe A, n'ont pas moins pitié des infortunés que la paresse et l'indigence morale empêchent de gagner leur pain ou, comme c'est le cas aujourd'hui, leurs galettes de veau. »

Lembeck prit la feuille rédigée en ces termes : « *Je jure, sous peine de poursuites, n'avoir jamais quémandé un seul repas à la Cantine Philanthropique Abraham Lincoln, etc. avant ce jour, et ne jamais revenir lui demander la charité.* »

— « C'est ainsi que nous vous apprendrons à œuvrer, à risquer, à vous élever et à produire, » déclara l'androïde. « Signez là, où il y a la petite croix. »

Lembeck n'avait rien mangé depuis la veille au soir et il faisait maintenant presque nuit. Il signa.

Deux jours plus tard, il était obligé de divorcer. Sa femme et lui s'aimaient pourtant plus que jamais, et les dîners aux bougies avaient même resserré leur intimité. Mais le Syndic Immobilier leur supprimait les deux pièces qu'ils occupaient au 26e étage du Zanuck-Sahara Building, et avant qu'Edith puisse en reprendre possession avec sa mère, il fallait qu'elle soit légalement séparée de Lembeck. Sans quoi, impossible pour elle de subsister. La Cantine Philanthropique Abraham Lincoln, etc. avait dû signaler Arlen sur sa liste quotidienne de bons à rien. Quand il se présenta au Bureau de Bienfaisance, deux machines IBM l'expulsèrent comme un malpropre. Les Services de Post-Licenciement allaient le convoquer afin de reconsidérer sa demande de Carte Provisoire

d'Alimentation, mais le mois suivant. Au total, son divorce était la seule opération administrative qui n'aurait souffert aucun retard.

Les choses ainsi réglées, Edith put lui procurer à manger une fois par jour. Mais sa mère ne bénéficiait que d'une Ration de Retraitée à faible taux calorique, et même si on y joignait la Carte de Personne Oisive apportée par Edith, il ne fallait pas trop espérer voir des repas copieux sortir de la fente du distributeur.

Un scénariste de télévision sans emploi, avec lequel il s'était fait expulser d'un Asile qui accueillait pour une nuit les Citoyens dans la Gêne, apprit à Lembeck que le Centre d'Adoption des A sans Enfants lui viendrait peut-être en aide.

— « Vous croyez que j'y trouverais du travail ? »

— « Non, ce n'est pas ça, » répondit l'ex-scénariste en entraînant son compagnon d'infortune dans une petite rue théoriquement surveillée par un flic androïde que sa tubulure défectueuse rendait aveugle la nuit. « Ici, tenez, nous serons tranquilles. »

— « Je dormais dans ma voiture, » expliqua Lembeck, « mais le Crédit du Grand Los Angeles me l'a reprise il y a deux jours. J'avais oublié ma traite de 38 dollars 01. Si j'avais pu disposer de mon compte créditeur, tout se serait arrangé. J'ai omis d'envoyer ma déclaration mensuelle pour avertir que je ne sortirais pas d'argent liquide. Du coup, ils ont retenu 8 dollars à titre de taxe supplémentaire, et je suis sans le sou. »

— « Vous êtes exactement ce qu'il faut pour le Centre d'Adoption des A sans Enfants. »

— « Et pas moyen d'y trouver un job quelconque ? »

— « Non. Mais vous comprenez, les gens vont là-bas pour adopter quelqu'un suivant leurs désirs. Or, certains ne veulent pas s'encombrer d'un gosse braillard qu'il faudra élever. Ils préfèrent un âge plus avancé. Tenez : moi, quand j'avais la cote, j'ai adopté six vieux de cinquante ans, rien que pour essayer sur eux mes idées. Fameuse époque. Nous avions le grand appartement de six pièces... vous savez, dans Benedict Canyon ? »

— « Et vous pensez que des gens désireraient adopter un type de mon âge, ex-spécialiste de slogans ? »

— « Pourquoi pas ? Moi, je n'ai aucune chance. Les scénaristes dans la débine fichent le cafard à tout le monde. »

— « Je vais prendre rendez-vous, » décida Lembeck.

Cette nuit-là, il rêva de galettes.

La veille seulement du jour où il se présenta au Centre d'Adoption des A sans Enfants, un couple venu du Secteur de Palm Springs avait adopté un céramiste de quarante-trois ans. Ce qui signifiait pour Lembeck une période d'attente d'un mois avant que sa candidature puisse être prise en considération. Toutefois, la machine réceptionniste lui donna une tasse de café synthétique et deux galettes fourrées. Le problème du repas quotidien se trouvait donc encore une fois résolu. C'était le mardi.

Le mercredi, Lembeck fit sa journée avec la nourriture qu'Edith lui procura. Le jeudi, alors qu'il se trouvait arrêté devant un alimentomatique de style martien, un A 5 lui glissa dans la main un coupon de 20 calories. Lembeck entra et obtint pour 20 calories d'une matière visqueuse de couleur bleuâtre. Il avait déjà maigri de sept kilos — perte compensée, il est vrai, par la barbe qui lui mangeait le visage. Il passa le reste de la semaine à refaire le tour des Services de Licenciement et des Services Sanitaires. Tout ce qu'il reçut fut une petite carte rouge qui le signalait comme Mécontent Chronique. Carte qu'il devait constamment avoir sur lui sous peine d'amende.

Le dimanche, il découvrit le Centre Toutes Croyances Automatique. Il ne lui était jamais encore venu à l'idée de chercher secours dans la religion. Mais alors qu'il passait devant l'édifice aux murs argentés dans le secteur abandonné du Grand Los Angeles, un puissant arôme de soupe chaude vint lui chatouiller les narines et l'attira invinciblement vers les portillons dorés.

Il n'y avait que très peu de personnes présentes dans l'immense salle, chose étonnante si l'on considérait la forte odeur de potage qui l'emplissait. Un vieux, pauvre hère de classe C en costume de sport tout élimé, et une jolie femme qui pouvait avoir vingt ou vingt-cinq ans. Cette dernière portait un pantalon usé, mais propre, et une chemise écossaise. Le miséreux pleurnichait, face à l'autel bouddhiste, tandis que la femme était agenouillée devant un prêtre androïde dont Lembeck n'aurait su dire à quelle confession il appartenait.

Sous les hautes voûtes pleines d'ombre, cette riche odeur de soupe à laquelle se mêlait peut-être un fumet de viande bouillie avait quelque chose d'enivrant. Mais bien qu'il regardât partout, Lembeck ne voyait rien. Finalement, il choisit un androïde à la mine bienveillante, drapé dans une robe pourpre, et appuya sur le bouton.

— « Qu'est-ce que la vie si l'on est sans but, sans idéal ? » articula l'androïde d'une belle voix chaude.

— « Pourriez-vous m'indiquer où se trouve la salle à manger ? »

— « Oui, qu'est-ce que la vie si l'on est sans idéal ? Eh bien, je vais vous le dire, mon fils. Sans idéal, la vie n'est qu'une coquille vide. »

— « Je n'ai rien mangé depuis hier. Alors, en sentant cette bonne odeur, j'ai pensé que je pourrais peut-être trouver ici un repas. »

— « Ceux parmi nous qui ont perdu contact avec la Société du Grand Los Angeles ont, eux aussi, besoin d'un idéal. Et même si l'on peut dire que personne ne meurt de faim en notre temps, il n'en reste pas moins qu'un appétit dévorant ne cesse de croître. »

— « Cela est vrai, » approuva Lembeck.

— « Un contrat de deux ans avec les Services Martiens du Défrichement vous fournira un but, un idéal et trois repas quotidiens répondant aux normes du Salaire Calorique Minimum, » reprit l'androïde. « Quand j'aurai terminé ce sermon, une feuille de demande d'engagement sortira de la fente marquée « idéal ». Signez et glissez-la en retour dans la fente. Demain à la même heure vous partirez pour la planète rouge sur un beau navire où des rations copieuses et roboratives vous seront régulièrement servies. Signez, mon fils. »

— « Mais je ne veux pas aller sur Mars ! J'ai une ex-femme qui habite ici, près de l'océan. Je voudrais simplement de quoi manger, le temps que j'obtienne un nouvel emploi. »

— « La vie est douce quand on a un idéal, » articula l'androïde. Puis il s'arrêta en faisant entendre un déclic sec, et Lembeck vit apparaître une feuille imprimée qu'il reçut dans sa main.

— « Ne signez surtout pas, » chuchota une voix près de lui.

C'était la jeune femme précédemment agenouillée. « Madame ? »

— « Le pauvre type, là-bas, est trop décrépit pour faire notre affaire, mais vous, c'est peut-être différent. Ça vous irait, de vous joindre à un groupe ? »

— « Quel groupe ? »

— « Je vous expliquerai dehors. Venez.

— « Je ne veux pas aller sur Mars. »

— « Nous non plus, soyez tranquille. »

— « Il n'y aurait pas quelqu'un qui pourrait me donner un bol de soupe, avant ? »

— « Vous ne trouverez rien à manger ici. »

— « Mais cette odeur... ? »

— « Un produit chimique qu'ils mettent dans une soufflerie, » répondit la jeune femme en levant la tête pour montrer les hautes voûtes de l'édifice.

Lembeck sortit avec elle.

Sawtelle, un grand gaillard à moustaches grises, faisait très mince d'allure dans son costume en toile kaki. Il offrit à Lembeck la moitié d'une galette de légumes et ce qu'on pouvait vraiment appeler un beau morceau de fromage synthétique. Dans la lueur réconfortante du feu de camp, cette nourriture prenait un aspect délectable. « Pour l'instant, nous sommes une centaine, » expliqua Sawtelle. « Dispersés à travers toute la Sierra Madre. » Il désigna les quelque cent millions de lumières dont le fourmillement, très loin en contrebas, indiquait l'extension du Grand Los Angeles. « Des inadaptés, et d'autres qui ne trouvent d'emploi nulle part. Nous ne mangeons pas trop bien, certes. Mais avec le produit de nos expéditions et ce que donnent nos jardins expérimentaux, nous arrivons quand même à vivre sans demander l'aumône. »

La jeune femme, qui s'appelait Margery McCracklin, opérait comme recruteuse pour Sawtelle. Elle restait assise sans un mot à l'entrée de la caverne.

Lembeck, qui l'observait tout en mangeant, remarqua la finesse de ses poignets — et aussi de ses chevilles. Quant à l'endroit où était situé le camp volant de Sawtelle, il leur avait fallu plusieurs heures d'escalade en pleine montagne pour l'atteindre.

— « Vous volez de la nourriture et des marchandises ? » demanda-t-il. Il avait divisé son morceau de fromage en quatre et s'arrangeait pour que chaque part lui fasse quatre bouchées.

— « Oui, » répondit Sawtelle. « Mais nous n'en prenons qu'aux A ou aux B de la première catégorie. Uniquement à ceux qui ont bien au-dessus du minimum. »

— « J'ai une ex-femme. Si je me joins à votre groupe, est-ce que je pourrai la voir ? »

— « J'en ai une, moi aussi. C'est comme Margery, qui a un ex-enfant. Nous essayons de les joindre pour leur donner toutes les denrées dont nous pouvons disposer. »

Lembeck s'humecta les lèvres. « J'hésite à réduire les chances que j'ai de retrouver un emploi. »

Margery fit entendre un petit rire. « Il est beaucoup plus probable que vous ne serez jamais reclassé. Une fois hors du circuit, il est bien rare qu'on puisse y rentrer. »

— « Et ce n'est même pas votre faute, » appuya Sawtelle. « Avec des services du Travail et du Ravitaillement automatisés presque à cent pour cent comme c'est le cas pour le Grand Los Angeles, il est fatal que de petites erreurs se produisent de temps en temps. »

— « Alors, je ne retrouverai jamais du travail ? »

Margery se pencha davantage vers le maigre feu de bois. « C'est ce qui est arrivé à la plupart d'entre nous. Et si une nouvelle chance s'offrait, il ne faudrait surtout pas qu'on sache où vous étiez, ni ce que vous faisiez. »

— « D'habitude, » expliqua Sawtelle, « ils vérifient uniquement pour découvrir matière à condamnation. Vous pourriez fort bien vous retrouver avec un test concluant à des tendances criminelles. Vous risqueriez gros. » Et il se coupa une nouvelle tranche de fromage synthétique.

— « D'accord, » dit Lembeck. « Qu'ils aillent au diable. Je suis votre homme. »

Margery lui adressa un sourire.

La troisième razzia à laquelle participa Lembeck se termina mal. C'était dans une grande maison de quatre pièces, style ranch, en plein secteur de Pasadena. La maîtresse du logis abattit Margery et Arlen prit la fuite, un paquet de galettes de dinde sous sa veste.

Margery était morte, cela ne faisait aucun doute. Le pistolet à énergie radiante avait illuminé la nuit suffisamment longtemps. Jetant un coup d'œil en arrière, Lembeck avait vu s'effondrer sa compagne.

A l'aube il avait déjà parcouru une bonne distance en montagne, mais ignorait l'endroit où rejoindre Sawtelle. Margery faisait équipe avec lui depuis le début, et comme il n'était encore qu'à l'essai, elle seule connaissait les divers emplacements prévus pour le camp volant.

Le jour vint et Lembeck ouvrit son paquet. Il mangea deux galettes, mâchant et avalant sans ralentir l'allure. Mais son estomac

produisit des borborygmes inaccoutumés. Il finit par s'arrêter pour manger à son aise une pleine poignée de galettes.

Il se trouvait rendu en un point où croissaient d'épaisses broussailles dominées par des bouquets d'arbres vigoureux. Sa respiration était plus pénible et il comprit qu'il avait dû, sans s'en apercevoir, atteindre une altitude déjà élevée. Un peu plus loin, au sommet d'une pente raide, il tomba sur un étroit sentier qui menait vers une clairière nichée dans un creux. L'endroit propice pour se reposer.

Assis sur un rocher, il mangea encore une poignée de galettes. La boîte était vide. Il la jeta à ses pieds puis, comprenant son imprudence, il décida de la cacher.

A sa droite, d'épaisses broussailles emmêlées de ronces dissimulaient une crevasse. Il s'en approcha pour y faire disparaître le cartonnage vide. Malgré les égratignures il tenta de l'enfoncer le plus possible, mais elle rencontra un obstacle qui résistait. Plongeant les deux mains, il écarta les broussailles et aperçut un bouton de porte.

— « Eh bien, mais c'est à voir, » soliloqua-t-il. Se protégeant la figure de son bras replié, il repoussa de l'autre les tiges épineuses pour manœuvrer le bouton. Une porte s'ouvrit et il glissa dans une sorte de couloir qui partait en pente douce. Il se releva, regarda le battant. Une plaque métallique y était fixée. « *Réserve de Vivres n*° 20 *en cas de Danger Atomique. Chambre de Commerce de Pasadena. Mai* 1991. »

Laissant la porte ouverte, Lembeck suivit le couloir souterrain. Quand il fut en bas de la pente, des lumières s'allumèrent dans la salle qui faisait suite au passage.

« Le temps a eu beau passer, tout fonctionne encore parfaitement, » songea-t-il.

La pièce où il déboucha aurait largement contenu l'appartement qu'il occupait naguère avec Edith, et il semblait même que d'autres salles l'entouraient. Sur deux des murs, des rayonnages portaient des caisses de boîtes de conserves — et au centre, Lembeck vit une masse cylindrique avec une plaque indiquant « *Puits d'Eau Potable* ». La pièce qu'il découvrit ensuite contenait des viandes fumées — des vraies — des bouteilles de vin et des flacons de rhum et de whisky. Certains de ces vivres, il ne les connaissait que par ouï-dire, notamment des galettes telles qu'on devait les fabriquer jadis, et dont il voyait plusieurs cartons sur d'autres rayons. Et tous

étaient parfaitement consommables. Des étiquettes certifiaient qu'ils avaient été préparés de façon à rester intacts jusqu'à ce que des circonstances exceptionnelles rendent leur usage nécessaire. Or, aucune circonstance exceptionnelle n'était survenue depuis 1991 — en tout cas, pas de celles auxquelles avait songé la Chambre de Commerce de Pasadena.

Au total, cinq grandes salles, toutes regorgeant de nourriture et de boissons assorties, sans compter deux puits prêts à fonctionner. Lembeck eut un rire joyeux en poursuivant ce rapide inventaire. Le prêtre androïde avait bien raison, certes ! La vie est belle, quand on a un idéal.

Il embrassa du regard la pièce centrale, la plus grande, et remonta le couloir jusqu'à la porte extérieure qu'il ferma.

Puis, ayant regagné la réserve, il se mit à manger.

Traduit par René Lathière.
Titre original : Nobody starves.

FREDRIC BROWN

Petite musique de nuit

Délaissant sa veine habituelle en science-fiction, Fredric Brown s'est ici préoccupé d'écrire un conte fantastique d'inspiration traditionnelle, non sans un certain humour noir comme on le verra. Regrettons que Brown, aujourd'hui, produise si peu de nouvelles.

Il s'appelait Dooley Hanks et c'était Un des Nôtres, j'entends par là qu'il était en partie un paranoïaque, en partie un schizophrène et surtout un excentrique, fortement obsédé par une idée fixe. Il était hanté par la pensée lancinante qu'il découvrirait un jour le Son qu'il avait recherché toute sa vie, ou du moins depuis l'époque de son adolescence, quand il s'était procuré une clarinette et avait appris à en jouer. A dire vrai, ce n'était qu'un musicien médiocre, mais la clarinette était sa baguette magique et son bâton de pèlerin. C'était le manche à balai ensorcelé qui lui permettait de survoler la surface de la Terre, de visiter tous les continents, à la recherche du Son. Ici et là il se faisait des cachets en jouant dans des formations de jazz et, lorsqu'il avait devant lui quelques dollars, livres sterling, drachmes ou bien roubles, il faisait une tournée pédestre jusqu'à ce que l'argent commence à lui manquer. Alors il gagnait la ville la plus proche et assez importante pour lui permettre de trouver un engagement dans un nouvel orchestre de danse.

Il ignorait ce que serait le Son, mais il savait qu'il le reconnaîtrait en l'entendant. A trois reprises il *crut* l'avoir trouvé. D'abord, en Australie, lorsqu'il entendit pour la première fois le son d'un « tundun », petit instrument rituel des tribus noires, qui imite le mugissement du taureau. Puis, à Calcutta, ce fut le son d'une musette dont jouait un fakir pour charmer un cobra. La troisième fois, ce fut à l'ouest de Nairobi, à la faveur d'un duo entre une hyène ricanante et un lion rugissant.

Mais le « tundun », lors d'une seconde écoute, ne produisit

qu'un bruit discordant ; la musette, quand il l'eut achetée au fakir et ramenée chez lui, se révéla n'être qu'un grossier hautbois, de faible diapason et sans gamme chromatique. Enfin, le concert de la jungle fut réduit à un mélange de cris de fauves.

En réalité, Dooley Hanks possédait un grand et rare talent, qui aurait pu lui être beaucoup plus profitable que sa clarinette. Il avait le don des langues. Il en connaissait des douzaines et les parlait toutes couramment et avec des tournures conformes à leur génie. Quelques semaines dans un pays lui suffisaient pour en apprendre le langage et le parler comme un natif. Mais il n'avait jamais tenté de monnayer ce talent et ne le ferait jamais. Bien qu'il ne fût qu'un médiocre exécutant, la clarinette était sa passion.

Actuellement, c'est la langue allemande qu'il venait d'assimiler, en jouant avec un ensemble dans une boîte de nuit à Hanovre, en Allemagne de l'Ouest. Or, à la fin d'une journée de tourisme pédestre, prolongée d'une grande randonnée en Volkswagen résultant d'un auto-stop, il se retrouva au clair de lune sur les rives de la Weser. Il arborait un costume de sport et ses vêtements de ville étaient pliés dans un sac de camping. Il tenait à la main son étui à clarinette. Il le portait toujours ainsi, ne le confiant jamais à une valise, quand il en utilisait une, ou bien à un havresac lorsqu'il faisait une excursion à pied.

Poussé par son démon, il fut subitement en proie à une agitation qui ne devait et ne pouvait être qu'une prescience, le sentiment qu'il était enfin sur le point de découvrir le Son. Il frissonnait légèrement. Jamais encore il n'avait éprouvé cette intuition avec une telle acuité, pas même quand il s'était agi de lions et de hyènes, et c'était alors qu'il s'était senti le plus près du but.

Mais où était-ce à présent ? Ici, dans l'eau du fleuve ? Ou bien dans la ville prochaine ? Sûrement pas plus loin que la ville prochaine. Son intuition était trop forte pour qu'il en fût autrement. Si forte qu'il en tremblait. Comme au bord de la folie. Il comprit soudain qu'il *deviendrait* fou s'il ne le trouvait pas bientôt. Peut-être avait-il déjà un petit grain.

Il contempla l'eau éclairée par la lune. Tout à coup quelque chose en rompit la surface, fit un silencieux éclair blanc dans la clarté lunaire et disparut. Un poisson ? Il n'y avait eu aucun bruit, aucune éclaboussure. Une main ? La main d'une sirène qui remontait le courant à la nage depuis la Mer du Nord et lui avait fait signe ? Tu viens, l'eau est bonne ? (Mais elle ne le serait pas ; elle

devait être *glacée.*) Etait-ce alors quelque surnaturel esprit des eaux ? Une Vierge du Rhin déplacée dans la Weser ?

Mais y avait-il eu vraiment un appel ? Frissonnant à ses pensées, Dooley se tenait à présent tout au bord de la Weser et imaginait ce qui pourrait lui advenir... Lentement il pataugerait depuis la berge, laissant ses émotions composer un air pour la clarinette. Il pencherait sa tête en arrière, à mesure que le fleuve serait plus profond, afin que l'instrument puisse encore émerger, alors que lui, Dooley, serait déjà sous l'eau, le pavillon de la clarinette étant le dernier à surnager. Il imaginait le son, quel qu'il fût, produit par l'eau bouillonnante qui se refermerait d'abord sur lui et ensuite sur la clarinette.

Il se remémorait les prétendus « on-dit », qu'il avait naguère traités avec le scepticisme le plus méprisant, mais qu'il se sentait maintenant tout prêt d'admettre, selon lesquels une personne qui se noie est gratifiée d'une rapide vision de toute son existence, passant en « flashes » devant ses yeux pour la grande finale de sa destinée. Quel montage insensé serait-ce là ! Quelle source d'inspiration pour les ultimes gargouillements de la clarinette ! Quelle rétrospective frénétique de toute sa vie sauvage, pleine de douce tristesse et de tourments, à la minute même où ses poumons épuisés exhaleraient leur dernier soupir dans une note finale et absorberaient l'eau froide et noire ! Dooley Hanks eut un frisson d'anticipation suffocante qui lui traversa le corps, tandis que ses doigts tremblaient sur le fermoir de l'étui cabossé.

Mais *non,* se dit-il. Qui l'entendrait ? Qui le saurait ? Il était essentiel que quelqu'un l'entendît. Sinon sa recherche, sa découverte, sa vie entière auraient été vaines. A quoi servirait le Son s'il lui apportait la mort au lieu de l'immortalité ?

Une voie sans issue. Une autre voie sans issue. Peut-être serait-ce dans la ville prochaine. Oui, dans la ville prochaine. Son intuition le guidait à nouveau. Comment avait-il pu être assez stupide pour songer à se noyer ? Pour trouver le Son il serait capable d'attenter à la vie de quelqu'un, mais pas à la sienne.

Se sentant dans la peau d'un homme qui l'a échappé belle, il fit volte-face et s'éloigna du fleuve. Il revint sur la route qui lui était parallèle et se mit à marcher vers la ville prochaine. Il allait d'un bon pas. La soirée ne faisait que commencer et, après s'être inscrit dans un hôtel afin de se débarrasser de son sac, il aurait

tout son temps devant lui pour explorer un peu la ville, avant qu'ils ne fassent des rafles sur les trottoirs.

Un brouillard déferlait sur la cité lorsqu'il y pénétra. C'était une vieille cité, avec d'étroites rues sombres et des bâtiments anciens. Le brouillard ondulait depuis le fleuve comme un gigantesque serpent, encerclant d'abord la rue, puis s'enflant et s'élevant avec lenteur pour estomper ou masquer la vue de Dooley. Néanmoins, cette mauvaise visibilité n'empêcha pas le musicien de repérer l'enseigne lumineuse d'un hôtel dans une rue aux pavés ronds. L'établissement semblait modeste et c'est ce qu'il cherchait. Il retint une chambre, y déposa son sac de camping. Il se demanda s'il allait se changer, revêtir son costume de sortie, mais, réflexion faite, y renonça. Il n'avait pas l'intention de se mettre en quête d'un engagement ce soir-là ; il serait temps de le faire le lendemain. Toutefois, il emporterait sa clarinette, comme de juste. Il pouvait trouver un établissement où il rencontrerait d'autres musiciens, qui le prieraient peut-être de se joindre à eux.

Avant de quitter l'hôtel il demanda à la réception comment se rendre dans les quartiers animés du centre de la ville. En sortant, il prit la direction qu'on lui avait indiquée, mais les rues étaient si tortueuses, le brouillard si épais qu'il s'égara au bout de quelques pâtés de maisons. Aussi erra-t-il sans but et, après quelques autres groupes d'habitations, il déboucha dans un quartier d'aspect un peu bizarre. Enervé, il pressa le pas, dans une minute d'affolement, pour en sortir le plus vite possible.

Subitement il s'arrêta. Il venait de s'apercevoir qu'il y avait de la musique dans l'air. C'était un étrange, obsédant murmure musical qui, après qu'il l'eût écouté un long moment, l'attira dans une rue sombre, à la recherche de sa provenance. Il semblait qu'un seul instrument jouait, un instrument primitif, dont le son n'était exactement ni celui d'une clarinette, ni celui d'un hautbois.

La musique s'amplifia, puis s'assourdit de nouveau. Il chercha en vain une lumière, un mouvement, quelque indice de son origine. Il revint sur ses pas, se mit à marcher sur la pointe des pieds, et la musique redevint plus forte. Il avança de nouveau de quelques pas. Elle diminua d'intensité. Il rebroussa chemin et s'arrêta pour scruter du regard une sombre bâtisse, à l'aspect rebutant. Il ne voyait aucune lumière aux fenêtres. Mais à présent la musique

l'environnait de toutes parts. Se pouvait-il qu'elle montât d'un sous-sol, en contrebas du trottoir ?

Il s'approcha de la maison et vit ce qu'il n'avait pu remarquer auparavant. Parallèle à la façade, un escalier aux marches de pierre usées descendait à l'air libre et sans la protection d'une rampe dans le soubassement. Au pied des marches un filet de lumière dessinait trois côtés d'une porte. C'est derrière elle que se jouait la musique. On entendait également un bruit de voix, une rumeur de conversation.

Dooley descendit les marches avec précaution. Il hésita devant la porte, se demandant s'il allait frapper ou simplement l'ouvrir et entrer. Etait-ce un lieu public, malgré le fait qu'il n'ait vu aucune enseigne pour le désigner ? Une boîte si connue des habitués que nulle enseigne n'était nécessaire ? A moins, peut-être, que ce fût là une réunion privée où il ferait figure d'intrus ?

Il décida qu'il serait répondu à ces questions selon que la porte s'ouvrirait librement devant lui ou serait fermée au verrou. Il mit la main sur le loquet, elle s'ouvrit à son contact et il entra.

La musique vint à sa rencontre et l'embrassa tendrement. Il se trouvait dans une cave de dégustation de vins. Tout au fond d'un spacieux local il y avait trois tonneaux de vin géants, munis de cannelles. Des consommateurs, hommes et femmes, étaient attablés devant des verres de vin.

Le musicien se tenait dans un recoin éloigné de la salle, juché sur un haut tabouret. Il régnait dans ce caveau une tabagie aussi épaisse que le brouillard de la rue et Dooley n'y voyait pas plus clair. A cette distance il ne pouvait distinguer l'instrument du musicien.

Il ferma la porte derrière lui et se fraya un chemin parmi les consommateurs, cherchant une table libre à proximité du musicien. Il en trouva une pas trop éloignée et s'y installa. Pour étudier l'instrument il se mit à le dévorer des yeux et fut tout oreilles. Il lui parut familier. Il en avait vu un quelque part qui lui ressemblait à peu près, mais où ?

— « *Ja, mein Herr ?* » Cela fut chuchoté à son oreille et il se retourna. Un petit serveur grassouillet en culotte de cuir se tenait à son coude. « Zinfandel. Bourgogne. Riesling. »

Dooley ne s'y connaissait guère en vins et s'en souciait fort peu, mais il murmura le nom d'un des trois crus au hasard. Tandis que

le garçon s'éloignait sur la pointe des pieds, il entassa une petite pile de marks sur sa table, de manière à ne pas être dérangé lorsque le vin serait servi.

Puis il étudia de nouveau l'instrument, essaya de ne plus l'écouter momentanément, afin de mieux réfléchir à l'endroit où il avait vu une fois quelque chose d'approchant. C'était à peu près de la longueur de sa clarinette, avec un pavillon légèrement plus grand, plus évasé. C'était fait — tout d'une pièce, autant qu'il pût en juger — de quelque sombre bois précieux, fortement poli et d'une teinte intermédiaire entre l'acajou et le noyer foncé. Percé de trous de flûte, il n'avait que trois clefs, deux inférieures pour étendre le diapason à deux demi-tons de basse, et l'autre supérieure, à portée du pouce, qui devait être une clef d'octave.

Dooley ferma les yeux et aurait fermé les oreilles, si elles s'y étaient prêtées. Il voulait se concentrer pour se souvenir de l'endroit où il avait déjà vu un instrument semblable. Où donc était-ce ?

Cela lui revint graduellement. Quelque part dans un musée. Sans doute à New York, parce qu'il y était né, y avait été élevé, ne l'avait quitté qu'à vingt-quatre ans, et cela s'était passé bien avant, comme dans son adolescence. Il y avait eu une ou plusieurs salles, avec des vitrines exposant des instruments de musique anciens ou médiévaux : rebecs et violes d'amour, saquebutes et flûtes de Pan et pipeaux, luths et tambours et fifres. Une des vitrines ne contenait que des « hauls bois » anciens, précurseurs de l'instrument moderne. Or celui qu'il écoutait à présent avec extase était un hautbois ancien. Oui, il en avait existé un modèle à trois clefs, identique à celui-là, sauf qu'il était d'un bois clair et non foncé. Plus tard il avait lu un ouvrage sur les instruments anciens, qu'il trouva dans la bibliothèque de son collège. On y disait... grand Dieu ! On y disait que ce type de hautbois avait un son grossier dans le registre inférieur et perçant dans les hautes notes ! Quel plat mensonge, si cet instrument était bien du même type. Il était doux comme du miel dans toute son étendue et il avait une tonalité riche et corsée, infiniment plus agréable que le nasillement ténu du hautbois moderne. Il était même supérieur à la clarinette, qui pouvait seulement lui être comparable dans son registre le plus bas ou « chalumeau ».

Dooley Hanks se rendit alors parfaitement compte qu'il *devait* se procurer un instrument semblable, coûte que coûte et sans reculer devant rien pour l'obtenir.

Cette décision irrévocablement prise, tandis que la musique le caressait comme une femme et éveillait son désir comme jamais femme ne l'avait fait, Dooley rouvrit les yeux. Ayant baissé la tête pendant qu'il se concentrait, la première chose qu'il vit ce fut l'énorme verre de vin rouge posé devant lui. Dooley regarda fixement le musicien et réussit à attirer son attention. Il leva son verre comme pour lui porter un toast et but le vin d'une seule traite.

Quand il eut reposé son verre, il se mit à observer le musicien. L'homme était grand mais maigre et d'apparence frêle. On ne pouvait lui donner d'âge. Sa tenue était plutôt minable ; sa veste râpée n'était pas assortie à son pantalon tout fripé ; un cache-nez rayé de rouge et jaune criards pendait mollement autour de son cou décharné, pourvu d'une pomme d'Adam proéminente, qui sautillait chaque fois qu'il prenait son souffle pour jouer. Ses cheveux en broussaille avaient besoin d'une coupe. Dans son visage aux traits tirés les yeux étaient d'un bleu si pâle qu'ils semblaient délavés. Seuls ses doigts portaient la marque d'un virtuose : longs et minces, gracieusement fuselés, ils dansaient agilement en mesure sur la musique merveilleuse qu'ils créaient.

Cette musique s'arrêta sur une finale de sons aigus qui firent sursauter Dooley, car ils dépassaient d'au moins une octave ce qu'il croyait être le maximum au-dessus de la portée, en conservant néanmoins la riche résonance du registre plus bas.

Il y eut quelques secondes d'une sorte de silence pétrifié. Puis les applaudissements fusèrent, en allant *crescendo*. Dooley suivait le mouvement avec tant de vigueur que ses paumes commençaient à lui cuire douloureusement. Le musicien, regardant droit devant lui, ne semblait rien remarquer. Quelques instants plus tard il porta de nouveau l'instrument à sa bouche et les bravos s'arrêtèrent net dès qu'il eut lancé la première note.

Dooley sentit un léger attouchement à son épaule et regarda autour de lui. Le petit serveur obèse était de retour. Cette fois il ne chuchota même pas, se bornant à lever les sourcils. Quand il se fut éloigné avec le verre vide, Dooley porta de nouveau toute son attention à la musique.

De la musique ? Certes, mais qui n'appartenait à aucun *genre* qu'il ait jamais entendu jusque-là. Ou plutôt c'était un mélange de *tous* les genres de musique, l'ancienne et la moderne, le jazz et le classique, une magistrale fusion de contrastes, avec de la dou-

ceur et de l'amertume, de la glace et du feu, de molles brises et des ouragans furieux, de l'amour et de la haine.

Quand il rouvrit les yeux, un deuxième verre plein était devant lui. Cette fois il le savoura lentement.

La musique prit fin et de nouveau il se joignit aux chaleureux applaudissements. Cette fois l'exécutant, descendu de son haut tabouret, remercia le public d'une petite courbette saccadée. Après quoi, glissant son instrument sous le bras, il traversa la salle d'un pas rapide — malheureusement sans passer près de la table de Dooley. Penché en avant, il avait une démarche maladroite. Dooley tourna la tête pour le suivre des yeux. Le musicien s'assit à une très petite table, une table pour personne seule, car elle n'avait qu'une chaise, adossée au mur d'en face. Dooley songea à y amener son propre siège mais, réflexion faite, s'en abstint. Apparemment le gars voulait rester seul, sinon il n'aurait pas choisi cette table particulière.

Dooley fit un signe pour appeler le petit serveur et lui demanda de porter un verre de vin au musicien. Il le chargea en outre de le prier de venir à sa table, en lui expliquant que Dooley était également un musicien, désireux de faire sa connaissance.

— « Je ne crois pas qu'il accepte, » répondit le garçon. « Des gens ont déjà essayé de l'inviter auparavant, mais il a toujours poliment refusé. Quant au vin, ce n'est pas nécessaire ; plusieurs fois par soirée nous faisons passer pour lui un chapeau à la clientèle. Quelqu'un vient de commencer en ce moment et vous pouvez contribuer à la quête, si vous le désirez. »

— « Je veux bien, » lui dit Dooley. « Mais portez-lui quand même le vin et faites-lui ma commission, je vous prie. »

— « *Ja, mein Herr.* »

Le serveur empocha un mark d'avance et alla tirer un verre de vin à l'un des trois tonneaux. Dooley, qui l'observait, le vit poser le verre sur la table du musicien et, tout en parlant, désigner du doigt celui qui offrait la consommation. Pour qu'il n'y ait pas d'erreur Dooley se leva et s'inclina légèrement. A son tour, le musicien se leva et lui répondit d'un salut un peu plus profond, en pliant la taille. Mais il reprit place à sa table et Dooley comprit que ses premières avances avaient été déclinées. Eh bien, il y aurait d'autres occasions et d'autres soirées. Il se rassit et se remit à siroter son vin.

Le chapeau « pour le musicien » lui fut transmis par un bour-

geois au lourd visage rougeaud. Ne voyant pas de gros billets dans le produit de la quête et ne voulant pas se singulariser, Dooley y ajouta quelques marks prélevés sur la petite pile de sa table.

Peu après il commanda un nouveau verre de vin et en profita pour bavarder avec le petit serveur.

— « Je crois comprendre que notre ami a repoussé mon invitation, » dit-il. « Puis-je connaître son nom ? »

— « Otto, mein Herr. »

— « Depuis combien de temps joue-t-il ici ? » demanda Dooley.

— « Oh ! il ne joue que ce soir. C'est un musicien ambulant. Nous le revoyons ce soir pour la première fois depuis une année. Quand il vient, c'est juste pour une soirée. On le laisse jouer et l'on passe le chapeau à son profit. D'habitude nous n'avons pas de musique ici. »

Dooley fronça les sourcils. Il devait, dans ce cas, le contacter *sans faute* cette nuit même.

— « Quand va-t-il rejouer ? »

— « Oh ! c'est terminé pour ce soir. Il y a une minute, juste comme je vous apportais votre vin je l'ai vu partir. Nous ne le reverrons peut-être pas avant une longue... »

Mais déjà Dooley avait saisi son étui à clarinette et s'était mis à courir, louvoyant parmi les tables. Il bondit vers la porte, sortit sans même prendre le soin de la fermer, escalada les marches de pierre jusqu'au trottoir.

A présent le brouillard était moins dense, excepté par endroits. Pendant un moment Dooley n'entendit qu'une rumeur provenant de la cave à dégustation de vin, puis, heureusement, quelqu'un referma la porte qu'il avait laissé ouverte et, dans le silence qui suivit, il lui sembla, de manière fugitive, percevoir un bruit de pas à main droite, dans la direction d'où il était venu.

Comme il n'avait rien à perdre, il courut de ce côté. La rue formait un coude, suivi d'un angle. Il s'y arrêta, tendit l'oreille et reprit sa course dans la direction où il crut entendre à nouveau retentir les pas. Après avoir dépassé quelques maisons il aperçut une silhouette devant lui, trop éloignée pour qu'il la reconnaisse, mais, Dieu merci, appartenant à un homme mince et de haute taille ; c'était sûrement le musicien. Au-delà de la silhouette il distinguait confusément des lumières à travers le brouillard et enten-

dait les bruits de la circulation. Ce devait être là le tournant de rue qu'il avait manqué en essayant de suivre les indications du réceptionniste de l'hôtel pour trouver le quartier des brillantes lumières.

Deux ou trois maisons seulement le séparaient du personnage qu'il suivait. Il ouvrit la bouche pour appeler, mais constata qu'il était trop essoufflé pour crier. Il cessa de courir et se mit à marcher. Pas de danger de perdre de vue cet homme, à présent qu'il en était si près.

Il n'était plus qu'à quelques pas de l'homme — et, Dieu merci, c'était bien le musicien — et faisait de grandes enjambées pour le rejoindre et lui parler, quand le dénommé Otto descendit du trottoir et se mit à traverser la chaussée en diagonale. Au même instant une voiture apparemment conduite par un homme ivre déboucha en trombe d'un coin de rue, fit une brève embardée, puis se redressa en fonçant tout droit sur le musicien sans méfiance.

Dans un réflexe foudroyant, Dooley bondit sur la chaussée et poussa l'homme hors de la trajectoire du bolide. L'élan de Dooley fut si impétueux qu'il le projeta au-dessus du musicien et il s'étala, hors d'haleine, dans cette posture protectrice, tandis que la voiture passait si près que le déplacement d'air tirailla ses vêtements. Dooley leva la tête à temps pour voir les yeux rouges de ses feux arrière disparaître dans le brouillard au bout de la rue.

Dooley écouta les battements de son cœur lui marteler les oreilles tandis qu'il roulait sur le côté pour libérer le musicien. Les deux hommes se relevèrent lentement.

— « On l'a frisé de près ? »

Dooley acquiesça, en haletant.

Le musicien avait tiré son instrument de l'intérieur de sa veste et l'examinait. « Il n'est pas cassé, » dit-il. Mais Dooley, réalisant qu'il avait les mains vides, fit volte-face pour chercher son étui à clarinette. Il le trouva. Il avait dû le lâcher en levant les mains pour pousser le musicien. Une roue de la voiture avait dû passer dessus dans le sens de la longueur, car il était complètement aplati. L'étui et chaque partie de la clarinette n'étaient plus qu'un amas de débris inutilisables. Il les palpa un moment, puis alla les jeter dans le caniveau.

Le musicien s'approcha de lui. « Quel dommage, » fit-il doucement. « La perte d'un instrument c'est comme la perte d'un ami. »

Une idée germa dans l'esprit de Dooley. Aussi ne répondit-il pas,

mais affecta d'avoir l'air plus triste qu'il ne l'était réellement. La perte de la clarinette était un coup dur pour son portefeuille, mais non irréparable. Il avait assez d'argent pour en racheter une d'occasion, pas aussi « dans le vent » pour commencer, car il devrait travailler davantage et dépenser moins pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il puisse s'en procurer une vraiment bonne, comme celle qu'il venait de perdre. Trois cents billets qu'elle lui avait coûté. Des dollars, pas des marks. Toutefois, pour l'heure, il était *beaucoup* plus intéressé d'acquérir le hautbois du musicien allemand ou un modèle identique. Trois cents dollars, et non des marks, c'étaient des haricots auprès de ce qu'il donnerait pour ça. Et si le vieux type se sentait responsable et offrait...

— « C'était ma faute, » dit le musicien. « J'aurais dû regarder. J'aurais bien voulu avoir les moyens de vous en offrir une neuve. C'était une clarinette, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » proféra Dooley, essayant de prendre le ton d'un homme qui est au bord du désespoir et non à deux doigts de la plus grande découverte de sa vie. « Eh bien, ce qui est kaput est kaput. Allons-nous prendre un verre quelque part pour nous remonter ? »

— « J'ai du schnaps dans ma chambre, » fit le musicien. « Nous serons en tête à tête, aussi pourrai-je vous jouer un air ou deux que je ne joue pas en public. » Il se mit à pouffer. « *Eine kleine Nachtmusik*, hein ? *Une petite musique de nuit* — mais la mienne, pas celle de Mozart. »

Dooley réussit à dissimuler sa jubilation et à approuver d'un air indifférent.

— « Ça va, mon nom est Dooley. »

Le musicien lui tendit la main. « Appelle-moi Otto, Dooley. »

Ce n'était pas loin, juste à un pâté de maisons de là, dans la première rue transversale. Le musicien entra dans une vieille maison sombre. Il tira une clé pour ouvrir la porte, puis utilisa une petite lampe de poche, afin de les guider sur un escalier large, mais dépourvu de tapis. La maison, expliqua-t-il en montant, était inhabitée et devait être bientôt démolie, c'est pourquoi elle n'avait pas l'électricité. Mais le propriétaire lui avait donné une clé, en l'autorisant à demeurer là tant que la baraque serait debout ; il y avait quelques meubles et il s'était débrouillé. Il aimait habiter seul dans une maison, afin de pouvoir entrer ou sortir à n'importe quelle heure, sans déranger les voisins.

Il ouvrit la porte d'une chambre et entra. Dooley attendit sur le seuil qu'il eût allumé une lampe à huile sur une commode avant de le suivre à l'intérieur. Près de la commode il n'y avait qu'une chaise, un fauteuil à bascule et un lit pour une personne.

— « Assieds-toi, Dooley, » lui dit le musicien. « Tu trouveras le lit plus confortable que la chaise. Quant à moi, si je dois jouer pour nous, je préfère le fauteuil à bascule. » Il sortit deux verres et une bouteille du tiroir supérieur de la commode.

Dooley avait de la peine à se retenir pour lui demander tout de suite la permission d'essayer lui-même le hautbois, mais il sentit qu'il était plus sage d'attendre. Il s'assit sur le lit.

Le musicien tendit un énorme verre de schnaps à Dooley, puis prit le sien de l'autre main, s'installa dans le fauteuil à bascule.

« A la musique, Dooley, » fit-il en levant son verre.

— « A une petite musique nocturne, » répondit Dooley. Il but une grande gorgée et ça le brûla comme du feu, mais c'était une bonne eau-de-vie. Ne pouvant attendre davantage, il ajouta : « Otto, ça ne te fait rien que je jette un coup d'œil sur ton instrument ? C'est un hautbois, n'est-ce pas ? »

— « Oui, un hautbois. Peu de gens le reconnaîtraient, même parmi les musiciens. Mais je regrette, Dooley, je ne peux pas te laisser le manipuler. Ou bien en jouer, si tu allais me le demander aussi. Je regrette, mais c'est comme ça, mon ami. »

Dooley hocha la tête et s'efforça de ne point montrer sa déconvenue. La nuit commence à peine, se dit-il. En attendant, il ferait aussi bien de se renseigner le plus qu'il pourrait.

— « Est-ce que ce... ton instrument, veux-je dire, est authentique ? J'entends un qui est médiéval ? Ou bien est-ce une copie moderne ? »

— « Je l'ai fabriqué de mes mains. Un travail fait avec amour. Mais, mon ami, un bon conseil, tiens-t'en à la clarinette. Surtout ne me suggère pas d'essayer de t'en faire un comme celui-ci. Je ne le pourrais pas. Voilà bon nombre d'années que je n'ai pas manié d'outils. J'ai sûrement perdu la main. »

Dooley se pencha en avant. « Où pourrais-je en trouver un qui lui ressemble tant soit peu ? »

Le musicien haussa les épaules. « Ils sont pour la plupart dans les musées. Tu pourrais trouver quelques collections d'instruments

anciens chez des particuliers, en acheter un à un prix exorbitant — et tu pourrais peut-être même en jouer. Mais, mon ami, sois sage et tiens-t'en à ta clarinette. »

Dooley ne pouvait dire ce qu'il pensait, aussi garda-t-il le silence.

« Demain nous discuterons du moyen de te procurer une nouvelle clarinette, » fit le musicien. « Ce soir oublions-la. Et oublie ton désir de posséder un hautbois, même ton désir de jouer sur celui-là... Oui, je sais que tu m'as demandé seulement de le toucher et de le manier. Mais comment pourrais-tu le tenir sans avoir envie de le porter à tes lèvres ? Buvons encore et ensuite je jouerai pour nous deux. Prosit ! »

Ils se remirent à boire. Le musicien pria Dooley de lui parler un peu de lui. Dooley lui raconta presque tout, excepté ce qui comptait le plus — son obsession et le fait qu'il tuerait pour elle, s'il n'y avait pas d'autre moyen d'en venir à bout.

Mais rien ne pressait. Le pire qui pouvait arriver, songeait Dooley, serait qu'il boive trop et s'endorme avant d'avoir exécuté son projet — mais s'il s'endormait ici, demain il ferait jour. Peut-être que le matin serait, de toute façon, plus favorable ; Dooley était déjà un peu éméché.

Ils burent encore. Le musicien avait débouché une deuxième bouteille.

Finalement il dit : « Maintenant je vais jouer. » Et, de nouveau, comme dans le caveau, ce fut la glace et le feu, l'amour et la haine, la douceur et l'amertume. Dooley s'étendit sur le lit, avec la tête contre le mur, et ferma les yeux pour écouter.

Au bout d'un moment la musique s'interrompit et le musicien demanda : « Dooley, est-ce que tu dors ? »

— « Non, » répondit Dooley.

— « Si tu veux dormir ne te gêne pas. Moi je peux dormir dans ce fauteuil. Je le fais souvent. Aussi ce n'est pas la peine que tu te forces à rester éveillé. Mais en attendant... Dooley, à part la permission de te laisser tâter de l'instrument toi-même, ce que je ne puis t'accorder, y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi, afin de te rendre cette nuit plus agréable ? »

— « Faire pour moi ? » répéta Dooley, en essayant de rassembler ses esprits.

— « Oui. Un petit gage de ma gratitude. Qu'est-ce qui te ferait le plus plaisir dans l'immédiat ? »

— « Une fille, » murmura Dooley d'une voix ensommeillée.

Le musicien s'esclaffa. « Blonde, brune ou rousse ? »

— « Des filles de toutes sortes, » répondit Dooley d'un ton dégagé. « Une pleine chambrée. » Il eut un fou rire, en se rendant compte de sa propre absurdité. « Amène-les, Otto. »

Le musicien se remit à jouer. Mais c'était un motif différent cette fois-là, un air rythmé mais sensuel. Si beau qu'il faisait mal et Dooley songea un moment avec fureur : « Qu'il aille au diable, il joue de *mon* instrument ; il me le doit pour la clarinette. » Et il fut presque décidé à ne pas attendre jusqu'au matin, à se lever *dès maintenant* et...

Mais avant qu'il ait pu faire un mouvement il prit conscience d'un autre son quelque part, au-dessus ou au-dessous de la musique. Cela semblait venir du dehors, du trottoir d'en bas, et c'était un rapide clic-clic-cliquetant-clic, exactement comme le son des talons aiguilles. Cela se rapprochait et *c'était bien* un martèlement de talons, de nombreux talons, sur le bois de l'escalier sans tapis. Il y eut ensuite un léger toc-toc à la porte. Comme en rêve, Dooley tourna la tête et vit la porte s'ouvrir en coup de vent, pour livrer passage à un flot de filles qui envahirent la pièce et l'entourèrent, l'engouffrèrent dans leur chaleur physique, leur douceur et leurs parfums exotiques. Dooley les dévorait des yeux et les touchait avec une délectation incrédule. Puis il écarta le doute. Si c'était une illusion, que ce soit une illusion et s'il rêvait, qu'il demeure assoupi.

Il y avait des brunes aux yeux bruns, des blondes aux yeux noirs et des rousses aux yeux verts. Et aussi des brunes aux yeux bleus, des blondes aux yeux verts et des rousses aux yeux bruns. Elles étaient de toutes les tailles, depuis la plus menue jusqu'à la plus sculpturale et toutes étaient belles. Il y en avait une pleine chambrée.

On ne sait comment la lampe à huile semblait s'estomper sans s'éteindre et la musique, à présent de plus en plus frénétique, paraissait venir d'autre part, comme si Dooley restait seul avec toutes ces filles dans la chambre. Il se dit que c'était une attention du musicien.

Il ne tarda pas à s'ébattre avec les filles en un fol abandon, échantillonnant ici et là leurs caresses, comme un petit écolier goûtant à tout dans une confiserie. Ou tel un Romain au cours d'une orgie, mais les Romains n'avaient jamais été aussi gâtés, ni les dieux de l'Olympe.

A la fin, gorgé de voluptés, il se renversa dans le lit et, toujours environné de filles à la chair parfumée, il s'assoupit.

Il s'éveilla en sursaut, lucide et dégrisé, sans savoir combien de temps il avait dormi. Mais la chambre était froide à présent. Peut-être était-ce cela qui l'avait réveillé. Il ouvrit les yeux, constata qu'il était seul sur le lit et que la lampe brûlait de nouveau d'un vif éclat — à moins qu'elle n'ait jamais cessé de le faire, écartant l'obscurité qui se pressait contre les vitres de la fenêtre. Le musicien, lui aussi, était là, profondément endormi dans son fauteuil à bascule. Il agrippait des deux mains le hautbois et son cache-nez rouge et jaune était toujours enroulé autour de son cou décharné. Sa tête était renversée en arrière contre le dossier du fauteuil.

Etait-ce vraiment arrivé, cette séance avec toutes ces filles ? Ou bien était-ce la musique qui avait endormi Dooley, de façon qu'il avait rêvé tout cela, suggestionnant son propre subconscient lorsqu'il avait fait une ridicule et impossible requête au musicien ?

Mais cela n'avait pas d'importance. L'essentiel, c'est que le hautbois existait et qu'il était temps pour lui de s'en emparer. Mais *devrait-il* tuer pour le faire ? Certes, car s'il le volait simplement au dormeur, il n'aurait aucune chance de le sortir d'Allemagne. Otto connaissait son nom, tel qu'il figurait sur son passeport, et il serait guetté à la frontière. Tandis que s'il tuait cet homme — le corps, abandonné dans une maison inhabitée, pourrait ne pas être découvert d'ici des semaines, pas avant qu'il ne soit rentré en toute tranquillité en Amérique. D'ici là aucune preuve, même s'il détenait l'instrument, ne serait suffisante pour justifier une extradition. Il mettrait en évidence le fait qu'Otto lui aurait donné son hautbois pour remplacer la clarinette qu'il aurait perdue en sauvant la vie du musicien. Il ne pouvait pas le prouver, mais on ne pourrait pas prouver le contraire.

Il se leva du lit, promptement et en silence, et se tint devant le dormeur. Pas de difficulté, car il avait une arme à sa disposition : l'écharpe, ses deux extrémités déjà enroulées une seule fois autour du cou maigre, à portée de ses mains. Dooley les saisit et tira fortement dessus. En même temps, il mit un genou sur le hautbois, que le musicien gardait sur son giron, pour qu'il ne tombe pas sur le plancher.

Ce fut facile. Le musicien devait être plus vieux et plus fragile que Dooley ne le pensait. Il se débattit faiblement et mourut vite.

Dooley s'assura que son cœur ne battait plus et saisit ensuite l'instrument. Enfin il le tenait.

Il frissonna, point par réaction après son meurtre, mais à cause de l'impatience qu'il éprouvait en tenant réellement ce qu'il tenait. Quand serait-il le plus en sécurité pour l'essayer ? Pas en revenant dans son hôtel, en pleine nuit, pour réveiller les autres clients.

Non, c'est ici même et sur-le-champ, dans cette maison vide, qu'il aurait sa meilleure occasion et la plus sûre. Ici et maintenant, mais en douceur et prêt à s'arrêter aussitôt si le hautbois grinçait ou faisait des couacs, si faciles à produire avec un instrument encore indompté. Mais il avait le sentiment ineffable que cela ne se passerait pas ainsi.

Il baissa les yeux et se rendit compte que ses doigts avaient pris naturellement position dans les trous de flûte et sur les clefs. Il les observa lorsqu'ils commencèrent, apparemment de leur propre volonté, un petit ballet digital. Il cessa de les agiter et, avec émerveillement, plaça l'embouchure à ses lèvres et souffla doucement. Et voici qu'il en tira une tonalité douce, claire, pure, dans le registre moyen, aussi riche et vibrante que n'importe laquelle qu'Otto avait jouée. Prudemment il leva un doigt, puis un autre et commença une gamme diatonique. Puis il s'efforça d'oublier ses doigts, se bornant à *penser* le reste de la gamme, laissant les doigts prendre le dessus, ce qu'ils firent, chaque ton restant pur. Il songea à une autre gamme, dans une autre clef. Elle se laissa jouer. Ensuite il hasarda un ou deux arpèges. Il *possédait* l'instrument, dans les deux sens du verbe. Il était à lui et il savait en jouer.

Il décida qu'il pourrait aussi bien s'installer confortablement, s'allongea en travers du lit, la tête et les épaules contre le mur du fond, comme il l'avait fait en écoutant jouer Otto. Il porta le hautbois à ses lèvres et joua, cette fois sans se soucier de l'ampleur du son. S'il y avait des voisins et qu'ils soient éveillés, ils penseraient que c'était Otto.

Il joua et mille pensées s'entremêlèrent ; de nouveau fusionnèrent les contrastes, devenant des airs tristement joyeux. Il tâcha de se rappeler l'air qu'Otto avait joué pour faire venir les filles ou bien qui l'avait fait rêver à une pleine chambrée de bacchantes.

La mélodie ne lui revenait pas, mais à la place il improvisa malgré lui un air étrange, qu'il n'avait jamais entendu auparavant,

mais qu'il sut d'instinct appartenir à cet instrument. C'était une mélodie qui appelait, semblait faire signe — comme la musique des filles, mais sur un mode plutôt sinistre que sensuel.

Alors, tandis qu'il continuait à jouer, il entendit un autre son, au-dessus ou en-dessous de la musique. Cette fois-ci ce n'était pas le clic-clic de hauts talons, mais un raclement, un grattement, comme le bruit de minuscules pattes griffues.

Il les vit alors et les entendit quand ils affluèrent soudain hors des orifices nombreux de la boiserie, qu'il n'avait pas remarqués jusque-là. Ils coururent et sautèrent sur le lit et sur *lui*. Et tandis qu'il se débattait désespérément contre eux, soudain quelque chose se brisa en morceaux et, dans un effort qui devait être le dernier de sa vie, Dooley arracha le maudit instrument de sa bouche, qu'il ouvrit pour crier. Mais à présent ils étaient tous autour de lui et sur lui — des grands, des petits, des minces, des robustes... Avant même qu'il ait pu pousser un cri, la bouche grande ouverte, le plus gros rat noir, celui qui les conduisait, sauta en l'air, planta ses dents aiguës comme des aiguilles au bout de la langue de Dooley et s'y cramponna. Le cri avorté gargouilla pour finir en silence.

Et le Son du festin se prolongea longtemps dans la nuit de la ville de Hamelin (1).

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Eine kleine Nachtmusik.

(1) Bien qu'il soit ici prétendument question d'un hautbois, on aura reconnu l'allusion à la légende germanique du Joueur de Flûte de Hamelin, dont l'instrument possédait le pouvoir magique d'attirer les rats.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés, nous rappelons que nous sommes **dans l'impossibilité** d'en examiner d'autres. Nous prions les auteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de s'abstenir de tout envoi.** Nous regrettons de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

THOMAS OWEN

Le chasseur

Plus rien de nouveau ne peut être fait dans une histoire de vampire — c'est du moins ce qu'on prétend souvent. Reste encore la manière de la raconter. Et Thomas Owen nous prouve ici que, dans ce domaine, il reste des possibilités à exploiter .

Elle se redressa lentement, s'essuya la bouche d'un revers de main et contempla l'homme allongé sur le lit. Il était beau dans son sommeil un peu inquiétant. Ses lèvres minces avaient une expression pathétique de plaisir et de douleur. A la naissance du cou, une petite plaie, rouge en son milieu, pâle sur les bords. Un peu de sang et de salive avaient souillé l'oreiller. Elle tapota gentiment la joue du dormeur, se glissa hors du lit et le regarda une fois encore. Puis elle enfila son peignoir et sortit.

Dehors, l'aube grise tournait doucement au rose. Un chien aboya dans le lointain. Un coq chanta et la fit tressaillir. Elle croisa soigneusement sur elle son léger vêtement, des deux mains, le tenant fermé bien haut sur sa poitrine. Elle s'éloigna en courant dans la campagne, se hâtant vers le cimetière où elle arriva avec le premier rayon de soleil.

Elle méditait à présent. Cet homme, qu'elle connaissait depuis peu, lui avait déjà fait commettre quelques imprudences. Trois fois elle avait remis d'agir et, cette nuit encore, avant de le faire, elle avait attendu jusqu'à l'extrême limite du temps, voulant prolonger une intimité où elle risquait de se perdre.

Quel compagnon attachant ! Il n'était plus jeune, mais conservait cette extraordinaire jeunesse qu'ont les aventuriers et les hommes d'action. Elle avait peu appris de lui. Il vivait seul, revenu d'Afrique où il avait passé de longues années, organisant et diri-

geant des chasses aux fauves pour de riches amateurs d'émotions fortes.

Il regrettait ce temps de liberté et de risque, mais se résignait tout doucement aux joies plus paisibles de la maturité. Sans doute, ne faisait-il que jouer à la sagesse et espérait-il encore secrètement de nouvelles aventures ? On n'aurait pu le dire.

Il y avait en lui infiniment d'assurance et, dans le même temps, une confiance de tout jeune homme. Peut-être avait-il l'âme égale de ceux qui ne vivent que dans le présent et rejettent par principe les curiosités qui assombrissent l'existence.

Il ne s'était nullement soucié de tout ce qu'elle apportait avec elle de mystère et d'étrangeté. Il l'avait accueillie un soir et n'avait montré aucune émotion de sa disparition avant l'aube de leur première nuit. Lorsqu'elle était revenue, il l'avait retrouvée avec joie, sans lui demander d'explication, prêt, semblait-il, à tout comprendre sans qu'on lui doive rien expliquer.

Aujourd'hui, pour la première fois, — ils en étaient à leur troisième rencontre — elle n'avait pu résister à l'exigence terrible de sa redoutable nature. En passant sa petite langue rouge sur ses lèvres, elle retrouvait le goût fade et doux du sang qu'elle lui avait soustrait. Pauvre et tendre chasseur, il ne se doutait pas du gibier qu'il était devenu ! Et, toute à ses pensées, elle se grisait de la force nouvelle conquise aux dépens de son compagnon et, dans le même instant, s'en voulait aussi d'avoir, par son geste fatal, compromis peut-être la poursuite d'une aventure qui la laissait comblée et reconnaissante. Mais qui pouvait se soustraire à sa dangereuse séduction ?

Lorsqu'elle sonna chez lui le soir suivant, il rêvait devant son feu de bois. Il lui parut engourdi, tombant de sommeil. Il portait un peignoir de velours rouge sombre et, autour du cou, un foulard de soie blanc qu'il remonta soigneusement dès qu'il la vit. Il l'accueillit avec la même discrétion, la même gentillesse que les autres fois. Mais elle lut dans son regard très bleu une sorte de tristesse. Son visage lui sembla un peu défait, mais d'une beauté plus émouvante. Quel étrange destin que celui de cet homme pour le malheur duquel elle avait croisé la route... Il ne retournerait pas en Afrique... Il ne serait bientôt plus... Elle ne put s'empêcher de se mordiller les lèvres.

Elle mit la conversation sur son passé et n'eut de cesse que de feuilleter avec lui un album de photographies. On pouvait l'y voir, tantôt dans des groupes de chasseurs, qu'il dominait de sa haute taille, tantôt seul, carabine à la main, au côté d'un fauve abattu.

Elle lui demande s'il n'avait jamais été blessé au cours de ses expéditions. Il sourit.

— « Si je vous racontais d'où je suis revenu, vous ne me croiriez pas. »

— « Racontez. »

— « A quoi bon ? » Il prenait sa main dans les siennes et la pressait avec une sorte de tendresse navrée. « Nous avons mieux à faire. »

Elle acquiesça. Elle savait que ce serait leur dernière étreinte, qu'à l'issue de celle-ci, elle lui prendrait le reste de sa vie...

A présent il dormait. Elle voyait à la base de son cou la marque de sa morsure de la veille. Elle se dégagea doucement de son bras et se mit sur le ventre pour pouvoir plus aisément l'atteindre. Comme elle se soulevait sur les mains, pour approcher la bouche de ce cou offert, elle sentit soudain, sous son sein gauche, la pointe acérée d'une lame qui cherchait sa place. En même temps, une poussée irrésistible s'exerçait sur sa nuque. Sous elle, maintenue dressée, l'arme la pénétrait, engagée déjà entre deux côtes. L'homme tenait ferme le poignard et pesait sur son dos de toute sa force et de tout son poids. Elle se sentait perdue. Ses bras fléchissaient. Elle évoqua le geste ancien, mais inversé, du conjurateur clouant, d'un pieu fiché en plein cœur, ses semblables au fond de leur tombeau. Elle comprenait à quel redoutable adversaire elle avait affaire. Elle ne cria, ni n'implora. Elle cessa de résister, mollit, et sentit à peine la lame la traverser exactement où il fallait.

Le chasseur de vampires se redressa.

Sa carrière n'était pas terminée.

RUSSELL KIRK

Le pays des souches

Russell Kirk est un des rares auteurs contemporains qui aient choisi de s'exprimer dans la veine fantastique classique. Ses histoires ont une superbe qualité « gothique » qui ne se discute pas. Vous en avez déjà lu une : **Le manoir de Sorworth**, dans notre numéro d'août 1964. En voici une autre, marquée du même charme volontairement désuet, évocatrice d'une époque où l'on **prenait le temps** de lire les histoires.

DÉPOUILLÉ de ses forêts protectrices il y a soixante-dix ans, le comté de Pottawattomie a vécu depuis lors comme Samson tondu par Dalila, nu, impuissant, regimbant contre sa servitude. Au milieu des champs de souches pourries poussent des pommes de terre et des haricots, et la moitié des maisons sont encore les cabanes bâties par les bûcherons qui étaient venus dans ce pays à la suite des trappeurs. Dans le Pottawattomie, l'argent est pratiquement introuvable maintenant que les arbres ont cessé d'être exploitables ; mais, çà et là, les gens s'incrustent dans les rares fermes ou se débrouillent tant bien que mal dans les villages qui tombent en ruines.

Une beauté indéfinissable empreint cette région jonchée de petits lacs, de jeunes bois et de marais, de crêtes caillouteuses un peu plus rongées à chaque pluie, maintenant que leur protection n'existe plus. Comme si quelque malédiction avait été prononcée contre ces gens, leurs demeures et leurs récoltes, pour les punir de leur crime contre la Nature, tout s'effrite et se dégrade dans le Pottawattomie.

La population qui se cramponne avec obstination à cette terre mutilée se compose en partie des petits-enfants et arrière-petits-enfants des destructeurs de la forêt ; le reste, ce sont les épaves rejetées sur ces sillons arides par le torrent de la vie moderne, échappées au flot tourbillonnant pour échouer sur la berge détrempée, inertes et abandonnées. Des fermiers usés à la tâche, d'esprit

conservateur, réservés, tenaces, habitués à la monotonie, buveurs le samedi soir ; des excentriques de diverses espèces ; une poignée silencieuse de métis, mélange de Noirs et d'Indiens, éparpillés dans des cabanes et des baraques au papier goudronné brûlé par le soleil le long des chemins au fin fond du pays, loin de la capitale du comté et des bourgs moins importants qui centralisent le commerce peu animé de la région — voilà donc la population de Pottawattomie. Le réseau routier ne s'est amélioré que tout récemment ; même la télévision paraît trop cher à bon nombre ; la main du gouvernement n'a pas de prise dans cette pauvreté du sol et des êtres.

Toutefois la poigne de l'Etat n'en est pas pour autant complètement paralysée. Les impôts sont modestes en Pottawattomie, nécessairement, mais il y a des routes à entretenir, le braconnage des cerfs et truites à réprimer, les retraites de vieillesse à verser. Il existe un shérif, au courant de l'atmosphère locale, au siège du comté ; ainsi qu'un fonctionnaire de l'enregistrement ; et les édiles sont des fermiers ou des commerçants nullement animés du désir de réformer l'état des choses ; si bien que le gouvernement n'est que l'ombre d'une ombre. Mais de temps à autre l'administration régionale et l'administration fédérale mettent avec précaution le nez dans la boue et les broussailles de cette campagne tondue.

Un recensement rural avait été décidé. Là-bas, dans la capitale, on élaborait un plan portant sur le niveau des prix des produits agricoles, le volume des récoltes à venir et la fixation des tarifs. Il fallait compter les hectares de maïs, les cochons et les gens. Des enquêteurs visitèrent tout, depuis les immenses exploitations de blé jusqu'aux carrés de tomates qui n'atteignaient pas deux hectares ; et le comté de Pottawattomie ne fut pas oublié.

Toujours contre le gouvernement, le Pottawattomie ; et, très catégoriquement, contre l'administration qui avait ordonné ce recensement. Cette enquête, proclamait le Pottawattomie, aboutirait à une augmentation du déluge de formules à remplir, des voyages à faire au siège du comté, du taux des impôts, ainsi qu'une incursion intolérable dans la vie de chacun — que nul ne voit d'un plus mauvais œil que le paysan pauvre.

Aussi le Bureau régional du recensement commença-t-il à éprouver des difficultés dans le Pottawattomie. Les portes claquaient au nez des recenseurs officiels, malgré les menaces d'arrestation ou de mandat de perquisition ; les réponses évasives étaient cou-

rantes, les réactions violentes nullement inconcevables. Des rapports particulièrement alarmants venaient du district de Bear City (La Ville-aux-Ours), village en sommeil de deux cents habitants. En dépit de l'urgent besoin qu'il avait des honoraires versés pour le poste, l'agent contractuel de là-bas avait démissionné à cause de son impopularité croissante. La femme qui le remplaça se vit battue en brèche par la moitié des fermiers qu'elle tenta d'interroger.

Déconcerté, le Bureau régional expédia à Bear City un enquêteur spécial : Cribben. On l'avait nanti d'une voiture, d'une pile de formulaires et d'une lettre d'introduction assez raide auprès du postier de l'endroit, et il s'en fut vers le nord.

Trait caractéristique, Cribben prit son revolver. Il avait été jadis convoyeur de fonds, et il disait souvent à ses collègues : « Les autres convoyeurs transportaient leur arme dans leur serviette, pour ne pas avoir à s'en servir s'il y avait un hold-up. Mais moi, je gardais mon 38 à portée de la main. Je ne demandais qu'à faire le coup de feu en cas de besoin. »

Grand, la quarantaine, raide comme les bois de justice, ce Cribben marchait le menton dressé, la poitrine en avant, les jointures rigides, dans une sorte de défi timide à l'humanité. Il avait l'air insupportable. Il l'était. A défaut d'un bonhomme jovial, c'est un homme insupportable qui assumera le mieux les responsabilités incombant à un enquêteur. Ses cheveux noirs coupés court mettaient en valeur une tête vigoureuse, bien proportionnée ; mais la bouche était pétulante, le regard agressif sans raison, et le menton pompeux. Dans la conversation, Cribben avait la manie de rentrer les joues pour se donner un air ironiquement méditatif, car Cribben se croyait depuis longtemps admirablement drôle quand il le voulait, en particulier avec les femmes. Des années auparavant, son épouse avait divorcé d'avec lui — à Reno, car (elle en fut assez déconcertée) elle avait été incapable de mettre le doigt sur un motif valable pour obtenir le divorce dans l'Etat où ils résidaient. Il vivait chastement, honnêtement, sobrement, quasi solitairement. Il riait avec politesse aux plaisanteries des autres ; il était capable de se donner la peine d'écrire une chaude lettre de recommandation ; mais pourtant personne ne lui demandait jamais de sortir avec lui ou ne venait le voir. Un raté sur toute la ligne, voilà ce qu'était Cribben — ex-ingénieur, ex-commis principal, ex-capitaine

d'artillerie, ex-directeur d'une fonderie. Il se disait qu'il avait accompli fidèlement sa tâche jusque dans les plus petits détails, ce qui était exact ; et il se disait que sa faillite était due à son honnêteté parfaite au milieu d'une meute de forbans, ce qui était faux. Il avait échoué parce qu'il était précis.

« Le rapport de ce matin, caporal : je vois que vous vous êtes servi d'une gomme pour nettoyer cette tâche d'encre, au lieu du détacheur liquide. Notez-le, caporal. Il faut utiliser le détacheur. Compris ? » Voilà le genre de chose que disait le précis Cribben — et si c'était en souriant, c'était avec un sourire qui ne collait pas ; il se complimentait ensuite sur son urbanité.

Cribben ne se ménageait pas ; nul ne fut jamais aussi méthodique, aussi minutieux. Fidèle dans les plus petits détails, oui, mais si attaché à ces détails que les grandes choses en pâtissaient. Ses subordonnés donnaient leur démission et épluchaient les pages des Petites Annonces plutôt que de subir encore une semaine de pareille précision ; ses supérieurs le trouvaient terriblement en retard dans son travail, acharné à régler sans en négliger une seule des questions sans importance. Oui, en vérité, Cribben était intolérable. Il savait que les hommes dans leur ensemble sont généralement peu précis et souvent malhonnêtes. Très juste, d'ailleurs. Les gens raisonnables hochent la tête et haussent les épaules ; Cribben jetait feu et flammes. Sa fonderie fit faillite parce qu'il fut incapable de supporter que disparaissent tournevis et clefs à mollette. Il s'imaginait qu'ils étaient volés par ses ouvriers. C'était exact ; mais Cribben ne voulait pas admettre que le chapardage devait faire partie des frais généraux. L'obstination de Cribben aurait eu quelque chose de noble s'il avait tenu à la précision par amour de la vérité. Mais pour lui la vérité n'était qu'un attribut de la précision.

Aussi Cribben, emporté dans le tourbillon de l'échec, dégringola-t-il jusqu'à ce ramasse-miettes des hommes brisés, le service du gouvernement. Arrivé au fond de l'abîme, c'est-à-dire en l'occurrence un poste temporaire de fonctionnaire de dernière catégorie, Cribben commença à remonter quelque peu la pente. Dans cette précision rigide, le sous-directeur du Bureau régional discerna l'essence même du bon fonctionnaire moyen, et lui assigna donc comme tâche de contraindre les rebelles à remplir d'interminables formulaires. Cribben devint enquêteur, avec l'augmentation de salaire maximum prévue par les statuts. Lui confier un poste de super-

vision se révéla une erreur. Pourtant, dans sa sphère, Cribben était incomparable. Ce fut l'apothéose de Cribben. Jamais il n'avait tant aimé son travail, et seul l'ardent désir de réorganiser le Bureau régional sur un modèle plus précis tempérait son contentement. Auréolé par la majesté du gouvernement, la dignité du censeur sur ses traits quand il préparait une enquête ou interrogeait le postulant d'un prêt... Cribben n'avait jamais rêvé mieux. Car Cribben était totalement dépourvu d'imagination.

Et Cribben prit la route du nord, à destination de Bear City.

Des devantures de magasins de nouveautés, d'épiceries et de cafés, construites sans ménager le pin blanc de seconde qualité à l'époque où le pin était bon marché et apparemment inépuisable, disséminées le long d'un large chemin empierré, voilà Bear City. Ils ressemblent aux dents décolorées d'une mâchoire de vieillard, ces bâtiments, car ils se dressent entre des espaces envahis par les herbes folles où l'incendie a ravagé les maisons abandonnées. Une de ces boutiques, avec l'habituelle devanture démodée, haute et encadrée de bois peint d'un blanc délavé, fait également office de bureau de poste.

Le samedi après-midi, dans les petits pays de ce genre, les bureaux de poste sont généralement fermés. Mais ce samedi-là, dans Bear City — Cribben le remarqua en garant sa voiture — non seulement la partie du magasin réservée aux nouveautés mais aussi le bureau de poste étaient ouverts au public. C'était pratique et intelligent, commenta intérieurement Cribben en franchissant le seuil. Cela le prédisposa à l'amabilité.

— « Bonjour, » dit Cribben au postier. « Je suis J.K. Cribben, du Bureau régional. Lisez ceci, je vous prie. » Il présenta sa lettre d'introduction.

Mr. Matt Heddle, postier de Bear City, se trouvait derrière le grillage en fer forgé du vieux comptoir, relique de jours anciens et de villes plus douces de climat ; et sa timide épouse, Jessie, était en face de lui, au comptoir du magasin de nouveautés. Ils avaient l'un et l'autre la dignité qui vient à ceux qui assument longtemps dans de petits pays des postes honorables. Mr. Heddle, avec sa couronne d'épais cheveux blancs et sa démarche auguste, son costume noir bien coupé et sa voix lente et profonde, était un postier rural dont on pouvait s'enorgueillir.

— « Eh bien, je vous souhaite bonne chance, Mr. Cribben, » dit Matt Heddle avec anxiété en lisant la lettre de créance. Mr. Heddle souhaitait garder sa place de receveur jusqu'à la fin de ses jours. « Je ferai mon possible pour vous aider. Je suis navré des difficultés qu'a eues l'autre recenseur. »

— « C'était sa faute, » déclara Cribben avec rondeur. « Ne pas laisser aux rouspéteurs le temps d'ouvrir le bec... voilà ma méthode. Pas de discussion. Il y a pas mal de temps que j'ai affaire aux gens. Posez vos questions, dévisagez-les jusqu'à ce qu'ils se dégonflent et le tour est joué. Je n'aurai pas beaucoup d'ennuis ici. »

Il n'en eut pas. Quels que fussent les défauts de Cribben, ce n'était ni la paresse ni la lâcheté. Il ne passait que six ou sept heures dans la chambre qu'il avait louée ; et, au bout de six jours, il avait vu et vaincu presque tous les fermiers obstinés des alentours de Bear City. Leurs hangars et leurs silos, leurs moutons et leurs bœufs, leurs ouvriers et leurs filles timides, les pièces de leurs maisons et les cabinets derrière — tout avait été passé en revue et enregistré sur les formulaires et les récapitulatifs. Ce que Cribben ne pouvait pas voir de ses propres yeux, il s'arrangeait pour le savoir en foudroyant du regard les hommes mal à l'aise qu'il acculait dans un coin. Il était grand, il était bourru, il était insupportablement tenace. Il valait amplement le salaire que lui versait le Bureau régional. Il ne se laissait jamais rebuter par un « non » — ni d'ailleurs par un « je ne sais pas ». Il se fit détester dans Bear City plus rapidement que quiconque avant sa venue ; et il payait de retour ses détracteurs par un mépris condescendant.

Il devait en partie son succès à sa maîtrise relative : car ceux qu'il affrontait avaient l'impression qu'il ne se retenait qu'avec peine, à deux doigts d'éclater dans une colère formidable, comme un homme pris de vertige oscille en traversant un fleuve en crue sur un tronc d'arbre. Il était d'une froideur terrible, toujours — jamais violent, mais comme retenu par une corde usée. Qui donc aurait eu l'inconscience, ou la témérité, de pousser cet homme hors de ses gonds ? Mieux valait répondre à ses questions et supporter son indiscrétion.

En ce printemps boueux, il s'en alla au volant de sa voiture de service par les chemins pleins d'ornières de Pottawattomie, dénichant jusqu'à la moindre hutte, au moindre squatter indien, au dernier couple de vieillards perdus au milieu des cèdres, jusqu'à la dernière veuve en possession d'une vache et de quelques poulets.

Ils furent décomptés, tous. Ce printemps-là, les oiseaux abondaient dans le Pottawattomie et quelques lilas fleurirent de bonne heure, mais Cribben ne leur accorda pas un coup d'œil, car ils n'avaient pas à être recensés. Il ne recélait pas un atome de fantaisie. Six jours de cette activité et il eut fini sa tâche à l'exception des landes. De tout le Pottawattomie, le district de Bear City était la région qui donnait le plus de mal aux recenseurs, et les landes en étaient le point névralgique.

Qui habite dans les landes, ces plateaux stériles et ravinés couverts de broussailles ? Eh bien, c'est difficile à dire. Une demi-douzaine de familles qui tirent le diable par la queue, peut-être plus — des gens qu'on voit rarement, dont on entend encore plus rarement parler, même dans Bear City. Ils n'ont pas d'argent à gaspiller pour les distractions de la ville, les gens des landes — du moins aucun d'eux, les Gholson mis à part ; et personne n'a jamais vu un Gholson sortir un dollar de son vieux portefeuille graisseux pour autre chose qu'un sac de sucre ou une bouteille de whisky tord-boyau. Les Gholson doivent avoir de l'argent, du moins ce qu'on appelle en avoir dans le Pottawattomie, mais il leur colle aux doigts.

Le samedi après-midi, une semaine après son arrivée, Cribben entra chez le receveur des postes, crotté et content de soi. Matt Heddle se trouvait là, ainsi que Love, le garagiste — Love déjà fort en train à la suite de libations matinales.

— « Je me suis attaqué aux landes, ce matin, Heddle, » annonça gravement Cribben. « Facile comme bonjour. Je suis allé chez les Robinson, et les Hendry. Huit gamins chez les Robinson, sales comme des gorets. » Il examina sa carte. « Demain, eh bien, je commencerai par cette ferme qui s'appelle la Scierie des landes. Pas très carrossable, le chemin pour y aller. C'est juste au bord de la rivière Owens. Qu'est-ce que vous savez sur la Scierie des landes, Heddle ? » Il désignait un point sur sa carte, d'un gros index raide.

Mr. Matt Heddle était un brave homme, mais il n'aimait pas Cribben. Les gens de Pottawattomie disaient que Mr. Heddle était cultivé, ce qui signifie dans ce pays-là qu'on possède trois romans de Marie Corelli et deux de Hall Caines, pourtant ils n'étaient pas très loin de compte dans le cas de Heddle. Une soif de connais-

sance le tenaillait, comme cela arrive quelquefois aux hommes sensibles atteints par l'âge mûr, et sa dévotion aux grands romanciers du XIXe siècle, combinée avec une certaine perspicacité naturelle, avait affiné son jugement. La bonté de son tempérament l'emportant sur tout, il regarda le sévère Cribben et crut lire sur ce visage intolérant l'empreinte de la solitude et du doute, que Cribben ne pouvait pas reconnaître de peur de succomber à la désolation.

Il regarda donc Cribben et dit :

— « Laissez tomber, Mr. Cribben. Ce sont des ignorants, ces Gholson ; ils possèdent la Scierie. Laissez choir. On doit avoir de la boue jusqu'aux genoux là-bas. Vérifiez la surface au cadastre, et sur le relevé des contributions, et oubliez le reste. Vous avez fait le maximum qu'on pouvait demander. »

— « Nous ne laissons rien passer, au Bureau régional, » dit Cribben avec austérité. « J'ai déjà consulté les registres : les Gholson possèdent deux cents hectares. Mais je veux savoir *quel* Gholson. »

Matt Heddle ouvrit la bouche, hésita, contempla méditativement Cribben, puis déclara :

— « C'est Will Gholson qui paie les impôts. »

Love, qui était accoudé au comptoir, un sourire entendu sur les lèvres, émit un petit gloussement parfumé au whisky et dit, brusquement :

— « C'était une sorcière et une mégère, une mégère et une sorcière. Ah ! Vous allez inscrire cette garce au recensement ? »

— « Dave Love, nous ne sommes pas à l'Elite, ici. Nous sommes à la poste, » intervint Mr. Heddle avec civilité. « Pas de grossièreté, s'il vous plaît. »

— « Oui, Will Gholson paie les impôts, » acquiesça Cribben, « mais la terre n'est pas à son nom. Sur le rôle des contributions, il y a « Mrs. Gholson »... rien que ça. Pas de nom de baptême. Où prenez-vous donc vos employés ? »

— « Mrs. Gholson, la Sorcière, la Mégère, » chantonna Love. « Vous allez l'inscrire au recensement ? Elle est morte depuis belle lurette. »

— « La mère de Will Gholson, peut-être, ou sa grand-mère... voilà qui c'est, » murmura Heddle. « Personne ne connaît les Gholson, finalement. Ce ne sont pas des gens avec qui on peut se lier. Une bande de sauvages qu'il vaut mieux éviter. Elle était

très vieille. Je l'ai vue sur son lit de mort. Nous sommes allés à quelques-uns là-bas pour l'enterrement... la seule fois où nous ayons jamais mis le pied chez eux. Simple question de courtoisie. »

— « Courtoisie, mon œil ! » dit Love. « Nous avions la frousse de ne pas y aller, voilà la vérité. Quiconque a pour deux sous de raison se garde bien d'irriter les Gholson. »

— « La frousse ? » répéta ironiquement Cribben.

— « Bon Dieu, oui, mon vieux. C'était une satanée sorcière, et toute la famille a le cerveau fêlé. Un nom de baptême, la vieille Mrs. Gholson ? Qui diable a jamais entendu parler d'une sorcière affublée d'un nom de baptême ? »

— « Vous commencez à boire de trop bon matin, » dit Cribben. Love eut un grognement ironique, sourit et se mit à jouer avec un porte-plume. « Quel employé à la manque avez-vous donc à l'enregistrement, Heddle, pour qu'il n'ait pas rayé des listes une morte ? »

— « Eh bien, je suppose que les Gholson tenaient peut-être à ce que son nom reste inscrit, » dit Heddle, conciliant, avec un soupir. « Et il y avait des bruits qui couraient. Personne ne veut avoir d'histoire avec les Gholson. Il ne faut pas éveiller le chien qui dort, Mr. Cribben. »

— « Si vous tenez à le savoir, » grommela Love, « elle jetait un sort aux vaches, pour commencer. Les vaches des gens qu'elle n'aimait pas, et de ses voisins les plus proches. Les Gholson n'aiment pas la compagnie. »

— « Qu'est-ce que vous me chantez là ? » Cribben s'empourpra de menaçante façon à l'idée d'être l'objet d'une plaisanterie : c'était la seule chose que redoutait son courage dépourvu d'humour.

— « Ne le croyez pas si vous voulez, mais n'empêche que les vaches ont tari. Et quelquefois elles mouraient. Et si cela ne suffisait pas, les Gholson déplaçaient les clôtures et les bornes de marquage. Ils prenaient la terre. Ils occupent maintenant ce qui représentait la surface de quatre ou cinq fermes. »

Mrs. Heddle, qui écoutait, s'approcha de leur côté de la boutique pour confirmer de sa voix timide :

— « Ils ont effectivement déplacé les barrières, Mr. Cribben... ces Gholson. Et les voisins ne les ont pas replacées. Ils avaient bien trop peur. »

— « Il faudra plus qu'une vache malade pour me terrifier, Mrs. Heddle, » répliqua Cribben, dont les joues reprenaient leur couleur naturelle. « Vous n'avez vraiment pas de sang dans les

veines, ici. Qu'est-ce qui se passe dans vos écoles, pour que les gens croient des bobards pareils ? Quel genre d'instituteur avez-vous donc ? »

— « La Scierie des landes terrifierait même un prêtre, Mr. Cribben, » dit Matt Heddle d'un ton pensif. « Il y a une atmosphère là-bas... la scierie a disparu, mais la grande maison d'habitation est encore debout, décrépite maintenant, avec le reste des bâtiments. John Wendover, le marchand de bois, l'avait construite quand on a commencé à exploiter la région, mais les Gholson l'ont achetée après la disparition des forêts. Il y en a qui disent que les Gholson venaient du Missouri. Je ne sais pas. On raconte... Personne ne connaît les Gholson. Ils ont une autre ferme en aval du torrent. Actuellement la famille compte cinq hommes, mais je ne sais pas combien de femmes. C'est Will Gholson qui se charge de régler leurs affaires et il n'est pas plus bavard qu'une carpe. »

— « Il se déboutonnera avec moi, » déclara Cribben.

Matt Heddle ressentit soudain de la pitié. Se penchant par-dessus le comptoir, il posa la main sur celle de Cribben. Rares étaient ceux qui avaient eu pareil geste à son égard, et Cribben, surpris, recula.

— « Ecoutez donc, Mr. Cribben, mon bon ami. Vous avez du cran et vous connaissez votre métier, mais je suis vieux et je vis dans ce pays-ci depuis pas mal de temps. Il y a des gens qui ne s'adaptent nulle part, Mr. Cribben. Y avez-vous pensé ? J'entends par là qu'ils ne se soumettent pas aux mêmes règles de vie que les nôtres. Certains sont meilleurs et d'autres trop mauvais pour ça. Tout le monde en vient à se ressembler à notre époque, tout le monde ou presque, et ceux qui ne cadrent pas avec le reste sont rares ; mais ils existent. Certains sont bizarres, très bizarres. Nous ne pouvons pas les compter comme des timbres-poste. Nous ne pouvons pas les changer, pas de sitôt. Mais ils sont craintifs, pour la plupart : laissez-les tranquilles, et il y a des chances pour qu'ils rampent au fond d'un trou, loin du soleil. Ne les asticotez pas ; ils ne sont pas dangereux, si vous les laissez en paix. Les Gholson sont comme ça. »

— « Ils doivent se soumettre à la loi comme tout le monde, » riposta Cribben.

— « Oh ! la loi est faite pour vous et moi et les gens que nous connaissons... mais elle n'est pas plus faite pour eux que pour des serpents. Tant qu'ils ne transgressent pas la loi, Mr. Cribben, ne

vous en mêlez pas, ne vous en mêlez pas. Ils n'ont pas plus d'importance qu'un nid de guêpes au fond du verger pour autant que vous ne les dérangez pas. »

Le vieil Heddle parlait d'une voix pressante.

— « Une sorcière très mégère, une mégère très sorcière, » chanta Love d'une voix mordante. « O Seigneur, comme elle a bien su leur jeter un mauvais sort. »

— « Tiens, voilà justement Will Gholson qui sort de l'Elite, » chuchota Mrs. Heddle qui se trouvait près de la devanture. Un gaillard trapu et crasseux, avec d'énormes sourcils dressés en pointe, sortait du bar, une bouteille dans chacune de ses poches-revolver. Il ne portait pas la barbe et il n'était pas rasé non plus, et il était sale. Il se dirigea vers une charrette attachée près du bureau de poste.

— « Beau spécimen, » commenta Cribben, irrité de tous ces conseils, l'antagonisme latent de sa nature solitaire jaillissant soudain à la surface. « Je vais lui parler. » Il sortit dans la rue, Matt Heddle le suivait anxieusement et Love fermait la marche. Sentant leur présence, Gholson qui resserrait les harnais de son cheval se retourna avec brusquerie. C'était indiscutablement un gaillard à qui il ne faisait pas bon se frotter ; mais Cribben n'en fut que plus aiguillonné.

— « Will Gholson, » dit-il de sa plus belle voix de capitaine d'artillerie, « j'ai quelques questions à vous poser. »

Un coup d'œil froid ; puis Gholson cracha par terre. Les mots sortirent péniblement, à peine distincts, comme s'il bataillait avec une langue inconnue.

— « C'est vous le recenseur ? »

— « Oui, » dit Cribben. « Qui est propriétaire de votre ferme, Gholson ? »

Un autre coup d'œil, plus long, et une espèce de lente grimace lugubre.

— « Allez au diable, » dit Gholson. « Laissez-nous en paix. »

Quelque chose dans cet être souillé de terre, puant la sueur, presque dépourvu de toute humanité, provoqua un frisson de répulsion chez Cribben ; la conscience de ce recul intérieur piqua sa vanité et il lança en avant son bras puissant pour empoigner Gholson par le devant de sa salopette loqueteuse.

— « Bon Dieu, Gholson, j'irai demain chez vous ; et je visiterai la propriété ; j'aurai le mandat nécessaire ; et je ferai mon devoir ; aussi tenez-vous bien. J'ai entendu dire que cette Scierie des landes est un endroit des plus bizarres, Gholson. Attention que je ne vous en fasse pas sortir. »

Cribben était blême de fureur, il criait comme un portefaix, et tremblait d'énervement. Même la masse amorphe du visage de Gholson perdit son apathie devant cette rage, et Gholson resta sans réagir dans la poigne de son grand interlocuteur.

— « Mr. Cribben, mon ami, » disait Heddle. Cribben se rappela où il était, et ce qu'il était ; il lâcha Gholson ; mais il approcha du sien son visage tendu et répéta : « Demain. Je vais là-bas demain. »

— « Demain, c'est dimanche, » fut tout ce que dit Gholson.

— « J'y serai demain. »

— « Le dimanche, ce n'est pas un jour pour ça, » dit Gholson, presque d'un ton plaintif. C'était comme si Cribben avait percé cette masse de chair et touché une fibre morale.

— « J'y serai, » dit Cribben, triomphant farouchement.

Gholson se hissa dans sa charrette avec lenteur, prit les rênes et se figea comme s'il rassemblait ses esprits pour un dur effort.

— « Ne faites pas ça, monsieur. » C'était un grognement. « Celui... celui qui ne respecte pas le dimanche... eh bien, il a mérité ce qui lui arrive. »

Et Gholson s'en alla.

— « Il y a quelque chose qui ne va pas, Mr. Cribben ? » questionna Heddle, surpris : car Cribben s'était laissé tomber sur le banc placé devant le bureau de poste et aspirait l'air convulsivement.

— « Tenez, remontez-vous, » dit Love avec inquiétude en lui brandissant une fiasque sous le nez. Cribben but une gorgée de whisky, soupira, se détendit. Il sortit de sa poche une enveloppe et avala un cachet avec une autre gorgée de whisky.

— « Le cœur ? » demanda Heddle.

— « Oui, » dit Cribben, aussi humblement que sa nature le lui permettait. « Il n'a jamais marché bien fort. Je ne devrais pas m'énerver. »

— « Avec ce cœur-là, il ne faut pas que vous alliez à la Scierie... non, absolument pas, » dit le postier avec gravité.

— « C'est une sorcière, Cribben. » Love était penché au-dessus de lui. « Vous m'entendez, hein ? Je vous dis que c'est une sorcière. »

— « Chut, Love, » intervint le postier. « Ou si vous allez tout

de même là-bas, Mr. Cribben, prenez avec vous deux hommes du shérif. »

Cribben avait bien eu l'intention de requérir l'assistance du shérif, mais du diable maintenant s'il n'irait pas seul.

— « Je me rends de ce pas chez le juge pour obtenir un mandat de perquisition, » répliqua-t-il, tête haute. « C'est tout ce qu'il me faut. »

Heddle l'accompagna jusqu'à la pension où Cribben garait son automobile. Il ne dit rien tout le long du chemin, mais quand Cribben fut installé au volant, il se pencha à la portière, un air grave sur son bon gros visage amical de vieillard.

— « Il court beaucoup de vieux préjugés dans le Pottawattomie, Mr. Cribben. Mais, vous le savez, la plupart des hommes règlent leur vie d'après des préjugés. Nous y sommes bien obligés ; nous ne sommes pas assez intelligents pour agir autrement. A la racine d'un préjugé, il y a toujours quelque chose. Je ne connais pas bien les Gholson, mais nos préjugés à leur égard sont fondés. Il y a des lièvres qu'il vaut mieux ne pas lever. »

Sur quoi Cribben remonta sa glace, secoua la tête, mit le moteur en marche et démarra.

Après tout, qu'aurait-il pu dire de plus ? songea Matt Heddle. Cribben irait là-bas, cocherait tout ce qu'il verrait, harcèlerait Will Gholson et reviendrait, hérissé comme un dindon. Il se montait la tête... Il souhaitait presque que quelqu'un insuffle la crainte du feu de Dieu au cœur du recenseur. Mais ce n'était qu'un coin de pays arriéré, et Cribben était un homme aux idées modernes.

Le dimanche matin, Cribben emprunta seul la route qui montait vers les landes. Dans sa poche, il y avait une série de formulaires, et un mandat de perquisition en cas de besoin ; Cribben avait laissé son revolver chez lui, estimant que son tempérament coléreux représentait un danger plus grand que ceux qu'il risquait de la part des Gholson. Cabanes abandonnées et masures au toit effondré, cours d'eau paresseux encombré de vieux troncs d'arbre, kilomètre après kilomètre de taillis défilaient devant Cribben. C'était un pays désert, trois fois moins peuplé qu'il y a cinquante ans, et Cribben ne croisa personne à cette heure-là.

Dans la région des landes, les clôtures en fil de fer étaient inconnues : d'énormes souches, arrachées dans les champs et

traînées au bord de la route, sont dressées les unes à côté des autres pour empêcher les vaches de s'échapper, leurs racines tronquées pointant vers le ciel vide. Parfaitement symboliques du pays des souches, éventré et mort, ces clôtures ; mais Cribben ne s'intéressait pas aux symboles. A dix heures, il négociait avec précaution un bout de route toute rayée d'ornières qui étire ses méandres à travers le Long Marais ; il y avait trente centimètres d'eau pardessus, ce printemps-là. Mais il passa sans encombre, pour se retrouver d'ailleurs un peu plus tard enlisé dans le terrain humide entre deux traîtresses éminences de sable. Ses roues arrière n'avaient pas de prise ; furieux, il les fit tourner jusqu'à ce qu'il eut enfoncé sa voiture à hauteur des moyeux ; puis, reprenant son sang-froid, il continua à pied. Le garage de Love désembourberait la voiture plus tard ; il serait obligé de retourner à pied en ville, ou de dénicher un téléphone quelque part, quand il en aurait fini avec cette affaire. Il avait promis d'être à la Scierie ce matin, et il y serait. Il n'avait plus qu'un kilomètre ou deux à faire, d'ailleurs.

Le chemin détrempé qui avait été jadis une route d'exploitation forestière l'aurait conduit chez les Gholson, encore que par un certain nombre de détours. Mais, en consultant sa carte, Cribben vit qu'en traversant un bosquet d'arbres feuillus il pourrait — avec un peu de chance — s'épargner un quart d'heure de marche. Il commença donc à gravir une pente douce, laissant au passage sur sa droite les ruines d'une petite ferme à hauts pignons, abandonnée depuis un nombre d'années assez restreint. « Les Gholson n'aiment pas avoir de proches voisins. » Chênes, érables et bouleaux, ce bois, avec les feuilles détrempées de bien des automnes sur le sol et des champignons blancs et visqueux pareils à des éponges. L'eau des arbres s'égouttait sur Cribben, mouillant son veston. C'était un bois silencieux, très silencieux ; les derniers vestiges d'un sentier s'y voyaient encore.

Le sentier qui se terminait sur l'arête d'une colline amena Cribben devant une clôture de souches aux proportions grandioses. Au-delà s'étendait un pâturage, défriché avec un soin exceptionnel dans le pays ; après le pâturage, le terrain descendait vers un ruisseau rapide pour remonter en tertre abrupt juste en face de Cribben ; et sur cette butte se dressait la Scierie.

La maison était entourée de tous les côtés par les champs des Gholson, œuvre d'années de labeur fantastique. Quelle force avait poussé ces hommes taciturnes à accomplir ces merveilles d'orgueil

agricole ? Car c'était une ferme splendide : toutes les pentes dangereuses avaient été tendrement étayées et renforcées pour les protéger des pluies, toutes les pierres avaient été enlevées et empilées au coude du torrent, toutes les plantes suspectes d'être des parasites arrachées. La vaste demeure carrée — toujours d'une simplicité sévère, maintenant lugubre avec sa charpente noircie d'où la peinture s'était écaillée depuis longtemps — dominait tout le vaste domaine. Une aile basse, abritant sans doute la cuisine et le bûcher, était accolée à la face nord du vieux bâtiment qui semblait mutilé d'indéfinissable façon. Cribben finit par comprendre en quoi la maison avait été défigurée : elle était presque aveugle. Toutes les fenêtres du premier étage avaient été bouchées — pas seulement recouvertes, mais démontées et remplacées par des planches qui obturaient totalement les ouvertures. C'était comme si la maison avait été capturée par les Gholson, et subissait leur esclavage, tel un autre Samson, ligotée et rendue aveugle.

Tout cela fut noté au premier coup d'œil ; un second ne découvrit pas trace d'être vivant dans les parages — pas même un chien, pas même une vache. Mais l'une des souches livides remua.

Cribben sursauta. Non, pas une souche : quelqu'un qui était accroupi le long de la clôture, appuyé sur une racine tronquée, et qui observait non pas lui mais la maison. Une fille se trouvait à quelques mètres de lui, pieds nus, habillée d'une robe faite de sacs-réclame imprimés, de quinze ou seize ans, et irrémédiablement laide, les cheveux emmêlés : ce n'était pas le pays où peuvent fleurir les roses sauvages. Elle ne l'avait pas entendu. Nonobstant sa raideur naturelle, Cribben était amateur de plein air et savait se déplacer avec le minimum de vacarme. Il s'approcha de la jeune fille sans bruit et dit, d'un ton qui se voulait affable : « Eh bien, comment va ? »

Ah ! quel hurlement elle poussa ! Elle était en train d'observer la façade aveugle de la scierie avec une telle intensité, une espèce de ricanement aux lèvres, que la phrase de Cribben avait dû résonner à ses oreilles comme la voix du Seigneur dans le buisson ardent ; virevoltant, elle hurla, la démence sur le visage, jusqu'à ce qu'elle commence à comprendre que ce n'était auprès d'elle qu'un inconnu. Bien que Cribben ne fût pas autrement sensible, cette terreur intense éveilla presque en lui de la compassion, et il posa doucement la main sur l'épaule de la fille en disant :

— « N'ayez pas peur. Voulez-vous me conduire à la maison ? »

Il esquissa un mouvement comme pour l'entraîner au bas de la pente.

Alors la frayeur envahit à nouveau son visage marqué par la lourdeur caractéristique des Gholson. Elle se débattit en jurant. Cribben — il y avait de la pruderie dans sa nature — fut terriblement choqué : c'étaient des jurons hystériques, à peine compréhensibles, un amalgame de toutes les antiques obscénités paysannes. Et elle était très jeune. Elle se dégagea et s'enfonça dans le bois épais.

Rien ne bougeait dans ces vastes champs. Aucune fumée ne montait de la cuisine, aucun poulet ne caquetait dans la cour. Dans le ciel planait un corbeau, un intrus dans ce cadre autant que Cribben ; rien ne semblait en vie aux alentours de la Scierie. Si Will Gholson était assez fou pour monter la garde derrière une des fenêtres avec un fusil à portée de la main, Cribben serait une cible impossible à manquer, et Cribben le savait. Mais aucun mouvement ne se manifesta derrière les volets, et Cribben fit sans encombre le tour de la maison jusqu'à la porte de la cuisine

Un temps d'arrêt et un coup d'œil apprirent à Cribben que les animaux étaient partis, tous jusqu'à la dernière poule et au dernier chat. Conduits à la ferme d'en-bas pour le brimer et le retarder ? Et il semblait que tous les Gholson avaient disparu avec eux. Il frappa à la porte fendillée : rien que l'écho. La porte n'était pas fermée ; ayant son mandat en poche, il entra. Si Will Gholson se cachait à l'intérieur, il le dénicherait.

Quatre pièces basses — cuisine, une manière de salon, deux chambres à coucher hétéroclites — c'était l'aile de la maison, où tout dénotait un départ précipité. Une massive porte à panneaux séparait le salon de la masse carrée du corps de logis principal, et sa grosse clef était dans la serrure. Eh bien, on pouvait toujours essayer. Ouvrant la porte, Cribben jeta un coup d'œil à l'intérieur : des rideaux noirs élimés étaient tirés devant les fenêtres — et les fenêtres d'en-haut étaient aveuglées, bien entendu. Il revint à la cuisine prendre une lampe à pétrole, l'alluma et retourna dans les pièces obscurcies.

Il y avait plus de quatre mètres sous plafond dans ces chambres glacées ; et les restes d'une prospérité victorienne en causeuses moisies et miroirs dont la dorure s'écaillait ; avec, partout, de la

poussière. Une demeure humide, figée dans le silence. Ordonnant à ses nerfs de rester calmes, Cribben gravit la pente harmonieuse du robuste escalier, le plâtre blanc du mur luisant à la clarté de sa lampe. De la poussière, encore.

Un large couloir, et trois pièces de dimensions moyennes, la porte entrebâillée, avec un bois de lit sans literie dans chacune ; au bout du couloir, une porte qui résistait. Influencé par le silence ambiant, Cribben pesa avec précaution sur la poignée, si bien que le grincement des gonds fut faible quand le battant céda. Levant la lampe au-dessus de sa tête, il entra.

Une commode à dessus de marbre, une cuvette poudrée de poussière, une fantastique armoire en chêne — et un impressionnant lit victorien en palissandre, sculpté et chantourné, dont la haute tête jetait une ombre sur les draps qui couvraient le matelas. Il y avait en effet des draps ; et ils étaient soulevés par la forme de quelqu'un blotti dessous.

— « Sortez de là, » dit Cribben, la gorge sèche. Il n'obtint pas de réponse et rabattit brusquement les couvertures. Il eut une demi-seconde pour regarder avant de lâcher sa lampe.

Vieille, vieille... quel âge avait-elle ? Elle avait dû être extraordinairement grasse, il s'en rendit compte dans ce bref instant, mais maintenant sa peau marquée par des rides de méchanceté pendait en horribles plis lâches. Combien diabolique ! Et même ainsi, cette lippe impérieuse, cette mâchoire saillante — il comprenait enfin de quelle source provenait l'énergie qui avait édifié et entretenait le domaine de la Scierie. Les paupières étaient abaissées. C'est tout ce qu'il eut le temps de voir avant que la lampe se brise. Ah ! pourquoi ne l'avaient-ils pas enterrée ? Car elle était morte, morte depuis longtemps, depuis bien des années.

Toute clarté disparue, Cribben resta figé, les doigts machinalement crispés contre ses cuisses. Dans son cerveau, absurdement, surgit une image oubliée depuis son enfance, une gravure en couleur de son *Roi Arthur* : « Lancelot dans la chapelle du sorcier mort », où le chevalier soulève le coin d'un linceul. L'image s'effaçant, Cribben immobile se dit, sans proférer un son mais enchaînant les mots l'un après l'autre comme si c'était une incantation, « la vieille Mrs. Gholson, vieille sorcière, vieille mégère ». Puis il chercha à tâtons le chemin de la porte invisible et trébucha sur l'entourage métallique de la lampe.

Dans le noir, le sens de l'équilibre disparaît, et Cribben se sen-

tit vaciller, et se rendit compte avec horreur qu'il tombait en plein sur le lit. Il heurta les draps avec force et resta immobile, paralysé par le dégoût. Puis il s'aperçut qu'il n'y avait personne sous lui.

Sa répulsion fut submergée par une impulsion irrésistible, et Cribben tâta le lit dans tous les sens, avec le vain espoir de s'être trompé. Mais non. Il n'y avait pas de corps dans ce lit à part le sien. Recroquevillé comme un gros chien maladroit, il se blottit contre la tête du lit, clignant des paupières pour capter la moindre lueur de clarté, quoi qu'elle dût lui montrer.

Il avait laissé la porte ouverte et, par l'embrasure, arrivait le plus vague des vagues reflets de lumière, faible indice du grand soleil qui brillait au dehors. Maintenant que ses yeux avaient séjourné un peu dans la pièce, Cribben parvenait à distinguer ce qui était à contre-jour devant cette embrasure — un dossier de chaise, le bord de la porte, la poignée. Et une silhouette vint soudain se profiler : un nez impérieux, une lippe, une mâchoire proéminente. Voilà tout ce qu'eut le temps de voir Cribben avant que son cœur affolé esquisse son dernier bond.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Behind the stumps.

EDGAR PANGBORN

La Voglebête

Sans contredit le texte le plus étrange, le plus inhabituel, de ce numéro. Qu'est-ce que la Voglebête ? De quel recoin du subconscient est-elle issue ? Que symbolise-t-elle ? Voir la solution du côté de la psychanalyse.

MOLLY revint à pas pressés du super-marché, avec un poulet à rôtir pour le dimanche. Elle avançait la tête pleine de projets, avec un regard de somnambule : des jupes de papier pour les pattes de volaille ; des cure-dents en guise de pattes pour les olives ; les carottes crues, dont Danny était friand, pourraient être découpées pour former des silhouettes drôlatiques. Il y aurait ensuite les morceaux froids pour le dîner dominical, et avec les os, on pourrait faire du bouillon pour la soirée, que l'on dégusterait en regardant la télévision ou en jouant aux dames.

Molly McManus s'activa joyeusement pendant le reste de la journée du vendredi. Elle frotta les parquets du salon de la petite maison et garnit les fenêtres de deux paires de rideaux fraîchement lavés. Grâce à la méthode qu'elle apportait à son travail, elle eut encore le temps de faire une petite visite à Mrs. Perlman, sa voisine, qui attendait de nouveau un bébé. Elle pensa à cesser de fredonner lorsque Danny rentra, car cela lui portait parfois sur les nerfs — un contremaître dans une fabrique d'explosifs ne peut se permettre la moindre nervosité. Néanmoins, elle poursuivit mentalement sa chansonnette. Au dîner, elle servit des animaux faits de pickles. Rien de plus simple — un oignon mariné en guise de tête, des tranches de cornichon pour le corps et, comme d'habitude, des cure-dents pour faire office de jambes. Danny s'était esclaffé en admirant le résultat. Molly se coucha, tout heureuse, blottie, par gratitude, contre son corps massif et las, et elle s'endormit pour quelque temps d'un sommeil paisible.

Danny était bien fatigué, mais la fin de semaine lui permettait de se reposer. Molly s'inquiétait de le voir prendre du poids. Il avait un soupçon de ventre. Des poches commençaient à se for-

mer sous ses yeux gris bonasses, et leur cornée devenait rouge lorsqu'il oubliait de mettre ses lunettes pour lire. Son pas était devenu pesant, si insensiblement qu'on en oubliait presque à quel point il avait eu le pied léger. Molly était d'avis qu'on aurait dû lui confier un travail de bureau. Elle s'éveilla au cours de la nuit et demeura une bonne heure à ruminer ces réflexions, tout en regardant le reflet des feux de la circulation s'éteindre et s'allumer tour à tour, sur le plafond de la chambre à coucher. Il avait bien mérité d'entrer dans les bureaux. Il devrait aller trouver directement les autorités et faire valoir ses droits.

Et, cette nuit-là, elle se sentait oppressée aussi par le sentiment familier d'un vide spécial dans les bras. Elle compta jusqu'à huit, une douzaine de fois environ, en synchronisme avec les ronflements paisibles de Danny, et murmura une prière qui n'était devenue, avec le temps, guère plus qu'une habitude mélancolique. Elle avait quarante et un ans ; il faudrait un miracle pour mettre au monde un enfant à cet âge.

Le dimanche fut satisfaisant, comme prévu. Le repos avait fait disparaître en grande partie la fatigue de Danny — le samedi, il avait même sorti sa collection de timbres et la lui avait fait admirer, chose qui ne lui arrivait que dans ses meilleurs jours. Puis, au déjeuner du dimanche, un jus succulent avait ruisselé du poulet sous le couteau à découper de Danny, et l'appartement tout entier avait été embaumé par le parfum savoureux de la volaille rôtie. Repu et le visage somnolent, Danny avait desserré sa boucle de ceinture d'un cran et Molly feignit de n'en rien voir — elle était, elle-même, rien moins que svelte. L'après-midi fut assombrie par une neige de février qui aurait rendu la conduite de l'auto désagréable, si bien qu'au lieu d'aller au cinéma, ils s'amusèrent à résoudre des mots croisés jusqu'au moment où Danny s'assoupit en cherchant le nom d'un dieu nordique. Le soir venu, ils mangèrent les morceaux de poulet froid. Après que Danny, las de regarder la télévision, s'en fut allé se coucher, Molly McManus s'installa pour faire bouillir les os du poulet et raccommoder l'une des chemises de son mari. Bien que tout autour d'elle semblât l'y encourager, Molly avait horreur du gaspillage, qu'elle trouvait un peu indécent et stupide...

Puis elle le vit soudain, accroupi sur la table de la cuisine où il était tombé — à moins qu'il n'eût bondi ? — de la passoire pleine

d'autres os. Ses bras se tendaient vers Molly, comme pour un geste de supplication ou une révérence, et il avait tout à fait l'air d'une Voglebête.

— « Pauvre petit ! » dit Molly, et comme elle tendait le doigt vers sa tête étroite et affectueuse, il lui sembla que la Voglebête s'asseyait sur ses sortes de pattes et se secouait légèrement. En tout cas il y avait des gouttes de bouillon éclaboussées sur la table, qui ne provenaient pas nécessairement de la passoire.

Elle ne voulait à aucun prix la déranger. Elle jeta les autres os à la poubelle et rangea le bouillon, mais sans s'occuper de la table de la cuisine. Elle était toujours levée avant Danny, afin de lui préparer son petit déjeuner, et il n'y avait pas à craindre les cafards ou les fourmis. Elle se glissa dans le lit en pensant un peu à la Voglebête, mais davantage à Danny.

A demi somnolente, elle avait laissé quelques autres choses en désordre ; sa corbeille à ouvrage, par exemple, demeurée, avec son couvercle béant, près de l'antique et authentique fauteuil à bascule. Elle était venue du pays avec sa grand-mère, cette corbeille faite d'herbes odoriférantes tressées, dont l'or séché était pâli par les ans. Lorsqu'elle se leva de bonne heure, le lundi matin, elle trouva la Voglebête nichée dans la corbeille et fit le geste de l'en sortir, mais bien qu'elle ne reculât pas, il lui sembla qu'elle secouait... non, pas exactement la tête...

Elle déposa la corbeille au fond du tiroir réservé à l'argenterie, laissant celui-ci légèrement entrouvert pour l'aération, jusqu'au moment où Danny partit au travail. Non qu'il pût se montrer impatient ou rude à son égard, mais le lundi matin il ne pouvait pas être complètement avec elle ; il n'ignorait pas systématiquement sa présence mais il se préparait en pensée aux épreuves et aux responsabilités de la journée. Elle voyait se déclencher le processus et ne pouvait l'aider qu'en le laissant tranquille. D'autre part, il était allergique à certaines choses, les chats et les chiens entre autres. Et si elle faisait allusion à la Voglebête, il pourrait se croire obligé d'intervenir. Elle pouvait donc attendre jusqu'au soir.

Au cours de la journée, elle ménagea une place au fond du tiroir inférieur du bureau pour la corbeille de la Voglebête. L'endroit était commode ; elle pouvait trottiner de temps en temps jusqu'à la chambre à coucher pour voir si la Voglebête avait besoin de quelque chose. Elle lui offrait des miettes de pain, de la bouil-

lie de maïs et diverses autres choses, mais il était évident qu'elle n'avait pas besoin de manger, ce qui n'était peut-être que naturel. Le tiroir du bureau demeura ouvert jusqu'au moment où elle entendit la voiture de Danny pénétrer dans le garage, et au moment où elle le ferma, elle prit la résolution de tout lui dire. A la vérité ce n'était ni juste ni loyal de garder le secret pour elle.

Mais on avait frôlé le désastre à la fabrique. Un des subordonnés de Danny avait fait preuve de négligence — d'une négligence inexcusable — et l'homme devait être renvoyé. Le souvenir de l'incident oppressait toujours Danny McManus comme un frôlement d'ailes noires, et le moment était mal choisi pour le mettre au fait d'un événement insolite.

Le mardi soir, il était hanté par la même préoccupation. Il marmonnait que c'était sa faute, qu'il aurait dû mieux éduquer le coupable.

Le mercredi, il était simplement épuisé et s'endormit dans son fauteuil, le nez dans son journal, sans défense et... ma foi, pas très jeune.

Le jeudi soir, Molly commençait à sentir peser sur ses épaules le fardeau d'une certaine culpabilité. Si elle s'ouvrait à Danny de la présence de la Voglebête, il pourrait se demander pourquoi elle avait attendu tout ce temps. Il y mettait tellement du sien, ce trésor, toujours installé bien sage et bien tranquille dans sa corbeille, un peu avant l'arrivée de Danny, ce qui était d'autant plus méritoire que, ce jeudi-là, il n'avait cessé de la suivre par toute la maison.

Le vendredi, elle pensa que la Voglebête serait contente de l'accompagner au super-marché. Mais il était clair que la Voglebête elle-même comprenait que la chose n'était pas possible. Non, elle ne demandait rien, seulement elle était un peu triste et, au retour de sa maîtresse, elle attendait joyeusement en remuant... non, pas exactement la queue...

L'après-midi, Molly se sentit trop paresseuse pour accomplir les habituels travaux ménagers et faillit s'assoupir dans l'antique fauteuil à bascule ; elle pensait à sa grand-mère et la revoyait déambuler infatigablement à travers le pays natal, parlant de sa voix haut perchée mais aussi douce que le vent dans la cheminée et éclatant d'un rire grêle, qui jaillissait comme les étincelles d'une bûche incandescente. Jusqu'au moment — oh ! sûrement elle s'était assoupie — où Molly s'entendit murmurer des phrases niaises à la

Voglebête qui reposait dans ses bras : « Ce n'est pas comme si je te prenais exactement pour un vrai talisman, mais je me laisse aller à penser tout haut. Cependant, il vaut mieux n'en rien dire à Danny. On ne peut jamais savoir ce qu'il pourrait faire. Dommage que nous n'ayons pas eu d'enfant, dommage qu'il ne veuille pas demander ce travail de bureau qu'il a si bien mérité, alors qu'il n'aurait qu'un mot à dire... mais on ne peut pas s'empêcher d'y penser parfois... »

La nuit venue, Danny la désira, comme un jeune homme, et dans la période de douce euphorie qui suivit, elle rassembla son courage à deux mains et lui suggéra de demander un travail de bureau. Bien qu'il ne répondît ni oui ni non, il prit la chose avec calme et considération, sans paraître le moins du monde contrarié. A une ou deux reprises, dans l'obscurité pesante, après que Danny se fut endormi, elle entendit en provenance du tiroir du bureau un petit soupir, proche du grognement, rappelant le bruit que fait un chat après avoir fait trois tours et s'être enfin installé dans sa corbeille.

Ce ne fut pas avant la semaine de Pâques que Danny découvrit la Voglebête. Il était déjà d'une humeur massacrante, en retard pour son travail, acharné à poursuivre une chaussette égarée et préférant se mettre en colère plutôt que de prendre une autre paire, un pied dans une chaussure non lacée, l'autre entièrement nu avec tous ses orteils irrités. La Voglebête avait fait de son mieux pour se cacher sous un soutien-gorge. « Oh ! ça, » dit Molly, « ça ressemblait tellement à quelque chose. Tu te rends compte, jouer à la poupée à mon âge... Regarde les petites pattes qu'il a et tout et tout ! » La Voglebête ne fit pas un mouvement tandis que Danny la tenait entre ses doigts pour l'examiner, de cela elle était sûre.

Il la replaça dans le tiroir. Pas un mot. Il prit une autre paire de chaussettes. Pas un mot, pas un sourire. C'est un genre qu'il prenait parfois, et souvent cela ne signifiait rien, sinon qu'il était intrigué. Lorsqu'il fut parti, Molly eut tout juste la force de se rendre à la salle de bains, tellement elle était étourdie et malade.

Malade comme une bête, mais pourquoi ? Ce n'était sûrement pas la découverte par Danny de la Voglebête qui l'avait à ce point bouleversée. Le petit déjeuner qui lui était resté sur l'estomac ? Impensable ! Incrédule, effleurant seulement l'idée, comme un nuage qui ne manquerait pas de s'évanouir au premier contact, Molly compta les jours. A quelles extrémités la sottise peut-elle vous

porter ? Néanmoins, à plusieurs reprises au cours de la journée, elle scruta dans le miroir son visage rond et pas tellement joli, et cependant une petite voix intérieure lui répétait avec insistance qu'il était plutôt agréable. Plus doux, en tout cas, et plus animé. Un air différent.

Deux jours plus tard, elle se rendit au cabinet du docteur, presque furtivement, comme si elle n'avait pas, autant qu'une autre, le droit de subir le test du lapin et tout le reste.

Le test fut positif.

Outre le « oui » crucial, le docteur lui fit part d'autres considérations, car il la connaissait depuis quinze ans. Ce qui la rendait perplexe, c'était de deviner, sous la jovialité professionnelle, une évidente contrariété. Lorsqu'elle cria au miracle, il ne put mieux faire que de la gratifier d'un demi-sourire et d'une nouvelle litanie de précautions à prendre et de bons conseils. Mais peu lui importait. Les chœurs entonnaient le chant d'action de grâces ; pendant tout le jour, ses pensées ne firent qu'aller et venir le long d'un pont mouvant, couleur d'arc-en-ciel.

C'est après l'appel téléphonique du docteur, déclarant que le test était positif et lui indiquant la première série des précautions à prendre, qu'elle découvrit que la Voglebête avait vidé sa corbeille à couture pour y rassembler des trésors de son cru : une bobine de fil vide, un morceau de papier d'étain, une gomme arrachée à l'extrémité d'un crayon — rien, bien entendu, dont on puisse avoir besoin ou que Danny pût réclamer. Molly n'en éprouvait pas la moindre contrariété, surtout quand elle s'aperçut que la Voglebête la regardait avec un regard complice dans... eh bien, pas exactement les yeux...

Danny ne fut pas mis au fait du miracle avant que les deux époux fussent étendus côte à côte dans le lit conjugal, leurs visages dans l'obscurité. Pour lors, Molly s'était suffisamment habituée à l'idée pour être à même de calmer un peu son anxiété et de savourer un bonheur précaire, mais authentique. Il lui apparut, en sombrant dans le sommeil, son mari la tenant comme si elle était faite de verre filé, qu'il serait maintenant plus simple d'organiser les relations de Danny avec la Voglebête. Il fallait se montrer indulgent pour une femme enceinte et lui passer toutes ses fantaisies.

Le lendemain, elle mit Dorothy Perlman au courant de la nouvelle — par téléphone, et cela le plus naturellement du monde,

pensa-t-elle, mais Mrs. Perlman accourut immédiatement, toutes voiles dehors, dégorgeant un fleuve intarissable de conseils, de suggestions, d'anecdotes réconfortantes, lui offrant une épaule massive à humecter de ses larmes et n'ayant de cesse qu'elle ne fût utilisée. Son premier avait mis Nathan dans tous ses états, disait-elle, sans compter qu'elle n'était pas elle-même plus fière que cela, mais le moment venu, il était venu au monde comme une lettre à la poste.

Molly McManus aimait les gens. Elle fut à deux doigts de commettre une sottise en révélant à Dorothy l'existence de la Voglebête, mais un semblant de remue-ménage là-bas dans le tiroir du bureau, derrière le dos de Dorothy, quelque chose comme... oh ! pas exactement une tête... qui se levait avec inquiétude, lui donna à penser que son idée n'était pas tout à fait la meilleure.

Ce n'était pas que la possession d'une Voglebête fût un mal en soi. C'était plutôt toutes ces fastidieuses explications qu'il fallait donner.

Il arriva que Danny était à ce point obsédé par le miracle qu'il ne pensait à rien d'autre. Molly prit l'habitude de laisser le tiroir du bureau plus largement ouvert. La Voglebête en fut manifestement ravie, mais n'en tira aucun avantage déraisonnable. Parfois, elle s'aventurait hors de sa corbeille lorsque Danny se trouvait à la maison, mais seulement quand il était occupé dans une autre pièce — pourtant, un dimanche après-midi, alors que Molly croyait son mari en train de faire la sieste, elle perçut le choc soudain de ses pieds sur le parquet de la chambre et le début d'une exclamation : « Bon D... » Mais cela n'alla pas plus loin. Peut-être avait-elle été le jouet de son imagination ?

Un soir d'août, peu de temps avant leurs deux semaines de vacances à Atlantic City, Danny eut avec elle une conversation où il se montra plus inquisiteur que d'habitude. Il voulait obtenir une nouvelle fois l'assurance qu'elle était heureuse — non pas de la perspective de l'avenir avec le bébé et tout le reste, mais dans le présent immédiat. « Voyons, Danny, je le suis, tu le sais bien. Je parie que tu es encore allé déranger le docteur aujourd'hui. »

— « J'y suis allé, histoire de parler. Tout va bien, m'a-t-il dit. Mais que pourrait-il dire d'autre si tu venais le trouver avec une fièvre mortelle et deux jambes cassées ? »

Molly savait personnellement qu'il ne pouvait rien arriver, les miracles n'éprouvant pas de pannes. Mais il faut plus que de l'aspi-

rine pour faire franchir ces épreuves à un mari ; du tiroir du bureau, sortait de temps en temps un soupir minuscule.

Cette nuit-là, elle s'éveilla au petit matin et remarqua la Voglebête hésitante et perdue sur la couverture du lit. Danny dormait à points fermés. Elle tendit un coin de la couverture pour lui permettre de grimper si elle le désirait et, au moment de s'endormir, elle sentit sur son épaule le grattement sec de... pas exactement ses pattes...

Le lendemain, Danny rentra en annonçant que, de contremaître qu'il était, on l'avait bombardé inspecteur, selon ses propres termes. Ce n'était pas exactement un travail de bureau, répondit-il aux questions excitées que lui posait Molly, mais quelque chose d'approchant. « Dieu soit loué, tu ne passeras donc plus ta journée à triturer cette abominable matière ? »

— « C'est à peu près cela, » répondit-il avec prudence. « J'ai été longtemps contremaître, leur ai-je dit, et maintenant il faut que je pense à l'héritier des McManus. »

La Voglebête se tint très bien à Atlantic City. Molly avait été inquiète de son voyage à l'étroit dans une valise, mais elle en sortit sans aucun mal. La femme de chambre de l'hôtel lui donnait quelques inquiétudes, mais elle résolut le problème en tombant en admiration devant un très grand sac à main exposé dans une vitrine et que Danny lui offrit immédiatement ; il possédait un compartiment où la Voglebête se trouvait parfaitement heureuse, au point d'inventer une sorte de jeu consistant à se cacher derrière des tampons de maquillage et autres ingrédients.

Ils demeurèrent à l'écart de la foule, contemplant la mer et le ciel aux lentes transformations. Au cours de vacances précédentes, ils avaient souvent accompagné des amis en pique-nique, à des réunions et autres amusements. A présent elle n'en éprouvait pas le désir, et Danny trouvait la chose naturelle.

Un jour sur la place, elle dit, à peine consciente de la tournure que prenaient ses paroles : « Dommage que tu n'aies pas connu ma grand-mère, Danny. Elle est morte quand j'avais douze ans. Oh ! ces histoires qu'elle nous racontait, et moi qui l'écoutais la bouche grande ouverte et le vent qui m'emportait les esprits, si toutefois j'en avais ! Elle nous a dit un jour comment ils étaient venus l'enlever — elle voulait parler des farfadets — et l'on ne pouvait faire autrement que de la croire, de la façon dont elle parlait ; comment elle s'était endormie dans un pré, le jour de la

Saint-Jean, alors qu'elle avait onze ans, et ils étaient venus la chercher, ils l'avaient fait monter sur un poney blanc comme neige et aussitôt il s'était enfoncé tout droit sous la terre, jusqu'à leur demeure. Celle-ci se trouvait dans le pied creux d'un chêne, et ils lui avaient servi des gâteaux et du miel, et ils avaient fabriqué des petites créatures avec des bouts de bois et des feuilles, qui marchaient, qui parlaient et qui jouaient du violon. Après, je lui demandais toujours : « Dis, grand-mère, tu n'en as pas rapporté à la maison, de ces bouts de bois qui marchaient et faisaient de la musique ? » Et elle répondait toujours : « « Si fait, Molly, mais tu te souviendras que cela se passait il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans. Maintenant, ils seraient réduits en poussière et, dans tous les cas, ils n'auraient pas pu venir du pays avec moi... »

La neige s'était remise à tomber lorsque commencèrent les douleurs de Molly, un peu prématurément. Entre deux accès, tandis que Danny téléphonait à l'hôpital, Molly caressait la Voglebête et s'efforçait de lui expliquer qu'il lui faudrait demeurer bien sage dans sa corbeille et surtout ne pas s'inquiéter, en aucun cas. Il était difficile de savoir jusqu'à quel point la Voglebête comprenait ; pourtant elle paraissait bien sourire, quoique pas exactement avec sa bouche...

Lorsque Molly sortit de l'anesthésie, l'une des infirmières répétait comme une litanie : « Tout va très bien, Mrs. McManus, tout va très bien. » Elle le savait bien, parbleu ! Son bébé était le commencement d'un monde. Elle regardait avec une tendresse condescendante le docteur et les infirmières affairées, parce qu'il venait de lui arriver une chose merveilleuse à laquelle ils n'avaient point de part.

Pour ce qui concernait le docteur et les infirmières, le bébé se trouvait à dix mètres de là, dans une autre chambre où un autre docteur avait abandonné l'espoir de le faire vivre. De leur point de vue, il n'y avait pas de raison pour que Mrs. McManus gardât son bras gauche incurvé de cette façon dans le vide. Aucune raison pour que, déchirée et déclinante comme elle l'était, elle parût aussi follement heureuse. Lorsque l'hémorragie interne eut franchi le seuil fatal, ils s'interrogeaient toujours.

Danny tomba sur la corbeille à ouvrage quelque temps après être rentré chez lui. Il s'affala sur le lit en la tripotant machina-

lement, se demandant, dans un coin de son esprit embrumé, ce qu'il était advenu du vieil os de poulet qu'elle transportait partout et qui l'avait tellement séduite. Mais cela n'avait plus d'importance. Il n'y avait rien dans la corbeille qu'un peu de poudre grise et un bric-à-brac : bobine de fil vide, un morceau de papier d'étain... Il y avait toujours eu en Molly quelque chose qui faisait penser à une petite fille jouant à la poupée. Le plus étrange, c'était d'arriver à continuer à vivre. Il demeurait penché à ruminer cette pensée, la corbeille à ouvrage oubliée entre ses mains, regardant les flocons de neige tomber doucement.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Wogglebeast.

Banc d'essai

GUY SCOVEL

Meurtre : facteur infini

L'Homme des Temps Futurs se plaça sur le siège de son « véhicule à remonter le temps », lança le distributeur d'énergie, fixa le casque sur sa tête ; puis il accéléra lentement, en enclenchant la première vitesse.

Il filait maintenant à trois siècles-minute — une allure de touriste — mais il savait aussi combien rapidement le but serait atteint. Alors, il musardait un peu d'un âge à l'autre, s'arrêtant parfois pour observer des villes et des paysages, au travers de son écran d'invisibilité.

Il eut d'ailleurs beaucoup de chance. La première fusée pour Procyon décolla devant lui. Il assista au terrible incendie qui ravagea New York en 3876. Les derniers descendants de la race centaurienne passèrent enchaînés presque devant lui. Il visita les stands de la Grande Exposition de l'an 2000... Bref, il découvrit les grands événements du passé, comme avec le désir de n'en rien oublier.

Car cet Homme des Temps Futurs n'était rien d'autre qu'un fou : un fou fanatique, un fou théoricien, un fou nihiliste, un fou meurtrier.

Et il remonta jusqu'aux âges primaires... jusqu'à l'âge d'Adam.

Il le découvrit, perché dans une montagne, au fond d'une caverne.

Il avait vu s'en aller la femelle ; le mâle restait seul. L'instant était propice.

Il tira de l'étui son coagulateur, approcha lentement, puis se présenta à l'entrée.

L'entreprise était simple : tuer Adam... et, de ce fait, assassiner le monde.

Un grognement accompagna son arrivée dans la grotte. L'être primitif apparut. L'Homme des Temps Futurs pressa sur la détente...

Le Premier Homme tomba mort, le cœur bloqué par la coagulation foudroyante.

Et l'Homme des Temps Futurs disparut à son tour, effacé, annihilé, rayé de l'Univers.

Alors, Adam se releva et regagna le fond de sa caverne.

Il n'était pas mort.

Il ne pouvait mourir.

Car sa mort aurait signifié celle de l'humanité, donc son inexistence

et, par là même, l'impossibilité pour l'Homme des Temps Futurs d'accomplir son forfait.

Cependant...

L'Homme des Temps Futurs tira de l'étui son coagulateur, approcha lentement, puis se présenta à l'entrée.

Un grognement accompagna son arrivée dans la grotte. L'être primitif apparut. L'Homme des Temps Futurs pressa sur la détente...

Le Premier Homme tomba mort, le cœur bloqué par la coagulation foudroyante.

Et l'Homme des Temps Futurs disparut à son tour...

Alors...

L'infini recommencement fut le châtiment de ce meurtre impossible.

SOPHIE DARIA

La révolte des femmes

Dans la cité, ce matin-là, les femmes guettaient l'aube. Le premier jour de loisir vrai avait été décrété.

La veille encore, les ingénieurs fourmillaient dans les blocs d'habitation. Toutes les machines étaient au point.

Par ordre de la mairie, les ustensiles ménagers, témoins dérisoires de l'esclavage féminin à travers les âges, avaient été recensés.

Des équipes de spécialistes s'étaient présentées dans chaque logement. Les femmes avaient dû remettre contre un reçu les casseroles, les marmites, les lessiveuses, la vaisselle, les machines à laver, les balais et les aspirateurs. Tout ce qui avait alourdi de mille corvées leur condition féminine.

Parmi les plus âgées, certaines avaient timidement protesté. Elles tenaient surtout à leurs casseroles. Mais les robots ne les avaient pas écoutées. Leurs pinces avaient impitoyablement fouillé les recoins des cuisines.

Il ne restait plus rien dans les appartements après leur passage. Plus rien que l'essentiel : les meubles à dormir et les meubles à s'asseoir.

Chez les jeunes, le passage des robots avait soulevé un enthousiasme bruyant. On les avait servis avec empressement. On leur avait apporté les couches des bébés, les stérilisateurs à biberon, les livres des écoliers. Une toute jeune femme avait même tendu son nouveau-né au robot.

Heureusement, un ingénieur qui surveillait l'équipe avait bloqué les pinces : un drame fut évité.

Avec de grands rires, les femmes jetaient même les chiffons et les pelles à poussière par les fenêtres. Les robots qui ronronnaient en bas sur les pelouses avaient fait place nette.

Dans les logis, cages de verre inondées de soleil, l'œil triomphant n'était plus happé par des meubles inutiles. La verdure énorme se balançait devant les fenêtres libérées de tous voiles.

Plus d'armoires, plus de penderies, plus de commodes encombrantes. Il n'y aurait plus de vêtements à y ranger.

L'air pulsé ferait désormais une atmosphère idéale et constante adaptée au corps humain.

Il ne serait plus nécessaire de se vêtir dans les maisons. La nuit, le jour, l'air ponctuel supprimerait le souci du vêtement.

Les robots avaient distribué à chaque habitante la tunique d'intérieur :

Bleue pour le bloc I.

Verte pour le bloc II.

Rouge pour le bloc III.

Seuls les hommes avaient été autorisés à garder un vêtement d'autrefois pour aller travailler.

Les femmes, elles, ne travailleraient plus ni dehors ni chez elles.

Elles seraient les nouvelles Femmes-Libres.

Et maintenant, elles attendaient la sirène qui devait annoncer le premier jour de leur Ere. Elles suivraient les instructions.

Quand le signal retentit, certaines réprimèrent le geste instinctif de sauter du lit pour préparer le réveil de l'homme et des enfants. D'autres se laissèrent aller mollement sur leur couche d'air chaud.

Il n'était plus nécessaire de se lever. Il n'y aurait pas de petit déjeuner à préparer. Les hommes trouveraient les vitamines ou le café au lait dans les niches spéciales de la salle à manger. Il n'y aurait pas de vaisselle, un simple geste de l'homme à la fenêtre : les nouvelles assiettes se détruisaient au contact de l'air extérieur.

Les mères écoutaient le ronronnement des robots venant de la chambre des enfants ; même les tout petits se lèveraient seuls désormais.

Les robots-laveurs leur avaient projeté de l'air aseptisé et le robot-jouet les habillait.

Rassurées, les mères entendaient quelques rires... Les femmes de l'ère nouvelle ne seraient plus indispensables à leurs enfants. Dans les écoles, chaque écolier recevrait de son instructeur sa dose d'affectivité rationnelle.

En ce premier jour de l'Ere des Femmes, les petits, escortés de leur robot, venaient saluer leur mère encore couchée. La présence de la machine interdisait les effusions.

Les autocars attendaient à la porte des ascenseurs. Chaque enfant trouverait son petit déjeuner servi à bonne température sur le plateau automatique attenant à son siège. Le temps de parcours avait été minuté par les ingénieurs. Les croissants, vestiges préservés de l'Ere Familiale, seraient mangés avant l'arrivée à l'école.

Dans les logements désertés par l'homme et les enfants, les femmes

se laissaient aller à la joie énorme du farniente. Fini le servage. Elles étaient libres. Jusqu'au soir, elles s'appartiendraient.

Elles restèrent toutes au lit ce premier matin. Heureuses, souriantes, grignotant des vitamines.

L'après-midi, la cité s'anima. On les vit apparaître à leurs balcons. Les tuniques vertes, rouges, bleues faisaient comme des taches de fleurs au long des étages. Elles s'observaient. Elles prenaient l'air. Elles pensaient : hier, c'était l'heure de la lessive, ou bien : c'était l'heure des courses, ou encore : c'était l'heure de chercher les enfants.

Aujourd'hui, il n'y avait plus d'obligations.

L'air pulsé fonctionnait parfaitement. Une propreté aseptique régnait dans les logements.

Le soir, quand les maris revinrent de la cantine, ils rapportèrent aux femmes leurs rations équilibrées. Elles trouvèrent que c'était bon.

Au lit, elles furent dociles et comblées.

Et les jours passèrent. Et l'ennui s'installa dans la cité. Et les femmes commencèrent à maugréer. Tant de siècles d'occupations minutées les avaient rendues incapables d'initiatives. L'oisiveté s'apprend. Elles ne savaient pas. Elles n'avaient pas d'instructeur. Elles n'étaient plus obsédées que par leurs tâches perdues.

Le ronronnement des robots les irritait maintenant. Les enfants rentraient trop propres, trop sages, leurs leçons apprises pendant leur sommeil. Ils obéissaient docilement aux robots. Les mères s'en agaçaient.

Quand les maris arrivaient à leur tour bien nourris de la cantine, elles se retenaient pour ne pas leur jeter à la tête les rations-plastiques qu'ils rapportaient pour elles.

Elles rêvaient d'un pot-au-feu bien mijoté ou d'un lapin chasseur.

Elles passaient un doigt inquisiteur sur les murs et les planchers, à la vaine recherche de la poussière justificatrice d'une action.

Curieusement, après le repos exaltant des premiers temps, elles se sentaient lourdes, vieillies, épuisées.

Jour après jour, l'oisiveté leur semblait plus pesante.

Elles évoquaient avec nostalgie les heures d'autrefois, si rapides, si occupées, où elles régnaient sur leurs enfants, leurs maris, les objets.

Maintenant, les machines régnaient sur elles.

Elles commencèrent à haïr leurs maris. N'avaient-ils pas, eux, les hommes, mis au point ces machines ?

Sournoisement, elles guettèrent les failles des robots. Mais la mécanique ne faiblissait pas. Et leur angoisse grandissait.

Elles résistèrent trois mois. Puis, de balcon en balcon, de fenêtre en fenêtre, de bloc en bloc, elles s'organisèrent. Elles décidèrent de leur action commune.

Et le jour venu, à l'heure choisie, les femmes mirent fin à leur Ere.

Elles se ruèrent à la rencontre des robots-instructeurs, leur arrachèrent les enfants surpris et coururent se réfugier loin de la cité, au fond des bois. Elles retrouvèrent des gestes vifs et des rires.

Elles bâtirent des cabanes, allumèrent des feux de silex. Elles firent rôtir des lièvres pris au collet. Elles tressèrent les roseaux et fabriquèrent des massues.

Les hommes, un à un, vinrent les rejoindre dans les cabanes et se tinrent à leurs côtés.

Ils savaient, eux, que les robots étaient en marche contre la forêt.

COLETTE DRION

Rossalid

Je me surpris à répéter ce mot : « Rossalid ». Depuis quand avait-il pris possession de mon esprit ? Je l'ignorais. Quelque chose de très important, de décisif, était arrivé, et de cela, seulement, je me rendais compte.

« Rossalid... » Que désignaient ces trois syllabes ? Un prénom, une ville, un objet...

Je cherchai dans les dictionnaires, questionnai les amis, fouillai les atlas, épluchai les journaux, les livres d'art, le bottin mondain.

En vain !

J'étais déconcertée. Chaque fois que mon attention se relâchait, mes lèvres articulaient : « Rossalid », sans cesse, malgré moi. Malgré moi ! Cela me fâchait contre moi-même. « Rossalid ! Rossalid ! »... C'était trop stupide ! A quoi cela m'avançait-il ?

« Rossalid, » murmuraient mes lèvres.

« Rossalid, » chantonnaient mes rêves.

J'étais divisée en deux camps ennemis. J'étais deux. Un premier moi furieux et énervé ; un second moi tirant une secrète jouissance de la beauté inconnue de ce mot.

« Rossalid » envahissait ma vie et cette vie devenait un cauchemar... « Rossalid ».

A présent, j'attendais. J'étais vraiment dans un état étrange de disponibilité. J'avais abandonné mes travaux de peinture, je dormais peu, mangeais à peine... Je restais de longues heures, rivée à ma fenêtre, mesurant de tous mes regards la petite rue quiète, sursautant au passage de chaque voiture, à l'apparition d'un passant, à chaque bruit.

Les jours passèrent. Je devins nerveuse, irritée ; je dépérissais. Je dus m'aliter, épuisée de faiblesse. « Rossalid » m'habitait comme un mal secret.

Hans, mon ami et médecin, vint à mon appel. Il me trouva anxieuse, amaigrie, à bout de nerfs, et me conseilla, après les drogues, quelques

semaines de repos à la montagne. Je n'osai lui parler de « Rossalid » et le laissai faire.

Il s'occupa de tout : petit coin perdu dans les Vosges, chambre réservée, billets de chemin de fer. Le jour du départ, lui-même me conduisit à la gare et m'installa dans un compartiment de première classe.

J'étais totalement passive, indifférente. Dans un brouillard, je rencontrai le regard inquiet de mon ami et je souris mollement au petit signe réconfortant qu'il m'adressa.

Le train s'ébranla. Très vite, il se mit à scander « Rossalid, Rossalid »... mais je finis par m'assoupir avant de sombrer dans un sommeil agité. Plus tard, lorsque je me réveillai, le jour avait la teinte grise et luisante du mercure. J'étais seule.

Par la vitre, je regardai le paysage. Il était si informe et si vide que les larmes me vinrent aux yeux. Une tristesse étouffante montait en moi, mêlée à ce perpétuel sentiment d'attente qui détruisait ma vitalité.

C'est alors, à voix haute et distinctement, que je prononçai « ROS-SA-LID » en appuyant sur chaque syllabe. Et de l'avoir fait, un soulagement intense m'envahit, comme la récompense de tant d'efforts et de souffrances. Une véritable délivrance. Désormais, je n'étais plus là à attendre ; quelque chose de nouveau s'était produit. Je me tournai vers l'intérieur du compartiment et, sans étonnement aucun, je vis une femme assoupie sur la banquette.

Elle était belle, mais de cette beauté un peu fanée qui donne tout leur charme à certaines femmes de quarante ans. Je la regardai avec tendresse et affection. Je la connaissais depuis si « longtemps » !

Son visage conservait une pureté de traits, une sorte de transparence miraculeuses. Des cheveux cendrés encadraient son fin visage. Un large châle noir brodé d'or enveloppait ses épaules étroites. Une élégance certaine émanait de toute sa personne dont l'attitude accusait je ne sais quel effacement, quelle résignation.

Elle ne se réveillait pas. Le plus doucement possible, je m'assis en face d'elle. J'avais l'impression très nette de protéger son sommeil, de la garder d'un danger imprévisible.

La nuit vint avec lenteur. Je me sentais très lasse, le roulement du train me berçait. Je m'endormis à nouveau...

Un choc violent m'arracha à un rêve très doux où cette femme avait sa place. L'obscurité était complète. Le convoi filait toujours à bonne allure. Je tâtonnai à la recherche d'un interrupteur que je ne trouvai pas.

Je restai ainsi immobile, les bras étendus devant moi, pendant un temps qui me parut interminable.

Le train ralentit, entra en gare. Des lumières éclairèrent un peu le compartiment, me permettant de voir ma compagne.

Elle n'avait pas bougé. Inquiète, j'allai à elle, pris sa main qui pendait, inerte, à son côté.

Elle était glacée.

Je reculai dans mon coin, épouvantée de l'évidence.

Le train s'arrêta. J'étais à Paris.

Le brouhaha du quai couvrit d'abord ma voix lorsque j'appelai à la fenêtre, mais je finis par être entendue. Alors, je me laissai choir sur la

banquette. Des gens entraient dans le compartiment, puis des policiers, On me regardait avec hostilité.

D'une voix lasse, je racontai, sans rien omettre, ce qui s'était passé. Il ne s'était rien passé, d'ailleurs...

On ne me crut pas. Cette femme avait été vue bien vivante, dans le couloir, par plusieurs voyageurs. On trouva dans mon sac une seringue hypodermique contenant encore du curare. Cette seringue portait mes empreintes.

L'autopsie de la femme ne laissa plus aucun doute sur les causes de son décès.

Comment me défendre ? Qui accuser d'avoir profité de mon sommeil pour une abominable machination ? Et pourquoi me défendre, d'ailleurs ?

Tout sans doute était écrit depuis longtemps au livre de mon destin.

J'étais depuis toujours la meurtrière de Rossalid Master. L'équivoque Rossalid Master qui défraya la chronique de l'après-guerre.

GABRIEL DEBLANDER

Les murs

Maintenant que j'ai tout le temps de me souvenir...

Je les revois, ceux-là — distinctement. Ils étaient blancs, blêmes comme la cendre de ce bois que l'on jetait dans la cheminée. Je les touchais et ils étaient froids et lisses sous mes paumes ; çà et là, je m'en souviens encore, apparaissaient des lignes imprécises et bleuâtres — des veines dans une chair morte...

Quand je les vis se mouvoir, glisser lentement vers moi — lentement mais avec l'assurance des forts, des invincibles — j'eus un cri. Toutes les têtes se levèrent dans la grande salle de l'auberge, toutes, même celles que l'alcool collait au bois des tables. Quand ils furent sur moi, je poussai un second cri, plus informe encore que le premier, puis je m'écroulai.

— « Qui es-tu ? Que fais-tu ici ? » me demanda un homme, un seul, lorsque je revins à moi.

— « Qui je suis ? Qu'est-ce que je fais ici ? Mais... » Je regardai autour de moi — la salle déserte, les pots renversés, le feu éteint... Je ne pus répondre tout de suite : une même vision paralysait encore ma mémoire et mon corps.

L'homme insista :

— « Qu'est-ce que tu as vu ? Qu'est-ce que tu vois encore ? »

Je sentis battre mon sang. Et mon cœur aussi dans une poitrine que je croyais broyée. Je montrai les murs et ma langue se délia.

— « Je les ai vus... Ils voulaient m'écraser, m'étouffer, je le jure ! »
— « Ne jure pas, c'est inutile, » dit l'homme avec un petit sourire triste. « C'était un rêve, un très mauvais rêve. »
— « Pourtant... »
— « Pourtant ?... » Ses regards suivaient les miens qui cherchaient sur mes vêtements, sur ma peau, sous mes ongles, une preuve, des traces : une déchirure, un peu de sang ou de poussière...
— « Pourtant : rien, » dis-je en relevant les yeux.
Il n'eut point alors le sourire satisfait, l'air triomphant que j'attendais. Il me tendit simplement les mains et m'aida à me relever. Quand je fus debout, à la portée de son souffle qu'il avait étrangement dense et froid, il me montra les murs de la salle puis il me dit, le visage las :
— « Ceux-là, tu peux me croire, ne te feront aucun mal... Je les connais. Je m'appelle Cade, je suis l'aubergiste. »

Ils étaient gris, âpres au toucher, luisants. J'osai les frôler du bout des lèvres : ils avaient le goût aigre de l'insecte séché au soleil du plein midi. C'était un autre jour, après une pluie d'orage qui mettait sur le sol de longues limaces bleuâtres.
J'entendis d'abord, dénouant le silence de la rue, le galop d'un cheval, puis, se détachant d'un ciel de choucas, je les vis — eux, les murs, les murs de la cathédrale ! — descendre lentement, lentement vers moi.
Un cri me vint à la bouche. Je tombai. L'orage — mon orage à moi — s'en alla et je vis des mains autour de mon corps.
Je me pris à dire :
— « Je les ai vus ! Les murs de la cathédrale, je le jure !... Ils voulaient me tuer et, avec eux, le cheval, les choucas ! »
Aux mains, s'ajouta un visage qui ne m'était pas inconnu.
Et une voix dit :
— « Ne jure pas, c'est inutile ! »
— « Pourtant... »
— « Pourtant... » Le visage se rapprocha, le visage las. « Pourtant, ceux-là, tu peux me croire, ne te feront aucun mal. Je les connais. Je m'appelle Cade. Je suis le cavalier, le marchand d'oiseaux. »

Autour d'Emone, ma belle, il y avait une fois les blés, le soleil, le chant de la rivière. Tant de douceur...
Emone disait :
— « Tu es mon arbre, les feuilles de mon arbre. »
Et je lui baisais longuement les lèvres.
Lorsque ses yeux se rouvrirent, j'y vis, non plus le ciel ou la blondeur des blés, mais une, deux, tout un mur de pierres blêmes.

Hier, j'ai vu des murs dans l'oseraie et je suis tombé au moment où sont passés Yal et ses hommes de chasse. Yal, mon seigneur, n'aime point les âmes inquiètes, les corps agités par des forces qui lui sont inconnues. De ses hommes de chasse, il a fait des hommes de justice et sur-le-champ, tous ensemble, ils m'ont jugé et condamné.

Mon heure est venue... Je ne mourrai ni sous la hache ni sur le bûcher. Je finirai debout entre des murs dressés si près de moi que je puis à peine remuer. Dans l'un de ces murs aux pierres et au ciment encore frais, on a laissé, à hauteur de ma bouche, un petit trou.

Et de ce petit trou, m'arrivent un souffle étrangement dense et une voix qui répète :

— « Je m'appelle Cade. Je suis le maçon, le geôlier, le donneur d'air... »

Vous lirez bientôt dans "Fiction" :

ROMANS

Robert Heinlein	La route de la gloire
Damon Knight	L'arbre du temps
Theodore Sturgeon	Le scoubidule, le chosistor et Boff

NOUVELLES

Brian W. Aldiss	L'arbre à salive
Isaac Asimov	Mon fils le physicien
Avram Davidson	Le mal du roi
Avram Davidson	Les nécrophages
Miriam Allen DeFord	Un crime infaillible
Miriam Allen DeFord	La corde au cou
Michel Demuth	Haine-Lune
Philip K. Dick	Cantate 140
Gordon R. Dickson	L'immortel
Zenna Henderson	Et un petit enfant...
Nathalie Henneberg	Portés disparus
Jacqueline Osterrath	Lorelei
Thomas Owen	Le grand amour de Mme Grimmer
Christine Renard	La sainte alliance
Jack Sharkey	Pièce de collection
Evelyn E. Smith	On fait chanter l'ambassadeur
William Tenn	La révolte des mâles
Roland Topor	Quatre roses pour Lucienne
Jack Vance	Le Monde Supérieur
Jack Vance	Les montagnes de Magnatz

revue des livres

Ici, on désintègre !

Claude Seignolle : **Histoires maléfiques**
La brume ne se lèvera plus

J'avais mauvaise conscience. Après m'être vainement efforcé d'achever, en 1952, la lecture de *La Malvenue*, de M Claude Seignolle, je n'avais plus fait, depuis lors, que feuilleter d'un doigt négligent quelques autres ouvrages de cet auteur. Et je ne me le pardonnais pas.

D'autant que volumes et plaquettes ne cessaient de paraître, prônant ou commentant M. Seignolle. Ils étaient signés René-Louis Doyon, A. Durand-Tullou, Bernard Planque. Ce dernier n'y allait pas de main morte, n'hésitant pas à écrire : « *On pense parfois à Miller ou à Cendrars, et soudain le nom de Montaigne s'impose, pour s'effacer devant Nerval...* (!) » *Les Nouvelles Littéraires*, assuraient, quant à elles, que les contes de notre auteur « *relevaient de la plus haute littérature* ». On nous le donnait, en outre, pour le Lovecraft français. Lawrence Durrell parlait de *seignollisme.* Tout cela avait de quoi impressionner, à propos de l'œuvre d'un homme dont le défunt André Rousseaux avait écrit, dans *Le Figaro Littéraire* du 17 septembre 1960 : « *Il suffit de le lire pour reconnaître un écrivain plus important que beaucoup de ceux qui mettent bruyamment à leur service les trompettes publicitaires.* »

Notons en passant que M. Seignolle semble bien avoir finalement appris, le temps aidant, à jouer lui aussi, et fort efficacement — soit en solo, soit avec tout un orphéon d'amis dévoués — de ces fameuses et profitables trompettes, qu'on aurait tort de prendre pour celles de la renommée.

Ce point établi, revenons à nos moutons. C'était surtout d'avoir lu, sous la plume autorisée et obligeante de M. Hubert Juin — lequel ne craint pas de faire figurer M. Seignolle, dans ses *Chroniques sentimentales* (1), aux côtés de la Palatine, de Vauvenargues, de Casanova, de Nodier, de George Sand, de Ramuz et de quelques autres — c'était surtout d'avoir lu, disais-je, qu'il y avait « *une certaine insolence à vouloir négliger un tel auteur* » qui me mettait mal à l'aise. Je me trouvais un peu dans la situation de ce personnage de *L'enterrement*, d'Henry Monnier, qui s'entend sans cesse répéter : « *Mais allez donc à Fontainebleau, monsieur Belhamy ; rien n'est plus beau comme Fontainebleau, tout le monde est allé à Fontainebleau, c'est une charmante partie à faire.* » Alors, j'ai voulu en avoir le cœur net ; j'ai fait comme ledit Belhamy ; je suis allé à Fontainebleau : j'ai lu M. Seignolle. J'ai lu les *Histoires maléfiques*. J'y ai même ajouté *La brume ne se lèvera plus* pour faire bonne mesure, sans parler du *Diable en sabots* ni du *Gâloup*.

Pour les *Histoires maléfiques*, ce sont quatorze récits d'inégale longueur — nouvelles ou petits romans — dont aucun, sauf erreur, n'est inédit. *Le bahut noir*, *Le Chupador* et *Le rond des sorciers* sont de vieilles connaissances qu'on a déjà pu lire soit séparément, soit dans

(1) Mercure de France.

différents recueils. C'est aussi le cas de *L'âme boiteuse* qu'on nous redonne sensiblement écourtée, et dont l'une des parties, *Les âmes aigries*, devient ici conte autonome. Quant à *Ce que me raconta Jacob*, on l'a amputé du *Gâloup*, qui lui tenait lieu de fin postiche dans *Un corbeau de toutes couleurs* et qu'on a repris dans *La Malvenue et autres récits diaboliques*. D'autres histoires — *Pauvre Sonia !*, *L'exécution*, *Le millième cierge*, *Le faucheur*, *Et si c'était !*, *Delphine* — se retrouvent dans *Les évangiles du Diable* ou bien dans *La nuit des Halles*, quand ce n'est pas dans les deux à la fois (1).

Bref, j'ai d'abord lu ces *Histoires maléfiques* que le grand Jean Ray présente posthumement, dans une brève préface datée de 1963. Je ne m'attarderai point à les résumer, puisque *Fiction* l'a souvent fait pour la plupart d'entre elles. L'avouerai-je ? Tout cela ne m'a que médiocrement passionné. Non pas que ces récits manquent absolument d'intérêt, encore que l'invention — cette qualité essentielle de tout « fantastiqueur » authentique — en soit passablement rebattue. Mais quoi ! on sait que les thèmes fantastiques ne courent guère les rues et qu'ils se répètent fréquemment à quelques variantes près. Non, ce qui m'a surtout gêné, c'est la langue. Une langue qui, se voulant drue, poétique, s'embarrasse de néologismes balourds et d'images tarabiscotées — sur lesquelles je reviendrai. C'est aussi qu'aucune des histoires ne m'a jamais fait perdre pied. Qu'on relise Henry James, Machen, Lovecraft, Wakefield, Harvey, M. R. James — pour m'en tenir volontairement à ces seuls auteurs de langue anglaise — et l'on me comprendra mieux. Le vrai fantastique est là. Dans cet art de subjuguer le lecteur, sans qu'il y paraisse, et d'emporter son adhésion pour, enfin, le faire basculer, consentant et ravi, « de l'autre côté du miroir ».

Ce miroir, il arrive tout de même qu'on s'en approche un peu avec *Delphine*, par quoi s'achève le volume. L'histoire est émouvante de cette jeune morte qui devra mourir une seconde fois pour avoir voulu revivre, à cent ans de distance, les exaltantes journées révolutionnaires de 1830. La présente version est sensiblement plus longue que celle qu'on a pu lire dans nos pages (1). C'est pourtant à cette dernière que vont mes préférences.

Le décor où se meut la pauvre Delphine, c'est celui où se retrouvent beaucoup des personnages de M. Seignolle, quand le Diable consent à leur laisser quitter les campagnes solognotes. C'est celui, fascinant, du Paris des Halles, du Temple et de l'Hôtel de Ville. Un Paris qui tend à disparaître et où les fantômes ne se comptent plus, dont certains sont de qualité. Ceux notamment, infiniment pathétiques, de Marguerite et de Julien de Ravalet qui cachèrent leurs amours incestueuses dans une hôtellerie de la rue Saint-Denis et moururent, en 1603, de la main d'un bourreau pleurant à chaudes larmes de les voir si jeunes, si beaux. Celui, encore, sardonique et tout dégouttant de sang, du fameux Lacenaire qui, pour être poète à ses heures, n'en trucida pas moins fort proprement deux de ses relations en décembre 1834 — à deux pas du Conservatoire des Arts et Métiers — avant d'aller finir joyeusement la soirée au théâtre des Variétés. Celui, enfin, de Gérard de Nerval qui, né rue Saint-Martin, s'alla pendre à quarante-sept ans, comme chacun sait, non loin de la place du Châtelet...

C'est précisément à la mémoire de Nerval que M. Seignolle dédie, en toute simplicité, *La brume ne se lèvera plus*. Il s'agit là de la réédition d'un « roman d'atmosphère » publié pour la première fois en 1959. Cela, qui se déroule principalement aux alentours des Halles, de l'église Saint-Merri et de la place Beaubourg, fait vaguement penser, plus qu'à l'*Aurélia* du poète des *Chimères*, à la *Maya* de Gantillon, à la *Nadja* de Breton et, même, à certains ouvrages de Frédéric Dard — spécialement dans ce second chapitre qui nous montre le héros, déserteur en sursis, courant à Joinville-le-Pont pour y rechercher la femme aimée et des souvenirs de bords de Marne. J'ai parlé, l'ayant lu quelque part, de « roman d'atmosphère ». Pourtant, le fantastique n'est point absent,

(1) Voir comptes rendus de ces divers ouvrages dans **Fiction** n[os] 103 (**Un corbeau de toutes couleurs**), 117 (**Les malédictions**), 136 (**Les évangiles du Diable**), 143 (**La Malvenue** et **La nuit des Halles**).

(1) Voir **Fiction** n° 115.

même s'il ne se montre qu'aux toutes dernières pages : *In cauda venenum.* Il s'incarne ici en cet énigmatique Vieux qu'on voit se cramponner aux grandes orgues de Saint-Merri, et qui en joue tout autant de nuit que de jour. Les tuyaux de son instrument lui servent à dissimuler de la drogue — « *les poudres du bonheur* » — qu'un petit gang à sa dévotion se charge de répartir équitablement. Or, voici qu'abattu par ces trafiquants, notre déserteur découvre, à l'instant de rendre l'âme, que le Vieux et le Diable ne sont qu'une seule et même personne.

« *Ce roman — un des plus remarquables que j'aie lus depuis quelque temps —* » affirmait André Rousseaux dans l'article précité, « *est centré sur le mystère de la femme aimée dont la personne se dérobe dans une incertitude fatale...* » Je veux bien, mais, Dieu ! que cet ouvrage est donc curieusement écrit. J'ai parlé plus haut d'images tarabiscotées ; en voici quelques-unes, notées au fil de la lecture : « *Ses lèvres, esquif perdu au milieu de son visage houlant de joie, me provoquent* » (p. 12). « *J'avance vers ce dernier obstacle qu'est la grille éclaboussée par le sang chimique du minium condamné à rester seul vêtement du métal...* » (p. 29). « *Les terriers de toile de mes poches gardent les deux marmottes que sont mes poings engourdis* » (p. 80). « *Pour ne pas me mettre en travers de son errance, je dois museler mon émotion et continuer à jouer calmement de ma meurtrissante curiosité* » (p. 134). Et, pour finir, un « *insinueux besoin de la femme* » (p. 134) qui n'est pas mal non plus. Au fait, c'est peut-être cela le *seignollisme.* On a beaucoup écrit et répété que le fantastique de M. Seignolle n'était pas imaginé, mais assumé. J'en conviens volontiers. Encore que cette constatation ne change rien à la chose.

Fort heureusement, *Le Diable en sabots* — qui ne relève point exactement de mon propos — est une assez jolie réussite et nous rassure quant au talent de l'auteur des *Histoires maléfiques.* Etant entendu que le talent en question, quoique estimable, n'est évidemment que de second ordre. Sans doute aurais-je eu plaisir à l'écrire tout bonnement si M. Seignolle, un peu trop visiblement occupé de sa propre gloire, et ses thuriféraires, qui le portent impudemment aux nues, ne m'avaient échauffé les oreilles. N'ont-ils donc jamais entendu parler du pavé de l'ours ? « *Trop, c'est trop,* » disait déjà Blaise Cendrars.

Bruno WAUTERS

Histoires maléfiques par Claude Seignolle : Marabout (G 230), 4 F. 65.
La brume ne se lèvera plus par Claude Seignolle : Marabout (B 199), 2 F. 40.

Slawomir Mrozek

Les porte-plume

Si les écrivains de science-fiction des pays de l'Est manquent d'imagination et de mordant, c'est apparemment à eux seuls qu'il leur faut s'en prendre. Car Slawomir Mrozek, écrivain polonais dont on a déjà lu *L'éléphant* (1) et qui publie aujourd'hui en France un nouveau recueil *Les porte-plume,* montre qu'il est toujours possible de s'élever contre le conformisme ambiant. Sa plume corrosive n'épargne rien ni personne, ni les militaires, ni les bureaucrates, ni les écrivains, ni même la logique. L'ordre, toujours et partout, apparaît comme l'ennemi juré de Mrozek, qui lui porte des coups sérieux.

Le procédé le plus généralement employé par l'écrivain polonais est celui de Swift, celui du non sense. Il développe un argument logique jusqu'au moment où celui-ci sort du réel, débouche dans le fantastique, dans l'abstrait, et bascule dans la dérision. Ainsi, l'histoire du *Montagnard* qui, ayant commencé par compter des moutons pour s'endormir, en vient, par esprit de sérieux, à s'ins-

(1) Voir compte rendu dans notre numéro 128.

tatier dans les montagnes, à revêtir l'habit des bergers et à leur emprunter leurs chants et leurs danses. L'histoire ne dit pas s'il dort. Ainsi les contes de Mrozek se déroulent-ils avec toute la rigueur linéaire d'un développement mathématique, même si leurs postulats ne sont pas tout à fait ordinaires.

Le genre présente néanmoins un écueil que Mrozek évite de justesse. Quelle que soit la fécondité de l'imagination de l'auteur, quelles que soient ses qualités de styliste, il ne peut empêcher l'absurde de constituer à la fin un univers tout aussi cohérent et beaucoup plus répétitif que celui qu'il dénonce. Si la verve est demeurée égale de *L'éléphant* aux *Porte-plume*, elle ne s'est pas renouvelée. Aussi recommandons-nous une lecture à petite dose du nouveau recueil. Elle évitera l'indigestion et permettra de tirer tout le sel de ce plat acide.

Le fantastique de Mrozek est quelquefois poétique. Mais il est trop ancré dans le réel, trop immédiatement défini par rapport au quotidien pour s'enfoncer profondément dans l'imaginaire. Il demeure en bonne compagnie. Une dimension manque à l'écrivain polonais pour être classé parmi les meilleurs. S'il étonne, s'il amuse, il n'inquiète pas vraiment. Il est au fond la mesure incarnée, et, sous couleur d'exagération, c'est la démesure qu'il condamne. Propos au demeurant sympathique ; mais qui n'exclut pas une certaine complaisance dans le culte du « petit homme », sans talent, sans moyens et même sans ces rêves démesurés qui faisaient le charme de Walter Mitty. A coup de clins d'yeux au lecteur, Mrozek reste au dehors de ses contes. Il ne s'y engage pas tout à fait. C'est la raison et peut-être la rançon de son succès.

Les illustrations de Daniel Mroz, elles, vont plus loin dans l'insolite, dans le fantastique, que la prose qu'elles accompagnent. Il est le seul, à ma connaissance, qui ait eu l'inquiétante idée de vêtir la mort d'un vidoscaphe.

Gérard KLEIN

Les porte-plume par Slawomir Mrozek : Albin Michel.

Josef Nesvadba : **Le cerveau d'Einstein**

Guennadi Gor : **L'insupportable interlocuteur**

Les Editeurs Français Réunis viennent de créer, avec une remarquable discrétion, une collection destinée à accueillir des romans et des nouvelles de science-fiction en provenance des pays socialistes La tentative mérite d'être suivie et encouragée. Nous ne connaissons guère, en effet, les auteurs russes, polonais, tchèques, que par les traductions incertaines des Editions en Langue Française de Moscou, ou par des publications irrégulièrement espacées. Jusqu'à présent — on l'a souvent déploré dans ces pages — l'impression dominante est demeurée assez défavorable. Lourds, didactiques, moralisateurs, la plupart des écrivains de science-fiction des pays socialistes donnaient l'impression d'écrire avec trente ans de retard. Il était difficile d'éprouver à leur endroit, passée la simple curiosité, autre chose qu'une sympathie déçue. La création de cette nouvelle collection permettra peut-être de réviser, ou à tout le moins de mieux fonder, cette attitude.

La parution de cette collection a une autre signification : elle semble montrer en effet que le dégel intellectuel des communistes français a atteint aussi notre modeste domaine. Nous sommes loin des injures proférées à l'endroit de la science-fiction par Pierre Villadier en 1954 dans *La Nouvelle Critique*. Mais jusqu'ici, les auteurs des pays socialistes avaient été publiés en France par des éditeurs « capitalistes » si l'on ose dire : Hachette, Laffont, Denoël. Suivant enfin leur exemple, les Editeurs Français Réunis viennent d'abandonner un silence prudent.

Aucun des deux ouvrages publiés aujourd'hui ne soulève notre enthousiasme. Ils retiennent toutefois l'intérêt dans la mesure où ils représentent des tendan-

ces assez différentes de celles auxquelles nous sommes accoutumés.

Le cerveau d'Einstein est un recueil de nouvelles de Josef Nesvadba, écrivain tchèque d'une trentaine d'années, doté d'une bonne formation scientifique puisqu'il est médecin psychiatre dans un hôpital. Ainsi son profil apparaît-il assez voisin de celui de bon nombre d'écrivains américains et de quelques écrivains français qui exercent aussi des professions scientifiques. Il dispose d'un certain métier littéraire, sans jamais pourtant le pimenter d'originalité. Sur les dix nouvelles réunies dans le recueil, six relèvent de la science-fiction proprement dite, les autres de l'insolite. Si toutes se laissent lire sans ennui, il leur manque, soit de la fantaisie, soit de la profondeur. Il se peut que la première ait disparu à la traduction qui, bien qu'apparemment satisfaisante, laisse échapper quelques énormités (page 28, par exemple, un télescope s'est vu transformé en téléobjectif sans bénéfice aucun pour l'astronomie). Quant à la profondeur, Josef Nesvadba l'a escamotée en la remplaçant par un sérieux stéréotypé. Ses nouvelles se réclament toutes, et cela est sympathique, d'une perspective humaniste. Il défend l'homme contre la machine, contre la société de consommation, contre son orgueil, contre la science déshumanisée. Le malheur est qu'il ne convainc guère, parce que ses nouvelles sont des apologues où les jeux sont faits d'avance, et qui servent à peu près uniquement à illustrer une morale fort brève. Sincère sans aucun doute, la plume de Nesvadba est édifiante. De ce fait, elle conquiert trop aisément l'approbation en enfonçant des portes ouvertes. Personne, ou à peu près, ne peut être contre la paix, le progrès, le bonheur, la modestie et le dévouement. Faire campagne pour ces traits éminemment souhaitables, c'est s'exposer à ne rien dire, à moins qu'on ne soit servi par un exceptionnel lyrisme qui fait ici défaut.

Les nouvelles les plus intéressantes à notre point de vue (mais pas forcément à celui du public tchèque de Nesvadba) sont celles qui posent des problèmes communs à la société socialiste et à la société occidentale, et qui se réfèrent par conséquent le moins à un système de réponses plus ou moins stéréotypées. Ainsi, *Le cerveau d'Einstein* ou *La dernière aventure du capitaine Nemo,* ou encore *Une invention contre soi-même,* qui pose assez astucieusement le problème de l'homme qui espère fonder sa puissance personnelle sur une invention destinée à assurer, par définition, l'égalité entre les hommes et la démocratie. *Le visage perdu* s'inspire plus ou moins directement des *Mains d'Orlac* dont le psychiatre tchèque n'a peut-être d'ailleurs jamais entendu parler : un gangster qui se fait greffer le visage d'un saint pour échapper à la police devient ce saint et ainsi de suite. Dans *La deuxième île du Dr Moreau,* des savants se sacrifient à la science en acceptant de se mutiler pour pouvoir poursuivre leurs recherches. Ils s'immolent volontairement sur l'autel de la connaissance, comme les héros pitoyables de *Limbo* se mutilaient sur l'autel de la Paix.

Les autres histoires sont des satires plus ou moins évidentes de la société occidentale. On ne saurait leur reprocher de pécher par excès, mais au contraire par manque d'efficacité, d'audace. Nesvadba dénonce sans doute ce qui, en Occident, l'a choqué. Mais à la tirer de trop loin, la flèche manque le but. Bradbury, Kornbluth, Pohl, et même le réactionnaire Heinlein ont écrit des satires autrement féroces de la société capitaliste. Si *Vampire Ltd* démystifie assez bien le mythe allègre de l'automobile, l'accumulation de notations sinon un peu forcées du moins trop claires, impliquant trop évidemment un jugement moral, ôte de la forme au thème.

Paradoxalement, c'est une nouvelle « historique », *Une mutinerie sur l'Odyssée,* qui est peut-être la meilleure du recueil. Les mythes permettent plus d'ambiguïté et, partant, plus de richesse.

Se souciant trop de morale, Joseph Nesvadba s'inquiète trop peu pour l'instant d'inventer, d'imaginer. Mais son talent est suffisamment affirmé pour que l'on puisse souhaiter lire de lui des œuvres plus personnelles, plus « libres », et pour que l'on attende de l'éditeur qu'il nous permette de suivre son évolution.

L'insupportable interlocuteur de Guennadi Gor, écrivain soviétique d'une soixantaine d'années, repose sur un thè-

me classique que les Russes affectionnent tout particulièrement, celui de la venue sur notre globe, dans un passé géologique, d'un visiteur venu des étoiles. Ainsi, une sorte de dialogue s'engage-t-il entre notre présent et ce passé lointain qui est aussi notre avenir, puisque le visiteur était détenteur d'une science qui ne sera la nôtre que dans quelques millénaires. A bien des égards, *L'insupportable interlocuteur*, malgré son titre discutable, est l'un des romans de science-fiction soviétiques les plus remarquables qu'il nous ait été donné de lire. Il témoigne d'une incontestable maîtrise littéraire, s'appuie sur une bonne documentation scientifique et pose des problèmes pleinement actuels. Mais il lasse à force de didactisme, d'interminables exposés, de dialogues où les protagonistes reviennent inlassablement sur leurs options philosophiques ou sur leurs théories scientifiques. Il témoigne aussi, à l'occasion, d'un robuste conformisme. Il peut sembler pour le moins singulier de trouver sous la plume d'un écrivain, après un jugement lapidaire sur « l'illusionnisme » des peintres et des écrivains, cette phrase : « *On pouvait maintenant rendre le temps et la vie sans recourir à l'illusion et sans identifier la réalité et le rêve* », qui procède d'un refus pour le moins systématique du rôle de l'imaginaire.

Ici et là, pourtant, un petit alizé de liberté flotte sur le livre. L'un de ses héros, un savant, n'y prend-t-il pas vigoureusement à partie l'art de calendrier des postes ? Mais cet anticonformisme-là, qui peut ravir le lecteur soviétique, ne nous satisfait pas, nous touche peu parce qu'il ne va guère au-delà du conformisme qui l'a engendré. Il semble étrangement déplacé au sein des perspectives cosmiques qui nous sont proposées. De même, une des « morales » du livre est qu'il demeurera impossible de reproduire artificiellement le système nerveux humain. Le héros qui tente de fabriquer un humanoïde est décrit comme un être génial, mais asocial et « mauvais ». L'amalgame est gênant. Il sent le fagot. Pourquoi cette direction de recherche, passé un certain seuil, deviendrait-elle immorale ? Est-ce parce qu'il serait impie d'imiter l'œuvre du Créateur ? L'argument aurait du sel sous la plume d'un écrivain soviétique. Il semble plutôt que ce soit au nom d'une certaine dignité de l'homme : l'homme n'est pas réductible à une machine, etc. Mais la signification de cette conception particulière de la dignité de l'homme n'est-elle pas au fond religieuse ? Acculé à ces problèmes, l'auteur ne fait guère que se retrancher derrière des généralités pompeuses. C'est d'autant plus regrettable qu'il y a, dans son livre, nombre de vraies questions et nombre d'idées.

A considérer ces deux livres, on peut penser que la science-fiction des pays de l'Est est sur une voie intéressante. Il lui reste encore beaucoup à faire pour se débarrasser de son didactisme, et pour se dégager d'une masse de stéréotypes qui servent trop aisément de réponse chaque fois qu'une question philosophique de taille se trouve posée. Il conviendra donc de suivre avec attention cette nouvelle collection.

Luc VIGAN

Le cerveau d'Einstein par Josef Nesvadba et **L'insupportable interlocuteur** par Guennadi Gor : Editeurs Français Réunis.

Jean Ray

La cité de l'indicible peur

Dans l'admiration que les lecteurs de Jean Ray portent à son œuvre, ce roman rustique et villageois n'occupe pas la place qu'il mérite. On lui préfère le souffle incandescent qui embrase *Malpertuis*.

La cité de l'indicible peur mérite pourtant à plus d'un titre les soins vigilants de l'analyse. D'abord, c'est sans équivoque et contrairement à beaucoup d'autres récits de Jean Ray un pur roman policier. Le seul fantôme, le seul vrai,

qui soit évoqué dans l'intrigue, y est totalement étranger et semble même la considérer avec le désir de s'en éloigner...

Le mystère ici ne résiste pas à la lucidité de l'enquêteur. Les événements les plus étranges, les plus propres à invoquer le bouclier du surnaturel sont anéantis par une explication banale. Un peu comme si Jean Ray, voulant faire « marcher » son lecteur, lui faisait entrevoir les flammes de l'Enfer de Dante avant de le précipiter dans celui de Madame Bovary. Le propos de Jean Ray n'était certes pas de mystifier le lecteur, mais plutôt de se livrer à une de ses obsessions familières, qui consiste à démystifier la banalité quotidienne en la dépouillant de la sécurité dont elle se pare.

Tout au long de ce livre, Jean Ray semble déjouer une conspiration silencieuse, arrachant des fausses barbes, bousculant des perruques ou frottant des visages mal grimés. De sa plume impitoyable, il fait voler en éclats l'apparence généreuse et respectable du bourgmestre ; la rondeur souriante du boulanger laisse échapper un coquin lubrique qui n'a pour égal que son voisin le boucher ; l'archiviste passionné de calligraphie et d'enluminures s'avère un familier de l'Arétin, tandis que les vieilles filles aux charmes refroidis ou fanés ne contiennent plus leur ardeur amoureuse...

En semblant vouloir démontrer que l'humilité, la générosité, la modestie, les fonctions honorifiques, la richesse ne sont que les masques rassurants revêtus par un mal protéiforme, Jean Ray s'inscrit dans la lignée de Feuillade et des Vampires, dans la tradition de la littérature d'aventures débitée en fascicules : Nick Carter, Nat Pinkerton, Lord Lister et bien entendu Harry Dickson.

La cité de l'indicible peur a pour intérêt majeur de rassembler les thèmes, les décors, les archétypes et les obsessions qui font tout le charme de l'œuvre méconnue de Jean Ray. Œuvre contenue dans une centaine de brochures dont le héros, Harry Dickson, se meut dans un univers situé entre l'Olympique et le 221 B Baker Street. Ces cent brochures constituent autant d'esquisses ou d'arpèges de l'œuvre accessible de Jean Ray. (Peut-être s'apercevra-t-on que certaines esquisses s'affirment plus belles encore que l'œuvre achevée.)

Ainsi la mercerie et son déploiement de rubans, d'épingles, de chapeaux et de bonbons au miel, moderne caverne d'Ali Baba sur laquelle règnent de fausses vieilles filles aux instincts criminels, elle est apparue d'abord dans *Le jardin des furies* et *Les yeux de la lune*. La petite ville, la communauté paisible et respectable dont le calme est aussi trompeur que celui des eaux dormantes, Jean Ray les a déjà peintes dans *Ce paradis de Flower Dale*, *Le monstre dans la neige*, *La statue assassinée*, *L'homme au masque d'argent*, *Les sept villas*...

Quant aux personnages de *La cité de l'indicible peur*, M. Triggs s'est d'abord manifesté aux côtés de Harry Dickson dans *Les idées de M. Triggs*, et l'archiviste libertin et faux monnayeur n'est pas sans ressemblance avec son confrère des *Yeux de la lune*. Quant aux vieilles filles meurtrières, leur première apparition s'est produite dans *La cité de l'étrange peur* qui, en dépit de son titre, est d'un sujet différent de *La cité de l'indicible peur*, mais qui lui a prêté quelques personnages : Lady Honnybingle (prénommée Florence dans la première version) et déjà favorisée d'un fauteuil de velours rouge.

Si l'on doutait de la dette que ce roman doit à l'épopée de Harry Dickson, il suffirait de comparer quelques textes. La scène du dîner offert par les sœurs Pumpkins à MM. Dopner et Triggs a été reprise mot pour mot dans *La cité de l'étrange peur*. On y retrouve la même servante : Molly, le même menu (augmenté il est vrai d'un pâté de pigeon) et les mêmes convives (moins M. Triggs) portant les mêmes noms. Seul un échange d'état civil s'est produit entre l'hôtesse, Deborah Hasslop, et une invitée, Miss Pumpkins. Enfin l'aventure de l'Ombre de minuit quarante-cinq a été reprise mot pour mot, ici encore, dans une aventure de Harry Dickson de même titre : au nom du célèbre détective a été substitué celui de Maple Repington.

On le voit, *La cité de l'indicible peur* s'avère féconde en exégèses. La nouvelle édition qu'en offre la collection Marabout possède un attrait supplémentaire en la postface de Jacques van Herp, à qui nous devons la meilleure étude de

ERIC LOSFELD, éditeur

FREDDY DE VREE :

BORIS



VIAN

ESSAI

un volume : **9 F.**

Boris Vian : Les fourmis .... 9 Frs

» » : Vercoquin et le Plancton .... 9 Frs

Vernon Sullivan (traduction Boris Vian) :

Et on tuera tous les affreux .... 9 Frs

Vernon Sullivan (traduction Boris Vian) :

Elles se rendent pas compte .... 9 Frs

DIFFUSION : **LE TERRAIN VAGUE**

23 - 25, Rue du Cherche-Midi - PARIS (6e)

l'œuvre de Jean Ray (1) et d'autres articles sur lui dans le numéro spécial de *Fiction* qui lui était consacré (2). On ne peut lire sans émotion ce texte de van Herp, car l'auteur, cédant la parole à Jean Ray, reproduit des confidences enregistrées au magnétophone peu avant sa disparition. Jusqu'ici peu loquace sur lui-même, Ray nous conte son enfance, ses fugues, son passé peu connu de dompteur de fauves, l'histoire de sa grand-mère, une Indienne Sioux. Et comme si le sort avait voulu ménager la pudeur du vieil écrivain, ces révélations intimes nous parviennent maintenant qu'il est mort.

Francis LACASSIN

(1) **Jean Ray ou le combat contre les fantômes : Fiction** n° 38.
(2) **Fiction** n° 126.

La cité de l'indicible peur par Jean Ray : Marabout - collection, éditions Gérard.

Fred Hoyle et John Elliot
A comme Andromède

A for Andromeda, paru chez Souvenir Press à Londres en 1962, était l'adaptation d'un feuilleton science-fiction passé sur les petits écrans britanniques à l'automne précédent, et dont la réussite engendra d'ailleurs une suite, *Andromeda breakthrough*, perpétrée par l'astronome réputé Fred Hoyle et le jeune producteur de télévision John Elliot. La petite histoire se souviendra que la belle actrice blonde Julie Christie y trouva son premier rôle, elle qui sera sur tous nos écrans prochainement dans des films comme *Darling*, *Docteur Jivago*, et que François Truffaut vient d'engager avec Oscar Werner pour son fort attendu *Fahrenheit 451*, d'après Ray Bradbury.

A for Andromeda est un livre de science-fiction distrayant et bien écrit, relatant une histoire d'amour entre un savant anglais insubordonné, qui a toute la sympathie de ses auteurs, et une créature, magnifique jeune fille blonde, recréée par un computeur inquiétant obéissant à de mystérieux signaux provenant des étoiles et captés par un radio-télescope géant du nord de l'Angleterre, dans une base militaire où les rapports entre hommes de science, politiciens et gradés sont loin d'être idéaux. A propos de ce dernier point, on se souvient du même problème que Fred Hoyle avait traité dans *Le nuage noir* (Dunod), dont s'inspire un peu le début de ce nouveau livre.

Ce thème de la femme « autre » rappellera à bien des amateurs la beauté de *La lutte avec la nuit* de William Sloane, où il était traité avec une ambiguïté troublante, que l'on ne retrouve cependant pas ici. Car s'il faut reprocher quelque chose aux auteurs, ce serait peut-être d'avoir voulu rester trop en contact avec le réalisme quotidien et scientifique, de s'être trop attardé sur les implications politiques de cette jeune femme née d'une machine et qui se révèle n'avoir pas plus d'intelligence qu'un nouveau-né.

Toutefois, il convient de noter que pas un moment, Hoyle et Eliot ne sont tombés dans le piège de l'invraisemblance sentimentale propre à bien des livres du genre, et que les relations entre les divers personnages sont menées jusqu'au bout de main de maître et avec bien de la rigueur psychologique, de la tendresse et de l'intelligence.

Un seul point de regret : la version que nous offre le Fleuve Noir est abrégée par rapport à l'original. De 80.000 mots, le roman s'est trouvé ramené à 54.000 par l'élimination des descriptions et de la moitié des dialogues. Bien que ces coupures aient été faites, paraît-il, avec l'assentiment des auteurs, c'est là une pratique que beaucoup de lecteurs déploreront.

Maxim JAKUBOWSKI

A comme Andromède (A for Andromeda) par Fred Hoyle et John Elliot : Fleuve Noir, collection « Anticipation ».

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Faites vous-même votre scénario

Précisons tout de suite que *Mirage* n'appartient ni à la science-fiction ni au fantastique. Mais, en ces temps de pénurie, l'amateur est obligé de se rabattre sur le moindre film au sujet un peu insolite afin de satisfaire sa boulimie. Et, de l'insolite, *Mirage* en offre une bonne dose, du moins durant la première partie.

Tout commence durant une panne d'électricité (1) qui paralyse un immeuble. Un homme (Gregory Peck) erre à travers les couloirs. Il rencontre une jeune femme qui semble le connaître, mais que lui ne reconnaît pas, et se heurte à plusieurs énigmes, de plus en plus angoissantes : dans son appartement un tueur l'attend pour l'emmener chez un mystérieux individu, en poursuivant la jeune fille il descend des escaliers qui par la suite « n'existent pas », d'étranges individus le traquent et personne ne veut l'aider. Il va voir un détective (Walter Mathau) dont c'est la première affaire. Ce dernier, sceptique au début, finit par croire au cauchemar et essaye de l'éclaircir. Il en perdra la vie et le héros devra lutter tout seul. La clé de l'énigme malheureusement est moins satisfaisante et l'explication se révèle des plus médiocres ; on retombe sur le savant atomiste devenu amnésique, vieux cliché des mélodrames psychanalytique auxquels se rattache, en fin de compte, le film de Dmytryk.

Le scénario de Peter Stone, l'auteur de *Charade* (les deux scripts ont en commun un petit air de famille), adapte, ce que personne n'a signalé, un roman de Howard Fast, que les Presses de la Cité viennent de publier (avec le même titre que le film). Fast ne figure au générique que sous le pseudonyme de Walter Ericson, de même que, sur celui de *Sylvia*, il s'appelait E. V. Cunningham. Ce détail a son importance, quand on sait que Fast est un célèbre romancier de gauche et qu'il connut de nombreux ennuis durant le mac carthysme, à cause de Dmytryk qui, comme chacun sait, vendit ses petits camarades. Maintenant Fast a rompu avec le parti communiste, mais écrit encore des sujets sous un nom d'emprunt. Est-ce un hasard ? Une coïncidence ? Toujours est-il qu'il retrouve, après bien des années, un homme dont il s'était séparé, et cela sur un scénario qui, vu la personnalité de l'auteur, prend facilement les allures d'une fable symbolique. Cette enquête incohérente d'un homme à la recherche de sa véritable personnalité, cette obsession de la culpabilité donnent à *Mirage* une étrange dimension.

Et même la réalisation pourtant assez plate de Dmytryk ne parvient pas à obscurcir les quelques idées de scénario. Au contraire, on retrouve dans de nombreuses séquences ce climat névrotique, assez masochiste, qui fait l'intérêt de *L'homme à l'affût* et de *L'obsédé* (avec Robert Newton). Durant la première heure, Gregory Peck se fait terriblement malmener et l'on se sent assez mal à l'aise. De nombreuses scènes, de nombreux détails morbides contribuent à créer cette atmosphère : le bruit d'un homme s'écrasant sur le trottoir est assimilé à celui d'une pastèque, le héros,

(1) Sujet actuel et en même temps de S F (**Le jour où la Terre s'arrêta**).

comme dans la plupart des Dmytryk (mais peut-être est-ce un hasard), a sa main droite abîmée : ici, elle est tachée de sang ; dans *The sniper,* elle était brûlée ; crucifiée dans *L'homme au Colt d'or* ; déchirée dans *Le jongleur.* Le style ne se refuse pas une certaine méchanceté.

Le contraste entre le réalisme des décors, du *background,* et l'aspect délirant des péripéties augmente ce malaise. Je connais peu de scènes aussi impressionnantes que celle où le héros, croyant se diriger vers son bureau, se retrouve dans un couloir sans la moindre porte. Ou encore l'intrusion au milieu de ce cauchemar d'une petite fille qui, comme dans un célèbre Laurel et Hardy, sert du café qui n'existe pas, dans des tasses vides, avec des sucres imaginaires.

A partir de ces données, de ce point de départ, tout était possible. Avec un peu d'audace, un étonnant sujet fantastique pouvait être créé, en gardant même une partie de l'explication finale (mais sans l'assortir de ces horribles *flashbacks* et de ces « images mentales »). La fin ne laisse pas le moindre mystère, ni le moindre doute, alors que bien souvent les films noirs dont *Mirage* est un lointain succédané se débarrassaient rapidement des explications. L'homme traqué, qui ignore le pourquoi de cette poursuite, est un sujet en lui-même si spectaculaire qu'avec un peu d'intelligence, on pouvait réussir une œuvre passionnante et originale.

Tout est fichu, une fois de plus. Mais rien ne vous interdit de rebâtir l'histoire à votre guise. *Mirage* est l'un de ces films qui vous font devenir scénariste. *Do yourself your science-fiction story..* Pourquoi pas ?

Bertrand TAVERNIER

MIRAGE (Mirage), film américain d'Edward Dmytryk (1965). **Scénario :** Peter Stone, d'après un roman de Walter Ericson (alias Howard Fast). **Images :** Joseph McDonald. **Musique :** Quicy Jones. **Décors :** Frank Arrigo et Alexander Golitzen. **Montage :** Ted J. Kent. **Interprétation :** Gregory Peck, Walter Mathau, Diane Baker, Kevin McCarthy.

Fiction

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction, administration et abonnements :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49)
Vente : 24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le nº : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18.50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

L'écran à quatre dimensions

L'ARGUS DU FILM ÉTRANGE

Mauvais .... ●
Médiocre .... *
Moyen/assez bon .... **
Bon .... ***
Excellent .... ****
(Blanc : pas vu ou abstention)

	N° de « Fiction » où le film a été critiqué	ROBERT BENAYOUN (Positif)	PIERRE BILLARD (Cinéma 65)	CHARLES DOBZYNSKI (Les Lettres Françaises)	ALAIN DOREMIEUX (Fiction)	JACQUES GOIMARD (Fiction)	MICHEL MARDORE Cahiers du Cinéma et Lui)	JEAN-CLAUDE ROMER (Midi-Minuit Fantastique)	JACQUES SICLIER (Télérama)	BERTRAND TAVERNIER (Fiction)	Moyenne
Les trois visages de la peur .... 3 - La goutte d'eau, Mario Bava	146	**	***	** ½	***	****	* ½	**			2,60
Sa Majesté des Mouches .... Peter Brook	142	***	****	**	** ½	***	**	** ½	**	*	2,45
Kwaidan .... Masaki Kobayashi	146	****	***	****	* ½	*	* ½	*	****	*	2,35
Les trois visages de la peur .... 2 - Les Wurdalaks, Mario Bava	146	***	**	***	**	***½	*	*			2,20

	Nº de « Fiction » où le film a été critiqué	ROBERT BENAYOUN (Positif)	PIERRE BILLARD (Cinéma 65)	CHARLES DOBZYNSKI (Les Lettres Françaises)	ALAIN DOREMIEUX (Fiction)	JACQUES GOIMARD (Fiction)	MICHEL MARDORE Cahiers du Cinéma et Lui)	JEAN-CLAUDE ROMER (Midi-Minuit Fantastique)	JACQUES SICLIER (Télérama)	BERTRAND TAVERNIER (Fiction)	Moyenne
Mary Poppins .... Robert Stevenson	146	★★★	★	★★	★	½	★★★	★★★	★★	★★	1,95
La brûlure de mille soleils .... Pierre Kast	146	★	★★★	★★★★	★ ½	●	★★	★★★	★★★	●	1,95
Station 3 : ultra-secret .... John Sturges	141	★★	★★	★ ½	★	★★ ½	●	★★	★		1,50
La chambre des tortures .... Roger Corman	142	★★★	★	★ ½	★★	★★ ½	★ ½	★★	●	●	1,50
Les trois visages de la peur .... 1 - Le téléphone Mario Bava	146	★	★	★★	★	●	●	★ ½			0,90
La déesse de feu .... Robert Day	143	●	●	●	★	★ ½		★	★		0,65

Notes de lecture

Qui donc a dit que le Français n'avait pas l'oreille fantastique ? Peu importe. Cela qui était vrai, il n'y a pas si longtemps, ne l'est plus guère aujourd'hui. On a déjà beaucoup parlé de la vogue sans cesse croissante de tout ce qui se réclame du fantastique : « cinéma-bis », anthologies, collections, revues et librairies spécialisées, émissions radiophoniques et télévisées. Je n'y reviendrai pas.

Mais il semble bien qu'on n'ait jamais fait mention d'un phénomène autrement important, autrement symptomatique — même s'il est moins apparent : l'intérêt marqué que les milieux universitaires portent présentement au fantastique. Je crois que l'origine doit en être recherchée, dès 1951, dans la publication de la thèse, devenue fameuse, de M. Pierre-Georges Castex : **Le contre fantastique en France de Nodier à Maupassant** (1). Un peu plus tard, en 1960, M. Louis Vax nous donne **L'art et la littérature fantastiques** qui devient bientôt l'un des vade-mecum de l'étudiant en lettres. En 1963, M. Charles Dédéyan fait, en Sorbonne, un cours — remarquable et remarqué — sur **L'imagination fantastique dans le romantisme européen.** Enfin, l'année passée nous ramène M. Vax avec **La séduction de l'étrange,** où l'on sait qu'il emploie, presque toujours heureusement, à définir une philosophie du fantastique (2).

Des professeurs, il était naturel que ce goût du fantastique passât aux étudiants. Aussi me fut-il donné de lire, l'été dernier, un mémoire fort attachant, **Le fantastique chez Jean Ray,** présenté, par un jeune Marseillais, à la Faculté des Lettres et Sciences humaines d'Aix-en-Provence (3). Et voici que deux autres mémoires m'arrivent, présentés, ceux-là, à la Faculté des Lettres de Bordeaux : **Les thèmes fantastiques dans la revue « Fiction », des numéros 1 à 100** de Mme Nicole Soula, et **Les personnages fantastiques dans les cent premiers numéros de « Fiction »** de Mlle Louise Sanguinet-Matabos. Nous sommes évidemment très flattés, et même assez confus, d'avoir forcé de la sorte les portes de l'Université. Grâces en soient rendues à M. Robert Escarpit, sous la direction de qui ces deux mémoires ont été rédigés. Ceux, nombreux, qui apprécient en lui l'humoriste de **Peinture fraîche,** du **Littératron,** de **Mes généraux,** n'ignorent peut-être pas qu'il est aussi — et surtout — professeur de littérature comparée à la Faculté des Lettres de Bordeaux, directeur du Centre de Sociologie des Faits Littéraires de cette même ville, collaborateur de la très grave **Encyclopedia Britannica,** et auteur d'études et ouvrages divers dont certains — consacrés à Byron, Kipling, Hemingway — font autorité.

Pour en revenir aux mémoires de Mme Soula et de Mlle Sanguinet-Matabos, j'ai d'abord eu l'impression, en tournant les pages, de ne lire qu'un seul et même ouvrage en deux parties. Puis, à y regarder de plus près, j'ai vu que cela tenait surtout à la parenté du propos, à l'identité des sources et des exemples, à des rencontres obligées, à l'osmose quasiment inévitable des thèmes et des personnages. Tout compte fait, on ne peut nier qu'il y ait bien là, dans ces travaux parallèles, deux styles distincts, deux tempéraments dissemblables.

Les thèmes fantastiques de Mme Soula tentent tout d'abord de différencier

(1) José Corti.

(2) Les deux ouvrages de M. Vax ont été publiés aux Presses Universitaires de France. Voir comptes rendus dans **Fiction** nos 88 **(L'art et la littérature fantastiques)** et 144 **(La séduction de l'étrange)**.

(3) Voir **Fiction** n° 142, rubrique **En bref.**

l'insolite, le merveilleux, la science-fiction, le fantastique, en en donnant des définitions aussi précises que possible. Autant s'attaquer à la quadrature du cercle ! Les formules heureuses ne manquent cependant pas ; mais la prolixité dont use Mme Soula pour traquer l'équivoque m'interdit de la citer comme il conviendrait. Voici du moins un échantillon de sa manière : « **Le fantastique vit toujours en parasite sur le réel, dont il exploite les zones d'ombre, les points faibles : limites extrêmes de l'expérience humaine, limites à la connaissance imposées par notre nature et nos facultés ; autant de « franges » où le réel est moins solide et moins assuré.** »

Ce point établi, Mme Soula dresse une nomenclature des thèmes fantastiques qui recoupe parfois, en l'étoffant un peu, celle, désormais classique, de Montague Summers : objets inanimés prenant vie, métamorphose, pacte avec le diable, sorcellerie, non-morts, esprits des morts, forces maléfiques, phénomènes altérant la permanence et l'intégrité de la personne et de la personnalité humaines, etc. Cela fait, l'auteur passe ces divers thèmes en revue et les étudie fort pertinemment, en s'aidant d'exemples tirés uniquement de **Fiction**. Puis il conclut de la sorte, au bas de la page 154 : « **Le fantastique, s'il est tronqué de certaines catégories de thèmes** (du fait d'une évolution inéluctable), **n'en poursuit pas moins son développement. L'intérêt croissant que le public y porte est (...) le meilleur garant de la vitalité du genre fantastique.** »

Au total, un ouvrage estimable qu'on consultera, éventuellement, avec profit. Dommage que Mme Soula l'ait un peu trop visiblement écrit à la diable. Dommage aussi qu'elle nous donne pour Allemand l'Américain Fritz Leiber, pour Français le Belge Jacques Sternberg ; qu'elle prénomme Hoveyda François, au lieu de Fereydoun ; qu'elle attribue à Nathalie Charles-Henneberg **Les non-humains** qui appartiennent en fait à Charles Henneberg ; qu'elle situe **Asmodaï ou le piège aux âmes** en Haute-Provence, alors que ce récit de Jean-Louis Bouquet se déroule dans le Morvan... Mais bah ! Mme Soula aime tant le fantastique qu'il lui sera beaucoup pardonné.

Avec **Les personnages fantastiques** de Mlle Sanguinet-Matabos, le ton change. L'écriture aussi, dont la fermeté n'exclut pas un certain frémissement intérieur, d'autant plus attachant qu'il n'est point délibéré, qu'il me paraît couler de source.

Mlle Sanguinet-Matabos joue le jeu. Elle y va bravement, elle aussi — dès le début de ses 200 pages — de sa petite définition. Petite, mais excellente : « **Peut-être considéré comme fantastique tout être ou toute entité dont la rencontre se situe en marge de l'expérience humaine courante ; dont l'apparition viole les règles préétablies, menace l'ordre, l'équilibre et la permanence de l'univers de l'homme.** » Suit un catalogue des personnages fantastiques. Il n'est pas loin d'être exhaustif. On y trouve — et je simplifie : « **les êtres surnaturels** » (le diable, les démons, la mort, les habitants des mondes hypergéométriques, les puissances gardiennes des domaines interdits de la connaissance, les vampires, les revenants, les spectres) ; « **les êtres qui participent du surnaturel** » (les immortels, les réincarnés, les monstres, les êtres dédoublés, ceux qui se métamorphosent, les possédés, les sorciers et magiciens, les mutants, les non-humains) ; « **les personnages en marge du monde des humains** » (ceux qui accèdent aux mondes intercalaires ou parallèles, à un plan du passé ou de l'avenir). Un tel classement, dont les exemples types n'ont pourtant été choisis que dans les seuls cent premiers numéros de **Fiction**, dit assez qu'il n'est point aisé de rendre compte d'un tel ouvrage. Essayons

tout de même d'en dégager les grandes lignes.

Son catalogue refermé, Mlle Sanguinet-Matabos examine alors **« l'invention des personnages fantastiques dans le cadre du genre fantastique », « l'invention des personnages fantastiques dans le cadre d'autres genres »** (science-fiction, veines fantaisistes ou anti-conformistes), et **« l'utilisation des personnages fantastiques dans l'œuvre »**. Il va de soi que cela suppose, et comporte, nombre de divisions et subdivisions : **« Actualisation et humanisation des personnages ». « Apport de théories parapsychologiques et d'éléments de psychopathologie ». « Transformation des personnages traditionnels et naissance de personnages nouveaux ». « Intériorisation et ambiguïté des personnages fantastiques traditionnels ». « Utilisation d'éléments de fiction scientifique dans des inventions appartenant au genre fantastique ». « Démystification des poncifs de la tradition »**. Etc. Tout cela, qui frôle constamment cette philosophie du fantastique chère à M. Vax, abonde en aperçus souvent originaux. Mais il est un paragraphe de plusieurs pages qui vaut qu'on s'y arrête. L'auteur y traite avec subtilité d'un sujet rarement abordé : les rapports du fantastique et de l'érotisme. Je cite : **« Si chez tous ces personnages** (le vampire, le succube, la Mort, la **Clorinde** de Mandiargues, etc.) **la puissance de l'attrait charnel représente une arme naturelle — et par conséquent involontaire, même si elle se double de passion amoureuse — dont l'utilisation spontanée, naïve parfois, ne laisse supposer aucun calcul sordide, chez d'autres, plus démoniaques, l'utilisation de ce moyen infaillible de perdre l'homme est délibérée (...) L'appel de la chair se fait appel fantastique, dominé par une perversité supérieure. »**

Et je m'en tiendrai là, car la place m'est comptée. Non sans regretter, toutefois, que Mlle Sanguinet-Matabos, non plus que Mme Soula, n'aient point exploité d'autres sources que celles des cent premiers numéros de **Fiction**. Cela les prive, l'une et l'autre, de la « collaboration » de quelques auteurs fantastiques exemplaires à divers titres, et que nous n'avons publiés que récemment : Bram Stoker, M. R. James, Harvey, Borges, Cortazar...

J'espère en avoir assez dit pour donner envie de lire ces **Personnages fantastiques** qui ne se trouvent malheureusement pas dans le commerce, mais qu'il doit sûrement être possible de dénicher dans quelque bibliothèque universitaire. J'espère aussi qu'on aura deviné en Mlle Sanguinet-Matabos quelque chose de plus qu'un comparatiste de qualité. Je veux dire un auteur, qui se double déjà d'un critique perspicace. Allons ! nous n'aurons pas seulement des technocrates, des électroniciens ; et c'est tant mieux.

Bonne chance, mademoiselle ! Donnez-nous de vos nouvelles.

Roland STRAGLIATI

Les thèmes fantastiques dans la revue « Fiction », des numéros 1 à 100 par Nicole Soula.

Les personnages fantastiques dans les cent premiers numéros de « Fiction » par Louise Sanguinet-Matabos.

(Ces deux mémoires, n'existant que ronéotypés, sont hors commerce.)

En bref

Bandes dessinées d'horreur

Amateurs d'histoires d'horreur et de bandes dessinées, si vous connaissez l'anglais et habitez Paris, n'hésitez pas : précipitez-vous à la librairie Brentano's (37 avenue de l'Opéra) et achetez-y, au rayon des *pocket books*, les deux extraordinaires recueils qui y sont actuellement en vente : *Tales from the Crypt* et *The Vault of Horror* (références : Ballantine U2106 et U2107). Chacun contient huit récits complets en bandes dessinées, tirés des fameux *horror comics* des années 1950-1954, aujourd'hui très recherchés par les amateurs (chaque numéro est coté de 2 à 8 dollars chez les revendeurs professionnels américains !). Les scénarios sont des concentrés à haute dose d'épouvante et d'angoisse macabre. Quant aux images, elles sont dues à l'équipe célèbre de dessinateurs qui gravitait à l'époque autour du magazine *Mad*. Prochaine réédition annoncée par Ballantine dans cette série : un recueil réunissant uniquement des adaptations dessinées d'histoires d'horreur de Ray Bradbury (à commencer par la plus connue d'entre elles : *Le petit assassin*).

Prix du « Giff-Wiff »

A l'issue de la conférence prononcée le 25 septembre sur *La vie et la mort des bandes dessinées*, le Centre d'Etude des Littératures d'Expression Graphique (ex-Club des Bandes Dessinées) a décerné pour la seconde fois le Prix du « Giff-Wiff ».

Ce prix, destiné à récompenser une œuvre filmée rendant hommage par son inspiration, sa conception ou sa technique à la cause des bandes dessinées, avait été attribué en 1963 à *La jetée* de Chris Marker. Il a été remporté cette année par le court métrage de S.F. de Pierre Kast : *La brûlure de mille soleils*, critiqué dans notre dernier numéro. Ce film a obtenu 5 voix contre 4 à l'émission de TV *Le sapeur Camember* de Pierre Boursaus. Le jury était composé de Mme Evelyne Sullerot, MM. Jean-Christophe Averty, Alain Dorémieux, René Goscinny, Francis Lacassin, François Le Lionnais, Claude Santelli, Jacques Siclier, Pierre Strinati et Pierre Van Keer.

Le retour de Bicot

En attendant que les éditeurs se décident à publier des recueils de bandes dessinées de S.F., celles qui appartiennent au genre comique triomphent chez les libraires. Encouragées par le succès des *Pieds Nickelés* (15.000 exemplaires vendus en sept mois) les Editions Azur, avant de nous livrer le second tome de leurs méfaits, viennent de ressusciter en un luxueux et important volume les aventures espiègles d'un personnage qui, entre 1924 et 1940, enchanta les lecteurs des pages roses du « *Dimanche Illustré* ». Il s'agit de *Bicot président de Club*. Un quart de siècle plus tard, l'humour de Bicot n'a rien perdu de son charme ; la patine du temps l'a seulement nuancé d'une nostalgie attachante. Francis Lacassin, dans sa postface, révèle que le héros était de nationalité américaine et s'appelait en réalité Perry Winkle. Cette supercherie — avec joie pardonnée — n'empêche pas *Bicot président de Club* de demeurer un merveilleux cadeau pour les adultes qui ont oublié de renier leur enfance.

Revue des arts

par Anne Tronche

Kudo

Parler de Kudo, c'est remettre en question l'homme, la mort, la vie ; c'est en fait saisir notre univers dans une réalité cosmique différente. La violence de ses arguments est telle qu'il nous avait suffi de découvrir une de ses œuvres, à la dernière Biennale de Paris, pour être assurés de nous trouver en présence d'un des artistes essentiels de la nouvelle génération. La Galerie J nous permet de mieux saisir les paradoxes qui régissent cette œuvre engagée dans de minutieuses préparations destructrices, en nous proposant plusieurs de ses réalisations au sein d'une exposition de groupe. Arman, Spoerri et Kudo sont présentés sous un même vocable : **Les Objecteurs**, pour reprendre le terme d'Alain Jouffroy. Depuis quelque temps, le nom de Marcel Duchamp est prononcé en face de toute recréation d'objets ; si Duchamp a été l'initiateur de cette réalité de l'objet saisi en tant qu'élément solitaire et insolite, la démarche poursuivie par ces trois artistes est tout autre, chacun conférant à ses assemblages un éclairage différent qui est celui d'une pensée toute personnelle.

Mais nous ne considérerons ici que l'œuvre de Kudo, qui s'inscrit tout particulièrement dans l'univers de la science-fiction. Les constructions de ce peintre japonais se présentent souvent comme des tabernacles-laboratoires renfermant des résidus d'organismes humains. Il faut ouvrir des cubes de bois ou s'approcher de petites cages de métal, pour découvrir un microcosme de cauchemar dont les restes grotesques en partie fondus semblent précieusement stérilisés et étiquetés. **Your portrait M, Your portrait D...** voici l'homme déchiqueté, liquéfié après des explosions mystérieuses, des épidémies ou des meurtres que nous ne reconnaissons pas comme faisant partie de notre système planétaire. Dans le coton hydrophile, qui évoque la table d'opération, traînent des oreilles, des mains, des demi-visages dont les colorations mauves ou verdâtres évoquent les assauts furieux d'acides et de rayons savamment mis au point. Kudo n'a pas recours aux symboles habituels de la terreur pour nous faire ressentir l'angoisse originelle de la race humaine ; nous nous découvrons spoliés, vomis par des déflagrations dont nous soupçonnons les cruautés passées. Mais Kudo désamorce l'effet dramatique par l'humour ; il soigne les moignons avec des tendresses de savant fou, parant son « Musée de l'homme » de gadgets, de sonneries à retardement et de réminiscences publicitaires. Il précise l'absurdité du passage de l'état de vie à cette houle de néant par des détails d'ordre banal : une cigarette entre des doigts crispés, un journal abandonné. Cette pénétration de l'univers familier libère le tragique de tout atermoiment métaphysique au profit de la parodie. Lorsqu'on bute sur une chaise longue maculée de traînées vertes et jaunes, on découvre des lambeaux d'un demi-visage accroché à la monture de bois, et deux mains étreignant encore les accoudoirs. On ne sait si l'énorme boule réfugiée au centre du fauteuil est le résidu du corps ou un organisme étranger occupé à se sustenter. De plus, les traces blanchâtres d'une voûte plantaire stigmatisent une fuite inquiétante. Nous sommes cependant certains que cette vision, comme celles entrevues dans les cubes, ne quittera pas notre mémoire de sitôt.

Kudo modèle ses restes humains dans une matière transparente qui confère une délicatesse toute particulière à ce simulacre de chair qui évoque la lymphe, les nerfs et les veines. Les crânes sont le plus souvent tapissés d'imprimés de circuits électroniques, et sous les déchirures de l'ouate protectrice nous pouvons entr'apercevoir l'organisation rationnelle et fonctionnelle de notre pensée, de notre mémoire et de nos rêves. L'artiste s'attaque au jeu énigmatique de l'univers, armé du scalpel de l'absurde.

Le souci apporté à décorer l'intérieur des cubes de bois, à peindre avec un raffinement précieux les cages-reliquaires, indique la profonde humanité qui guide l'artiste dans ses investigations au cœur de l'univers de la folie meurtrière. L'essentiel semble bien que nous ne soyons qu'un des éléments momentanés d'une race. Et nous espérons que cette humanité fragile n'aura pas un jour besoin de répertoires-cliniques pour survivre dans la mémoire de races extra-galactiques.

Galerie J,
8 rue Montfaucon

⁂

L'Ecart Absolu

Empruntant son titre à un texte de Charles Fourier, la XI[e] exposition du mouvement surréaliste bouscule les murs de la Galerie l'Œil. Il faut y voir tout d'abord la volonté de répondre à l'exposition de 1964 de la Galerie Charpentier, désavouée par André Breton, qui révélait les créations surréalistes comme des objets à vocation esthétique, réduisant ainsi le mouvement à un art de musée. D'autre part, de jeunes artistes en ayant été exclus, le caractère de rétrospective s'affirmait au détriment de l'aspect actuel d'une doctrine toujours en action. Le Groupe proclame donc toujours sa volonté révolutionnaire et sa jeunesse d'esprit, en réaction contre les modes de pensée et de morale traditionnelles. Nous sommes donc d'autant plus surpris de découvrir qu'il faille s'acquitter d'un droit d'entrée élevé avant de pénétrer dans le temple de la pensée révolutionnaire et que, sans l'achat du catalogue, seul un grand voyage dans l'anonymat nous soit proposé.

Un soin tout particulier a été donné à la mise en place des toiles, objets et machines qui conservent leur caractère propre entre les murs assez rapprochés de la galerie, tendus de noir. L'impression de chapelle ombreuse sied particulièrement à l'évocation précieuse et à l'érotisme poétique du **Vol nuptial** de Jean Terrossian, où, dans un bruissement de soie et de plume, une forme s'anime d'un mouvement circulaire, responsable d'alizés qui font ciller de nombreux fils de verre. De même, les œuvres de Jean Benoît trouvent ici leur climat intérieur, ce qui était tout à fait essentiel pour son **Nécrophile,** créature aberrante, dont l'intensité maléfique est étonnante, sorte de croisé du monde des ténèbres, bardé de fer et d'amulettes pour conjurations maléfiques, pris au piège d'énormes barreaux expiatoires. De même que la **Souricière d'amour** de Silbermann, ces œuvres témoignent de la volonté surréaliste de donner une nouvelle valeur au désir de l'homme, en niant la notion de culpabilité et le péché dont l'a entaché la société. C'est à cette recherche de la qualité initiale de l'humain et de ses pouvoirs cachés, comme le rêve, les associations d'idées, l'automatisme, que se sont surtout attachés les surréalistes au cours de leurs voyages dans les méandres de l'imaginaire.

Mais le Surréalisme a été un acte de révolte contre la mythologie inconsistante de toute une civilisation technocrate et aliénatrice. Le **Désordinateur** est une grande machine qui flirte avec l'absurde en nous proposant des illustrations lu-

mineuses de rubriques vastes et précises comme : les loisirs, la limitation des naissances... Le système logique et fonctionnel est battu en brèche par l'humour, les images apparaissant comme de successifs « pieds de nez » à toute tentative sociale d'ordre et d'aliénation. Le **Consommateur**, immense robot en matelas enserrant dans ses flancs des appareils ménagers, digère des mariées, dont les voiles et les couronnes de fleurs décorent cette terre promise pour jeune épousée. Univers stérilisé, efficace, mécanisé, où la publicité règne en force, effaçant tout désir subversif d'indépendance, de rêve, d'évasion, comme l'affirme le blason-devise minéralogique : « HT 110 QT ». En réponse au manque de fantaisie de la société fonctionnaire, les Surréalistes répondent en « baroquisant » l'objet usuel, comme en témoigne le buffet à portes de voiture roses armé d'une corne de métal façon rhinocéros, qui ravit par sa fantaisie insouciante et qui témoigne d'un tel mauvais goût par rapport à tout esthétisme établi qu'il nous fait découvrir les sources d'une beauté nouvelle, très surprenante.

Parallèlement à ces « réalisations chocs », des tableaux et des objets constituent un raccourci assez complet des recherches diverses. A côté de fort belles toiles des grands maîtres du rêve : Picabia, Ernst, Tanguy, Chirico, Miro, Magritte et d'un petit tableau de Dali, on trouve des toiles, souvent récentes, de peintres moins connus du grand public, comme : Matta, Lam, Brauner, Léonora Carrington, Paalen et Baj.

Galerie l'Œil,
3 rue Séguier

⁂

Lamy

Il semble avec sa dernière exposition que Lamy soit revenu à ses premières amours ; il nous livre à nouveau l'écho de ses rêveries qui l'entraînent aux confins de planètes fossilisées. Dans ses dernières toiles, Lamy s'était peu à peu éloigné de toute tentative de récit pour s'attacher à une poésie de l'insolite, essentiellement axée sur des transformations de matière nées de l'alchimie aventureuse des corps et des objets. Lamy visionnaire se manifeste ici, pour nous plonger dans une suite de récits arrêtés dans le temps avant d'être terminés et déjà à demi effacés par des sédimentations diverses. Les mondes qui nous sont présentés participent à un temps identique qui est celui de l'attente. Il ne se passe rien dans le présent ; d'où le charme mélancolique de ces planètes-mémoire. Les corps-écorce, les visages dont aucun trait ne vient troubler l'ovale parfait, les Vénus de pierre et de chair nous assurent de l'existence passée de races étranges dont les cités légèrement ensablées livrent au loin leurs architectures complexes et raffinées.

La totale maîtrise de sa technique permet à Lamy d'organiser avec le raffinement d'un petit maître des architectures baroques aux volumes futuristes, qui lancent leurs spirales et leurs tours à l'assaut de cieux inquiétants. Les camaïeux d'ocres, de bleus gris, de roses passés renforcent l'impression de mondes de cendres et de silence de l'ensemble. Et Lamy nous montre avec quelle subtilité il sait jouer des différences légères dans les tons et les éclats pour nous conter ses mondes secrets, ses voyages poétiques.

Lamy occupe une place particulière dans la jeune peinture, car il tente d'adapter à son univers pictural les thèmes et les mythes littéraires de la science-fiction et du fantastique actuel.

Galerie Valérie Schmidt,
41 rue Mazarine

COURRIER DES LECTEURS

Vous demandez à vos lecteurs de vous donner leur opinion sur Les Galaxiales de Michel Demuth. C'est bien volontiers que je viens vous dire tout le bien que je pense de cette création, même si les premières nouvelles publiées ne sont que le début d'une série et ne peuvent fournir par conséquent au lecteur qu'un faible aperçu de la totalité de cette œuvre. Voilà enfin un jeune auteur français qui fait du nouveau (en français !). Comment un amateur de S.F. ne serait-il pas séduit par ce projet ? Aussi je vous engage vivement à poursuivre cette publication qui, je le souhaite, fera date dans la S.F. française.

D'autre part, je dois vous dire qu'après un certain fléchissement, depuis quelques numéros Fiction s'améliore, et j'espère qu'il restera au niveau atteint actuellement.

Le retour de Poul Anderson dans une nouvelle série (où sont hélas les récits sur la Patrouille du Temps ?) m'enchante, mais je vous prie d'éviter de faire des commentaires politiques en présentant les nouvelles, comme vous l'avez fait pour Corsaire de l'espace. En effet, à mon avis bien entendu, l'« escalade » n'est pas toujours et partout réactionnaire. Si, de 1936 à 1939, les démocraties avaient pratiqué contre Hitler l'« escalade », il est quasi certain qu'une guerre mondiale aurait pu être évitée... Alors ?

Jean GALLIÈRE
Mende (Lozère)

⁂

Dans le numéro 145 de Fiction, une fausse note, à part le retour de Jérôme Sériel de plus en plus mauvais : c'est l'article de Maxim Jakubowski. J'ai rarement lu un article aussi peu objectif. Il est bien évident que Maxim Jakubowski a le droit d'aimer J. G. Ballard et Cordwainer Smith, mais ses remarques sur Robert Heinlein et J. W. Campbell m'ont dégoûté. Après avoir lu Les tours de guet de Ballard, je suis arrivé à la conclusion que ce genre d'histoire n'était pas de la S. F., mais plutôt un sous-produit du nouveau roman. Aussi je laisse à Maxim Jakubowski sa S. F. rasoir et je reste fidèle aux bons vieux auteurs qui m'ont apporté tant de plaisir.

Jean-Pierre CIAIS
Nice

⁂

J'ai lu avec plaisir le numéro 145 de Fiction. Si je vous écris, c'est d'abord pour voter en faveur de Michel Demuth et des Galaxiales. A continuer de toute évidence. (Sans vouloir accuser Demuth de plagiat, ne fut-il pas inspiré par Cosmic rape de Sturgeon ?)

L'article de Maxim Jakubowski est déplaisant, rempli de morgue et de fatuité. Le côté déplaisant est une affaire personnelle, mais la morgue et la fatuité éclatent dans ces jugements catégoriques et sans recours. D'abord, reprenons la phrase sur Robert Heinlein : « son absence... fut par contre applaudie ». Cela signifie donc que quelqu'un a annoncé l'absence de Robert Heinlein et que toute la salle a battu des mains ? Je n'en crois pas mot. Ensuite : « ...idéologies réactionnaires fort dangereuses... » Là, je ne comprends plus. Avant d'écrire, j'ai relu Glory road et je comprends de moins en moins. Le thème du roman est, précisément, l'inutilité des idéologies. « Dangereuses » pour qui ? En faveur de qui ? Par rapport à qui ? Si le livre est « dangereux », je ne vois pas en quoi. A la place de Robert Heinlein, je serais flatté d'avoir écrit un

pareil livre. A moins que Maxim Jakubowski ne se sente visé quelque part dans le roman... J'aimerais avoir des jugements d'autres fans sur un livre que j'ai beaucoup aimé et que j'ai relu avec plaisir.

L'attaque contre John W. Campbell me paraît injustifiée et injustifiable. Citez les arguments de Brunner et ceux de Campbell pour que l'on puisse juger. Et dire que les idées de Campbell sont farfelues, c'est, me semble-t-il, aller très loin. On peut ne pas être d'accord mais il faut convenir que les idées de l'éditeur d'Analog sont valables.

M. DELPLACE
Comines (Belgique)

Chronique Théâtrale

L'ESCLAVE de LeRoi Jones

Sur la scène minuscule du Théâtre de Poche-Montparnasse, un avenir inquiétant a fait irruption fin novembre 1965 avec une pièce d'anticipation de LeRoi Jones, extraordinaire de violence et de qualité. Le spectacle monté avec courage et talent par Antoine Bourseiller comprend deux œuvres de l'écrivain américain. **Le métro fantôme** et **L'esclave**. Toutes deux traitent avec brutalité et sincérité de l'affrontement des races aux Etats-Unis, la première dans le présent, la seconde dans l'avenir.

Intellectuel noir, jadis marié à une Blanche, familier de Greenwich Village et par conséquent tenté par le libéralisme qui y sévit, bénéficiant par surcroît de bourses d'universités américaines qui lui permettaient de créer en toute quiétude, LeRoi Jones a rompu avec ce qu'il considérait comme une compromission, s'est installé dans Harlem, a manifesté sa sympathie pour le mouvement extrémiste noir des Black Moslems et prêche enfin, dans son théâtre récent, la grande révolte contre les Blancs, la haine des Blancs qu'il n'est plus temps de convaincre mais de réduire à leur tour en esclavage ou de détruire, puisque, après trois siècles de souffrances endurées par les peuples de couleur, ils ne veulent pas encore comprendre et qu'ils ne prônent dans le meilleur des cas, selon la thèse de LeRoi Jones, la tolérance que pour faire durer leurs privilèges.

L'esclave se déroule donc dans le dernier quart de notre siècle, pendant la Grande Guerre qui oppose, aux Etats-Unis, Noirs et Blancs. Walker Wassels, jadis poète, jadis Noir « évolué » ayant presque passé la barrière raciale, est devenu général de l'armée de la rébellion, « boucher des Blancs ». A la faveur d'un combat, il s'introduit dans l'appartement d'une Blanche qui lui a donné autrefois deux filles et qui, depuis, a épousé un Blanc libéral, Bradford Easley. Wassels et Easley ont été amis. Mais la violence de leur affrontement est à la mesure de leur ancienne amitié et de la communauté des idées qu'ils ont jadis partagées. Militants irréconciliables, l'un d'un humanisme que guette la fadeur, l'autre de la colère noire, ils se rejettent l'un et l'autre dans la définition de leur couleur. La haine, la violence et enfin le meurtre seront les seuls vainqueurs.

Derrière cette amertume, cet appel

à la violence, ce désespoir, perce néanmoins comme le regret d'un humanisme perdu qui rend seul la pièce supportable. Pièce d'anticipation sans aucune concession à la science-fiction, **L'esclave** décrit un avenir possible qu'il est à peine temps encore de regretter car ses circonstances sont déjà de notre présent, une alternative intolérable au futur utopique dans lequel la couleur aurait perdu toute importance.

Le thème n'est certes pas neuf. Bien souvent, des écrivains, le plus souvent blancs (1), l'ont abordé en se servant de la science-fiction, et notamment dans les pages de **Fiction**. Quelquefois, ils ont considéré que ce grand basculement de l'histoire interviendrait après une guerre atomique qui réduirait à néant la présente suprématie blanche. Ils l'ont toutefois toujours fait en intellectuels, en écrivains soucieux de défendre ou d'exposer une thèse, rarement en poussant un cri. C'est de sa violence, de l'incontestable sincérité de ce cri de colère, que la pièce de LeRoi Jones tire son originalité. On ne peut y demeurer indifférent.

L'intention d'Antoine Bourseiller, en présentant cette pièce, et l'autre, plus actuelle, qui lui fait pendant, est claire. Attention, dit-il, cet avenir est aussi le nôtre. Avec beaucoup de courage, il montre un avenir épouvantable dans l'espoir de désamorcer une bombe temporelle. Son talent et celui de ses acteurs, Robert Liensol dans le rôle du Noir, Claude Titre dans celui de l'intellectuel blanc et Gaby Sylvia dans celui de la femme, font de cette création un des principaux événements de la saison théâtrale. Elle renoue avec la tradition de violence, de libération par l'agression d'Antonin Artaud, de Jean Genêt.

Il conviendra un jour de consacrer une étude au thème du racisme et des affrontements raciaux dans la littérature d'anticipation et de science-fiction. LeRoi Jones y trouvera sa place.

Si toutefois l'importance de ce thème dans cette littérature est considérable, force nous est de constater que rares sont les auteurs qui ont affronté le problème en face, dépassant la seule dénonciation — ou la seule apologie — des préjugés courants. Il est bien rare qu'un auteur nous offre une image de l'avenir où les problèmes raciaux ne soient purement et simplement passés sous silence — comme s'ils avaient été implicitement résolus dans l'intervalle — ou encore calqués sur ceux de notre présent.

Gérard KLEIN

(1) Ainsi, pour les auteurs français, Yves Gandon dans son roman **Le dernier Blanc**, Gilles d'Argyre, dans son livre **Le long voyage**, propose une curieuse solution au problème noir.

Dépôt légal : 1er trimestre 1966 — Le Gérant : D. DOMANGE.

Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)